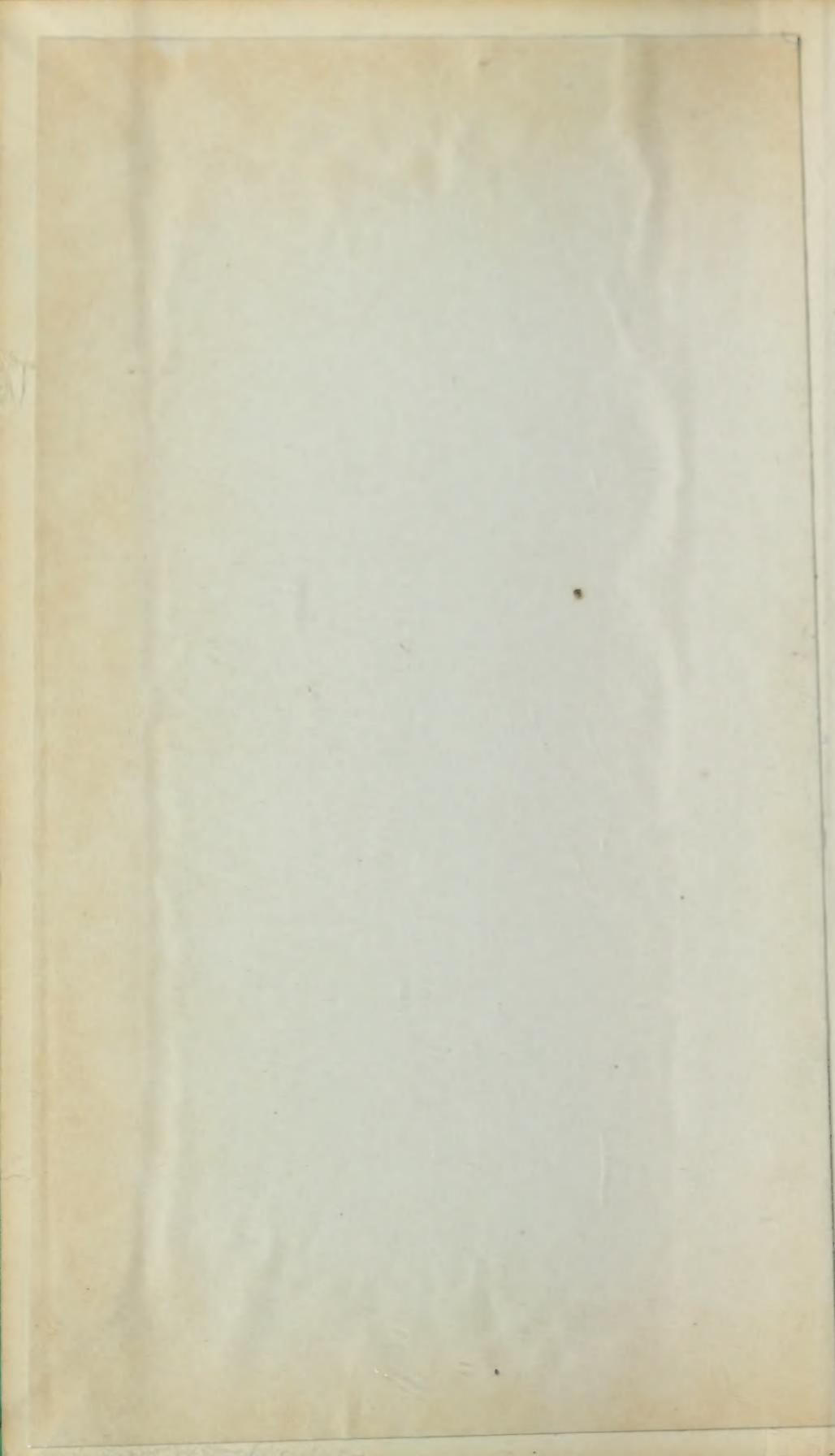


U d' / of Ottawa



39003001332344



JUL 2 1970





Digitized by the Internet Archive  
in 2011 with funding from  
University of Toronto





EURIPIDE

---

Tous droits réservés.

---

LECONTE DE LISLE

---

# EURIPIDE

*Traduction nouvelle*

---

TOME TROISIÈME



PARIS

LIBRAIRIE ALPHONSE LEMERRE

23-33, PASSAGE CHOISEUL, 23-33



PA

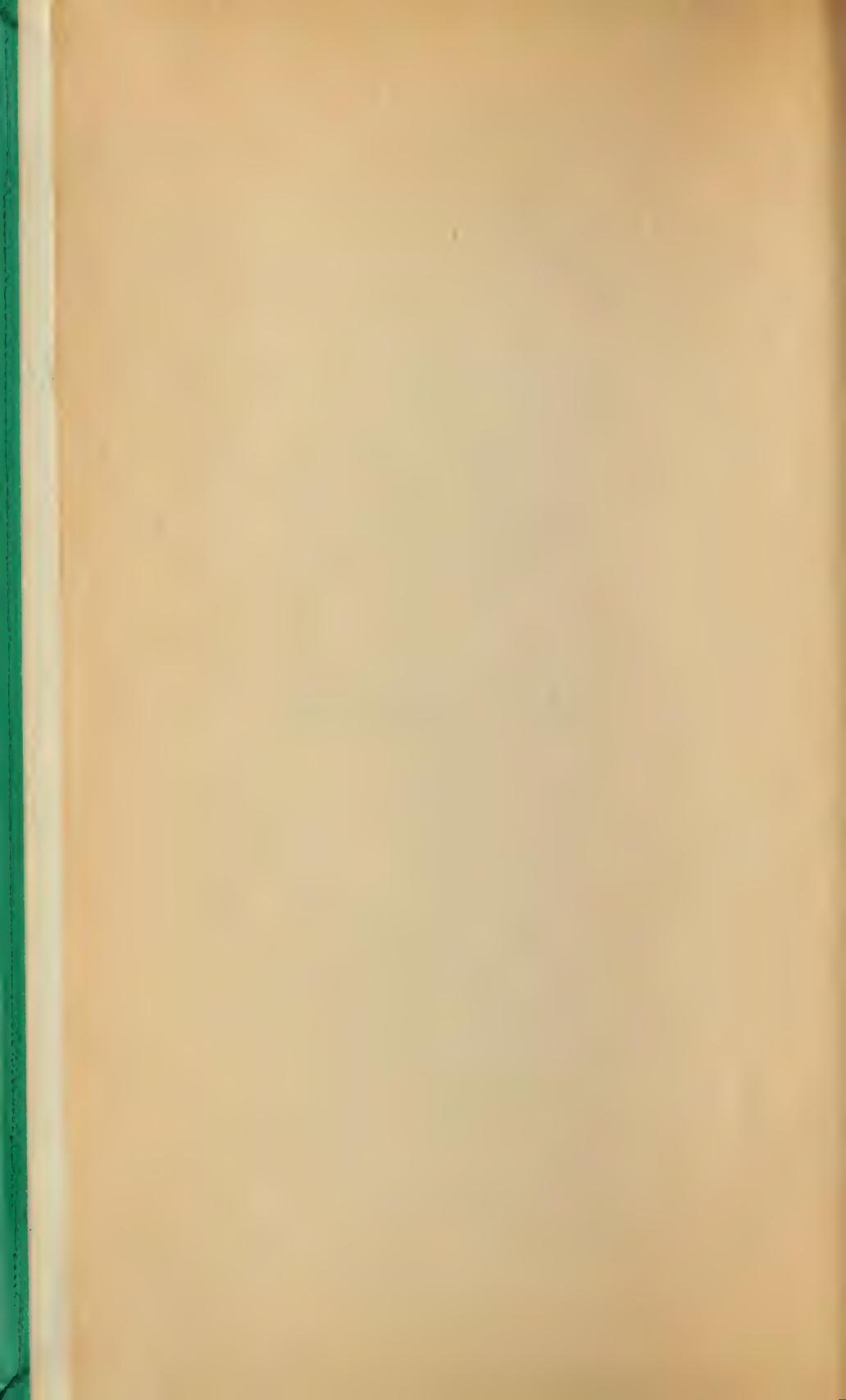
3976

.F5L4

v. 2

XIV

LES HÈRAKLÉIDES





XIV

LES HÉRAKLEIDES.

---

IOLAOS.

KOPREUS.

LE CHOEUR.

DÉMOPHÔN.

MAKARIA

UN SERVITEUR.

ALKMÈNA.

UN MESSAGER.

EURYSTHEUS

IOLAOS.

**D**EPUIS longtemps ceci est certain pour moi, que l'homme juste est né pour le bien des autres, et que celui qui voue toute son âme à ses propres intérêts est inutile à la chose publique, |

pèse dans le commerce de la vie, et n'est bon qu'à soi. Je sais cela, et n'en ai point été instruit seulement par des paroles. Moi, en effet, par honneur, et respectant ma famille, quand je pouvais habiter tranquillement Argos, j'ai pris part au plus grand nombre des travaux de Héraklès, tant qu'il a été avec nous; et, maintenant qu'il habite dans l'Ouranos, j'ai abrité ses enfants de mes ailes, et je les protège, bien que je manque moi-même de sûreté. En effet, après que leur père eut quitté la terre, aussitôt Eurystheus a voulu nous tuer; mais nous avons fui. Nous avons perdu la patrie, mais notre vie est sauve. Et nous errons, exilés, passant d'une ville dans une autre. Outre nos autres maux, Eurystheus nous poursuit de cet outrage: en quelque lieu que nous nous arrêtions, il envoie des hérauts pour nous réclamer et nous chasser de cette terre, proclamant avec menace la Ville d'Argos non méprisante comme amie ou comme ennemie, et se glorifiant lui-même de sa prospérité florissante. Et ceux qui voient l'impuissance de mon aide et ces jeunes enfants privés de leur père, cèdent à plus fort qu'eux et nous chassent du sol. Et moi, je fuis avec ces enfants, et je m'afflige de leur affliction, et ne veux point les trahir, afin qu'aucun homme ne puisse dire: — Voyez! depuis que le père de ces enfants n'est plus, Iolaos ne leur vient point en aide, bien qu'il soit leur parent. — Repoussés de toute la terre de la Hellas, nous sommes venus à Marathôn et dans la contrée qui en dépend, et nous nous sommes assis en suppliants devant les autels des Dieux, afin qu'ils nous protègent. On dit, en effet, que cette terre est habitée par les deux fils de Thèseus, qui l'ont tirée au sort, et qui sont de la race de Pandiôn et alliés par le sang aux fils de Héraklès; et c'est pour cela que nous avons fait

route vers les frontières des illustres Athéniens. Cet exil est mené par deux vieillards : moi je m'inquiète de protéger ces enfants, et, dans ce temple, Alkmèna garde les filles de son fils et les entoure de ses bras ; car nous rougirions que de jeunes vierges fussent mêlées à la foule et s'arrêtassent devant les autels. Hyllos et ses frères, dont l'âge est plus avancé, cherchent quelque retraite où nous puissions habiter, si, par la force, nous sommes chassés de cette terre. O enfants, enfants ! approchez, saisissez mes vêtements. Je vois le héraut d'Eurystheus venir à nous, de cet Eurystheus par qui nous sommes poursuivis et errants et repoussés de toute terre. O haïssable ! plaise aux Dieux que tu périsses avec l'homme qui t'envoie, toi qui, de cette même bouche, as déjà annoncé tant de maux au noble père de ces enfants !

KOPREUS.

Tu penses assurément avoir trouvé une belle retraite et être arrivé dans une ville amie ? Mais tu en as mal jugé : personne ne préférera ta faiblesse à la puissance d'Eurystheus. Va ! pourquoi te fatiguer ainsi ? Il te faut aller à Argos, où t'attend le châtiment de la lapidation.

IOLAOS.

Non ! L'autel du Dieu me protégera, et cette libre terre où nous sommes.

KOPREUS

Veux-tu que j'ajoute à ma parole la force de mes mains ?

IOLAOS.

Certes, jamais tu ne nous entraîneras par la violence, ni moi, ni ces enfants.

KOPREUS.

Tu le verras ! et en ceci tu n'es pas un bon prophète.

IOLAOS.

Cela ne sera jamais, moi vivant !

KOPREUS.

Écarte-toi ! Bien que tu ne le veuilles pas, j'emmènerai ceux-ci, selon le droit d'Eurystheus à qui ils sont.

IOLAOS.

\* O vous qui, depuis les temps anciens, habitez Athènes, venez à notre aide ! Suppliants de Zeus Agoraïen, nous subissons une violence ; nos rameaux enveloppés de laine sont souillés, ce qui est un opprobre à la Ville et un outrage aux Dieux.

LE CHŒUR.

*Strophe.*

Ah ! ah ! Quelle est cette clameur qui s'élève auprès de l'autel ? Quelle calamité va-t-elle révéler ?

IOLAOS.

Voyez un vieillard sans force jeté contre terre ! Hélas ! malheureux que je suis !

LE CHOEUR.

Par qui as-tu été renversé dans une chute misérable ?

IOLAOS.

C'est celui-ci, ô Étrangers, qui, méprisant vos Dieux, m'arrache avec violence du portique de l'autel de Zeus.

LE CHOEUR.

De quelle terre, ô vieillard, es-tu venu ici, chez le peuple de la Tétrapole ? Est-ce de la contrée opposée, du rivage Euboïque, que vous avez été amenés par l'aviron marin ?

IOLAOS.

O Étrangers, je ne vis point dans une île ; mais nous sommes venus de Mykèna dans votre pays.

LE CHOEUR.

De quel nom, ô vieillard, le peuple Mykènaïen te nomme-t-il ?

IOLAOS.

Tu connais peut-être le porteur d'armes de Hèraklès, Iolaos, car celui-ci n'est pas sans gloire ?

LE CHOEUR.

Je le connais, ayant déjà entendu son nom. Mais, dis-moi de qui sont les jeunes enfants que tu portes dans tes bras ?

IOLAOS.

*Antistrophe.*

Ce sont les fils de Héraklès, ô Étrangers, qui sont venus ici comme vos suppliants et ceux de votre Ville.

LE CHOEUR.

De quoi manquent-ils ? Désirent-ils, dis-moi, parler à la Ville ?

IOLAOS.

Ils demandent à n'être point livrés, ayant été arrachés à vos Dieux, et à ne point retourner à Argos.

KOPREUS.

Mais ceci déplaira à tes maîtres, qui ont puissance sur toi et qui te trouveront ici.

LE CHOEUR.

Il faut respecter les suppliants des Dieux, Étranger, et ne point les contraindre d'abandonner le sanctuaire des Daimones. La vénérable Dika ne le souffrirait pas.

KOPREUS.

Chasse donc de cette terre ceux qui appartiennent à Eurystheus ; et ma main n'usera pas de violence.

LE CHOEUR.

Il est impie à une Ville de rejeter la supplication des étrangers.

## LES HÉRAKLÉIDES.

---

KOPREUS.

Mais il est meilleur encore de se mettre hors d'affaire, en suivant le conseil plus sage de la prudence.

LE CHOEUR.

C'était donc au Roi de ce pays que tu aurais dû t'adresser avant d'oser ceci. Il te fallait respecter une terre libre, au lieu d'arracher ces étrangers aux Dieux.

KOPREUS.

Quel est le Roi de ce pays et de cette Ville ?

LE CHOEUR.

Démophôn, fils d'un père illustre, de Thèseus.

KOPREUS.

Alors, il est préférable qu'il juge ce différend ; et tout ce que j'ai déjà dit est inutile.

LE CHOEUR.

Voici qu'il vient en hâte, ainsi que son frère Akamas, et ils écouteront ce dont il s'agit.

---

DÉMOPHÔN.

Puisque, bien que tu sois vieux, et avant nous qui

sommes jeunes, tu es accouru vers cet autel de Zeus, dis quel événement a réuni cette foule.

LE CHŒUR.

Ceux-ci sont les fils suppliants de Héraklès, qui ont couronné l'autel de rameaux, comme tu le vois, ô Roi ! Et voici Iolaos, le fidèle compagnon de leur père.

DEMOPHÔN.

En quoi donc leur malheur avait-il besoin de ces cris ?

LE CHŒUR.

Celui-ci, en s'efforçant de les arracher de l'autel, a excité cette clameur. Il a ployé les genoux du vieillard ; et j'en ai répandu des larmes de compassion.

DEMOPHÔN.

Et cependant il a le costume et l'aspect d'un Hellène, mais ses actions sont d'une main Barbare. C'est à toi de me répondre, et sans retard : Quelle terre as-tu quittée pour venir ici ?

KOPREUS.

Je suis Argien, puisque tu veux le savoir. Mais, pourquoi je viens et par qui je suis envoyé, je veux te le dire. Eurystheus, le Roi de Mykèna, m'envoie ici pour emmener ceux-ci. Je viens, ô Étranger, pour faire et dire à la fois des choses justes. Argien moi-même, j'emmène ces Argiens, qui ont fui ma terre et qui ont été condamnés à

mort par les Lois. Nous avons le droit, en régissant notre cité, de rendre par nous-mêmes des jugements sans appel. Ils se sont approchés des foyers de plusieurs autres peuples; mais nous avons persisté dans les mêmes paroles : aucun n'a osé se susciter des malheurs. Mais ils sont venus ici, pensant, ou que tu avais quelque ineptie dans l'esprit, ou pour tenter, dans leurs affaires désespérées, si tu leur viendrais ou non en aide. Certes, ils n'espèrent point que, tant que tu seras en possession de ta raison, seul de toute la Hellas qu'ils ont parcourue, tu auras pitié de leur fortune perdue. Vois ! songe au profit que tu auras, si, les ayant reçus dans ton pays, tu nous permettais de les emmener. Voici les avantages que tu pourrais attendre de nous : ce serait de concilier à ta Cité les nombreuses armées d'Argos et toute la puissance d'Eurystheus. Mais, si tu écoutes leurs paroles, et si tu es touché par leurs lamentations, la chose sera remise au sort des armes; car ne pense pas que nous renoncions à cette querelle sans combat. Que diras-tu donc ? De quelles terres as-tu été dépouillé, pour songer à combattre les Tirynthiens et les Argiens ? A quels alliés viens-tu en aide ? Pour quelle cause sacrifieras-tu les guerriers tués ? Certes, tu te feras une mauvaise renommée parmi les citoyens, si pour ce vieux tombeau qui n'est plus rien, pour ainsi dire, et pour ces enfants, tu mets le pied dans la sentine. Tu diras, et c'est ta raison la plus spécieuse, que tu espères en l'avenir ; mais ceci est bien au-dessous des avantages présents, car ces enfants combattront mal contre les Argiens, quand ils seront arrivés à la puberté, si, par hasard, ceci te hausse le cœur ; et dans l'intervalle il se passera un long temps pendant lequel vous pouvez périr. Mais crois-moi ! et, sans rien me donner, permets-

moi d'emmener ce qui est mon bien, et concilie-toi Mykèna, afin qu'il ne vous arrive pas ce que vous avez coutume de faire, de prendre les plus faibles pour alliés, quand vous pouvez en choisir de plus puissants.

## LE CHOEUR.

Qui pourrait bien juger un différend, ou bien connaître une cause, avant d'avoir clairement entendu l'une et l'autre partie ?

## IOLAOS.

O Roi, j'ai ceci de bon dans ton pays, qu'il m'est permis d'entendre et de répondre à mon tour et nul ne me chassera d'abord, comme j'ai été chassé ailleurs. Il n'y a aucun droit entre nous et cet homme. En effet, nous n'avons plus rien de commun avec Argos, le décret ayant été rendu ; et, puisque nous sommes exilés de la patrie, comment cet homme peut-il nous réclamer comme Argiens, nous qu'on a chassés de la patrie ? En effet, nous sommes étrangers. Pensez-vous qu'il soit vrai que quiconque est chassé d'Argos est ainsi exilé de toute la Hellas ? Certes, cela n'est point pour Athènes. Elle ne repoussera point les enfants de Héraklès loin de son sol, par crainte des Argiens. Ce n'est point ici Trakhis, ni quelque ville Akhaïque, d'où, en vantant Argos outre mesure, et sans nul droit, par les mêmes jactances que tu profères encore, tu as chassé ces suppliants assis devant l'autel. Si cela était, en effet, et si les Athéniens approuvaient tes paroles, Athènes ne pourrait plus se dire libre. Mais je connais leur esprit et leur nature. Ils voudraient plutôt mourir, car l'honneur est tenu à plus haut prix que la vie parmi les hommes de bien. C'est assez parler de la

Ville. Une louange immodérée devient haïssable. Je me souviens d'avoir souffert moi-même d'être trop loué ; mais je veux te dire pourquoi il est nécessaire que tu sauves ceux-ci, puisque tu commandes à cette terre. Pittheus est le fils de Pélôps, Aithra est fille de Pittheus, et ton père Thèseus est né d'Aithra. Je te dirai de nouveau la race de ces enfants : Hèraklès était fils de Zeus et d'Alkmèna, et celle-ci est née de la fille de Pélôps. Ton père et le père de ces enfants étaient donc cousins. Ainsi donc, Dèmophôn, tu leur touches par l'origine. Mais, outre cette parenté, je te dirai ce que tu leur dois. Je dis donc qu'autrefois, étant porte-bouclier de leur père, j'ai été compagnon de Thèseus, dans la navigation faite à la recherche du Baudrier qui causa tant de morts ; et ce fut Hèraklès qui ramena ton père des gouffres noirs du Hadès ; et toute la Hellas en est témoin. En retour, ces enfants te demandent la grâce de n'être point livrés, ni arrachés violemment à tes Dieux, ni chassés de cette terre. Il serait honteux pour toi, et ce serait un opprobre pour ta Ville, que tes proches parents errassent suppliants et fussent livrés à cette violence. Hélas sur moi à cause de mes maux ! Regarde-les, regarde ! Mais je te conjure, je te touche du rameau suppliant ! Par tes mains, par ton menton ! ne repousse point de tes bras les fils de Hèraklès ! Sois leur parent, sois leur ami, leur père, leur frère, leur maître ! Car mieux vaut tout cela que de retomber au pouvoir des Argiens !

## LE CHŒUR.

En écoutant cela, j'ai pitié de leur malheur, ô Roi ! La haute naissance est vaincue par la destinée. Je le vois

grandement à cette heure. Ceux-ci sont nés d'un père illustre, et ils sont malheureux injustement.

DEMOPHÔN.

En ce malheur, Iolaos, trois raisons me décident à ne point repousser tes hôtes. La plus puissante est Zeus, à l'autel de qui tu te tiens, ayant sous l'aile cette troupe de poussins; puis, notre parenté, et la vie heureuse que je leur dois depuis longtemps par reconnaissance pour leur père; enfin, la honte, dont il faut par-dessus tout s'inquiéter. Si je permets, en effet, qu'un étranger dépouille cet autel par la force, je paraîtrai ne plus habiter une terre libre, mais avoir livré des suppliants par crainte des Argiens; et ceci ne serait pas loin du déshonneur. Plût aux Dieux que ton arrivée eût été plus heureuse! Cependant, ne tremble pas ainsi et ne crains pas que quelqu'un t'arrache de cet autel, avec ces enfants. Mais toi, retourne à Argos, dis cela à Eurystheus; et, en outre, que s'il accuse ces étrangers de quelque crime, justice lui sera faite; mais jamais tu ne les emmèneras d'ici.

KOPREUS.

Même si cela est juste, et si je le prouve par la raison?

DEMOPHÔN.

Comment est-il juste d'entraîner de force des suppliants?

KOPREUS.

Dans ce cas, la honte est pour moi seul, sans dommage pour toi.

DÉMOPHÔN.

Elle serait, certes, surtout pour moi, si je te permettais de les emmener.

KOPREUS.

Renvoie-les hors des frontières; et, alors, je les emmènerai.

DÉMOPHÔN.

Tu es insensé, toi qui te crois plus sage qu'un Dieu.

KOPREUS.

C'est ici, à ce qu'il semble, le refuge des mauvais.

DÉMOPHÔN.

Le Temple des Daimones est le commun refuge de tous.

KOPREUS.

Les Mykénaiens n'en jugeront pas ainsi.

DÉMOPHÔN.

Ne suis-je donc pas le Maître ici ?

KOPREUS.

Pourvu que tu ne les blesses point, si tu es sage.

DÉMOPHÔN.

Que je les blesse, pourvu que je n'outrage pas les Dieux !

KOPREUS.

Je ne désire pas que tu aies la guerre avec les Argiens.

DEMOPHÔN.

Je pense de même. Mais je ne renverrai point ceux-ci.

KOPREUS.

Je saisirai et emmènerai cependant ce qui est à moi.

DEMOPHÔN.

Alors, tu ne retourneras pas facilement à Argos.

KOPREUS.

J'en ferai l'épreuve, et je le saurai immédiatement.

DEMOPHÔN.

Tu gémiras si tu les touches, et cela sans retard.

LE CHOEUR.

Par les Dieux ! n'ose pas frapper un héraut !

DEMOPHÔN.

Je le ferai, à moins que ce héraut agisse plus modérément.

LE CHOEUR.

Va-t'en ! Mais, ô Roi, ne le touche pas.

## KOPREUS.

Je m'en vais. Un seul bras est trop faible pour le combat. Mais je reviendrai avec une nombreuse armée Argienne couverte d'airain. D'innombrables porteurs de boucliers m'attendent, et le Roi Eurystheus lui-même les conduira. Il attend le résultat de ceci sur les frontières d'Alkathoos. Dès qu'il saura l'injure que tu lui fais, il apparaîtra, terrible, à toi, aux citoyens, à cette terre, et aux arbres. Nous aurions en vain dans Argos une nombreuse jeunesse si nous ne te punissions.

## DÉMOPHÔN.

Va donc, et sois maudit ! Je ne redoute point ta Ville d'Argos. Jamais tu ne m'infligeras cet opprobre d'emmenner de force ces étrangers. J'habite une Cité libre et non soumise aux Argiens.

## LE CHOEUR.

Voici le temps de prévoir, avant que l'armée des Argiens approche de nos frontières. L'Arès des Mykénaiens est terrible, et, à cause de tout ceci, plus furieux qu'auparavant. C'est la coutume des hérauts d'exagérer les choses outre mesure. Que penses-tu qu'il dise à son Roi ? Il se plaindra des maux cruels qu'il aura subis, et d'avoir couru le danger de rendre l'âme.

## IOLAOS.

Il n'y a point de plus grand honneur pour des enfants que d'être nés d'un père excellent et irréprochable, et de

se marier en de bonnes familles. Mais celui qui, vaincu par le désir, s'unit aux mauvais, je ne le louerai point; car, en retour de la volupté, il laisse le déshonneur à ses enfants. Une haute naissance, en effet, repousse l'infortune plus qu'une naissance vile. Ainsi, nous qui sommes tombés en un profond malheur, nous avons trouvé des amis et des parents qui, seuls sur toute la terre de la Hellas, ont pris notre défense. Donnez, ô enfants, donnez-leur votre main droite; et vous, donnez la vôtre à ces enfants, et allez ensemble. O enfants, nous avons éprouvé leur amitié. S'il arrive que vous retourniez un jour dans la patrie, que vous habitiez vos demeures, et que vous rentriez dans les honneurs paternels, pensez toujours qu'ils ont été vos sauveurs et vos amis; ne tournez jamais une lance ennemie contre leur terre, vous souvenant de leurs bienfaits; et que leur Cité vous soit la plus chère de toutes! Ils sont, certes, dignes d'être vénérés par vous, eux qui nous ont défendus contre une terre si puissante et contre le peuple Pélasgique, et en ont fait leurs ennemis, et qui, nous voyant mendiants et vagabonds, ne nous ont point livrés, ni chassés de leur sol. Pour ami, ô ami, vivant ou mort, je te célébrerai par de grandes louanges; et, m'approchant de Thèseus, je le réjouirai en lui racontant que tu nous as reçus humainement, que tu es venu en aide aux fils de Hèraklès, qu'étant de bonne race tu conserves dans toute la Hellas la gloire paternelle, et que, né d'hommes illustres, tu n'es en rien inférieur à ton père, rare entre tous. A peine trouve-t-on, en effet, sur un grand nombre, un homme qui ne soit pas inférieur à ton père.

LE CHOEUR.

Toujours cette terre, dans une juste cause, a voulu

venir en aide aux malheureux. C'est pour cela qu'elle a déjà supporté d'innombrables travaux en faveur de ses amis. Et, maintenant, je vois venir un nouveau combat.

## DÉMOPHÔN.

Tu as bien dit, vieillard ! et je suis certain que ceux-ci pensent de même. Ce bienfait ne sera pas oublié. Moi, je convoquerai l'assemblée des citoyens, et j'ordonnerai tout, afin de recevoir avec de nombreuses troupes l'armée des Mykènaiens. Avant tout, j'enverrai contre elle des éclaireurs, pour qu'elle ne fasse pas irruption à notre insu, car chaque guerrier Argien est un rapide coureur ; puis, je ferai des sacrifices après avoir réuni les divinateurs. Toi, ayant quitté l'autel de Zeus, entre dans les demeures avec ces enfants. Même si j'étais absent, d'autres prendront soin de vous. C'est pourquoi entre dans les demeures, vieillard !

## IOLAOS.

Je n'abandonnerai point l'autel ; nous resterons ici en suppliants, attendant que ta Ville soit victorieuse ; mais quand tu en auras fini glorieusement avec ce combat, nous entrerons dans les demeures. Nous avons pour alliés, ô Roi, des Dieux qui ne le cèdent pas à ceux des Argiens. Si Héra, l'épouse de Zeus, marche devant eux, nous avons Athana. Je dis que c'est une raison de succès que de suivre des Dieux meilleurs ; et Pallas ne souffrira pas d'être vaincue.

---

---

LE CHOEUR.

*Strophe.*

Si tu te glorifies orgueilleusement, les autres n'en prennent pas plus de souci de toi, ô Étranger venu ici d'Argos! Certes, tu n'épouvantes pas mon cœur par ta jactance. Qu'une telle crainte n'atteigne jamais la grande Athènes aux belles danses! Mais tu es insensé, comme le Tyran Argien, fils de Sthénélos,

*Antistrophe.*

Toi qui, entrant dans une ville étrangère, non moindre qu'Argos, veux emmener de force, étranger toi-même, des exilés suppliants des Dieux et embrassant notre terre, et qui, ne faisant rien de juste, n'obéis point à nos Rois. En quels lieux ceci serait-il tenu pour honnête parmi les hommes sages?

*Épode.*

La paix me plaît; mais je te le dis, ô Roi insensé, si tu viens dans ma Ville, tu ne feras pas impunément ce que tu penses. Tu n'es pas seul armé de la lance et du bouclier d'airain. Je n'aime pas la guerre. Ne trouble pas par la lance une Ville qui fleurit par la faveur des Kharites; mais contiens-toi.

---

IOLAOS.

O fils, pourquoi viens-tu, portant cette inquiétude dans les yeux? As-tu appris quelque nouvelle des ennemis?

Vont-ils venir? Sont-ils arrivés? Que sais-tu? Sans doute les paroles du héraut n'étaient pas trompeuses, car leur Stratège ne jouit pas d'une bonne fortune, et il viendra, je le sais bien, n'ayant pas peu de haine contre Athènes. Mais Zeus châtie ceux qui pensent trop orgueilleusement.

## DÉMOPHON.

L'armée Argienne et le Roi Eurystheus arrivent. Moi-même j'ai vu celui-ci, car l'homme qui prétend connaître les devoirs d'un stratège n'observe pas ses ennemis par des messagers. Il n'a point encore envoyé ses troupes dans la plaine; mais, s'arrêtant sur le sommet d'une colline, il examine, autant que j'en puis juger, où il doit conduire son armée, et en quel lieu de la plaine il la rangera en sûreté. J'ai, de mon côté, tout organisé pour le mieux. La Ville est en armes; les victimes qu'il faut offrir aux Dieux sont prêtes; et la Cité est purifiée par les Divinateurs qui font les sacrifices propices à la défaite des ennemis et au salut de la Ville. Puis, réunissant tous les Divinateurs, j'ai examiné tous les anciens oracles publics ou secrets dont le salut de la Ville dépend. Beaucoup de ces oracles diffèrent entre eux; mais tous s'accordent en une seule pensée : Ils m'ordonnent de sacrifier une vierge, née d'un père illustre, à Korè, fille de Dèmèter. J'ai, comme tu le vois, un grand zèle pour vous; mais je ne tuerai point ma fille, et je ne contraindrai aucun autre citoyen de le faire. Qui voudrait, de ses mains, livrer à la mort ses très chers enfants? Et, maintenant, on voit d'ardentes réunions de citoyens, les uns disant qu'il est juste de venir en aide à des suppliants, les autres m'accusant de démence. Si j'agis ainsi, une guerre domestique se prépare. Considère donc ces choses, et cherche avec

moi comment vous serez sauvés, vous et ce pays, sans que je sois blâmé par mes concitoyens. Je ne possède point la tyrannie comme chez les Barbares; mais si mes actions sont justes, on sera juste envers moi.

## LE CHOEUR.

Un Dieu ne veut donc pas que cette Ville, bien qu'elle le désire, vienne promptement en aide à ces étrangers?

## IOLAOS.

O fils, nous sommes semblables à des navigateurs qui, échappés à la violence furieuse de la tempête, et touchant déjà la terre de la main, sont rejetés en haute mer par les vents. Ainsi, cette terre nous repousse quand nous touchions le rivage et quand nous étions sauvés. Hélas sur moi! Pourquoi m'as-tu réjoui, misérable espérance, puisque tu ne devais pas t'accomplir? Cependant, celui-ci mérite d'être pardonné de ne point vouloir tuer les filles des citoyens; et je n'en loue pas moins sa bienveillance. Si donc il est décrété par les Dieux que telle sera ma destinée, ma gratitude pour toi ne cessera pas. O enfants, je ne puis plus rien pour vous! Où irons-nous? Que Dieu n'avons-nous pas couronné de bandelettes suppliantes? De quel rempart de pays ne nous sommes-nous pas approchés? Nous périrons, ô fils! Nous serons livrés! Pour moi, s'il faut mourir, je n'en ai nul souci, à moins qu'en mourant je réjouisse mes ennemis; mais je vous pleure et je vous plains, ô fils, ainsi que la vieille Alkmène, la mère de votre père! O malheureuse à cause de ta longue vie! Et moi, malheureux, qui ai tant souffert en vain! Il fallait donc, il nous fallait tomber aux mains d'un homme

ennemi, et perdre la vie honteusement et misérablement ! Mais sais-tu comment me secourir, car je n'ai pas perdu toute espérance de salut par ceux-ci ? O Roi, livre-moi à leur place aux Argiens. Tu éviteras ainsi le danger que tu cours, et mes enfants seront sauvés. Il ne convient pas que j'aime mon âme. Qu'il en soit ainsi ! Eurystheus désire surtout me tenir, afin d'outrager le compagnon de Héraklès, car il est un homme sans cœur. Il est désirable pour les sages d'avoir un sage pour ennemi et non animé d'un esprit grossier, car un malheureux trouve plus de pitié dans un sage.

## LE CHŒUR.

O vieillard ! ne blâme point cette Ville. Peut-être est-ce un profit pour nous ; mais, cependant, ce serait un opprobre et une honte que de livrer des suppliants.

## DÉMOPHÔN.

Tes paroles sont généreuses ; mais agir autrement est impossible. Ce n'est point pour toi que ce Roi conduit ici son armée. Quel profit Eurystheus tirerait-il de la mort d'un vieil homme ? Mais il veut tuer ceux-ci. C'est, en effet, une chose redoutable pour des ennemis, que des rejets bien nés et vaillants qui se souviennent des injures faites à leur père. Il est nécessaire qu'Eurystheus le prévoie. Si tu as quelque moyen plus opportun, emploie-le ! car je ne sais que faire, et les oracles que j'ai entendus m'ont laissé plein de crainte.

## MAKARIA.

Étrangers, ne m'accusez point d'audace si je sors. Avant

tout, je vous fais cette prière ; car le silence, la modestie et une retraite tranquille dans les demeures sont ce qu'il y a de plus beau pour une femme. Mais, en entendant tes gémissements, Iolaos, je suis sortie ; non que j'aie reçu cette mission de ma naissance ; mais peut-être y suis-je propre, car je m'inquiète grandement de mes frères ; et je veux aussi savoir par moi-même si quelque nouveau malheur, ajouté à tes maux anciens, ne mord pas ton cœur.

IOLAOS.

O fille ! parmi les enfants de Héraklès, je te loue surtout avec justice, et non pas seulement d'aujourd'hui. En effet, lorsque notre famille semblait déjà plus heureuse, elle est retombée dans un danger inévitable. Dèmophôn dit que les Divinateurs ordonnent de sacrifier, non un taureau ou un veau, mais une vierge née d'un père illustre, si nous devons être sauvés, nous et cette Ville. C'est de cela que nous gémissons ; car celui-ci ne veut tuer ni ses enfants, ni ceux d'aucun autre citoyen. Et s'il ne le déclare pas clairement, il me fait entendre cependant que, si nous ne trouvons quelque moyen de sortir de ces difficultés, nous devons chercher quelque autre terre, car il veut sauver son pays.

MAKARIA.

A cette condition, pouvons-nous espérer un instant que nous serons sauvés ?

IOLAOS.

C'est la seule. De toute autre façon nous ne sommes pas en sûreté.

## MAKARIA.

Ne redoute donc plus la lance ennemie des Argiens ; car, de moi-même, et avant qu'on me l'ordonne, ô vieillard, je suis prête à mourir, et je m'offre au sacrifice. Quoi donc ! Si cette Ville brave pour notre cause un grand danger, fuirons-nous la mort, nous qui imposons des périls à d'autres, lorsque nous pouvons tout sauver ? Non ! Il serait, certes, ridicule de rester à supplier les Dieux en gémissant, et d'être regardés comme des lâches, étant nés d'un tel père. En quel lieu ces choses seraient-elles honorables ? Serait-il plus beau, — et plaise aux Dieux que cela ne soit jamais ! — la Ville prise, de tomber aux mains de nos ennemis et de subir ensuite des traitements indignes, moi, née d'un père illustre, et, néanmoins, de recevoir la mort ? Mais, chassée de cette terre et vagabonde, ne serais-je pas accablée de honte, si quelqu'un disait : — Pourquoi venez-vous ici avec ces rameaux suppliants, vous qui êtes si avides de vivre ? Sortez d'ici ! car nous ne venons pas en aide aux lâches ! — Et si, laissant mourir mes frères, je sauvais ma vie, je n'aurais pas l'espérance d'être heureuse. Beaucoup d'autres déjà, pour cette espérance, ont trahi leurs amis. Qui, en effet, voudra épouser une jeune fille délaissée, et avoir des enfants de moi ? Il est donc meilleur de mourir que de subir de telles indignités. Peut-être conviennent-elles davantage à qui n'est pas de bonne race comme moi. Conduisez-moi là où je dois mourir, et couronnez-moi de bandelettes pour le sacrifice. Vous vaincrez les ennemis ; car j'ai l'âme prête, libre et non contrainte, et j'affirme que je meurs pour mes frères et pour moi-même. Ne désirant point vivre, j'ai trouvé la plus belle façon de sortir glorieusement de la vie.

LE CHŒUR.

Ah! que dirai-je ayant entendu la grande parole de cette vierge, qui veut mourir pour ses frères? Qui parlerait plus noblement? Qui, parmi les hommes, agirait mieux?

IOLAOS.

O enfant, tu n'es pas d'une autre race! tu es bien née de Héraklès, ô semence d'une pensée divine! Je n'ai point honte de tes paroles, mais je m'afflige de ta destinée. Cependant, pour que ceci soit plus équitable, je dirai : — Il faut appeler ici toutes tes sœurs, et celle que le sort désignera mourra pour sa race, car il n'est pas juste que tu meures sans consulter le sort. —

MAKARIA.

Je ne veux point mourir par la décision du sort; il n'y a en cela nulle bonne volonté. N'y songe plus, vieillard! Si vous m'acceptez, si vous voulez user de moi, volontiers je donne mon âme pour mes frères. Mais si je suis contrainte, je ne la donnerai pas.

IOLAOS.

Ah! cette nouvelle parole est encore plus noble que la première. Celle-là était excellente; mais tu surpasses ton courage par ton courage et ta bonne pensée par ta bonne pensée. Cependant, ô fille, je ne t'ordonne ni ne te défends de mourir; mais en mourant tu sauves tes frères.

MAKARIA.

Tu parles sagement. Ne crains pas d'exiger mon sacri-

fiée. Je mourrai librement. Mais suis-moi, vieillard ! je veux, en effet, mourir dans tes bras. Étant présent, couvre mon corps du péplos ; car je vais au-devant des épouvantes de la mort, semblable au père dont je suis née et dont je me glorifie d'être née.

IOLAOS.

Je ne puis assister à ta mort !

MAKARIA.

Demande à ceux-ci du moins que je rende l'âme entre les mains des femmes, et non des hommes.

LE CHŒUR.

Cela sera, ô malheureuse vierge ! car il serait honteux à moi de ne pas honorer tes restes, pour beaucoup de raisons, et surtout à cause de ta grandeur d'âme et de ce qui est juste. J'ai vu de mes yeux que tu es la plus courageuse des femmes. Mais, si tu le veux, salue ce vieillard et ces enfants, parle-leur pour la dernière fois, et va !

MAKARIA.

Salut, ô vieillard, salut ! Instruis ces enfants à être sages comme moi, et rien de plus, car cela suffira. Efforce-toi de les sauver, et ne cherche point la mort. Nous sommes tes enfants et nous avons été nourris par tes mains. Tu vois que je leur sacrifie l'âge des noces et que je vais à la mort pour eux. Et vous, mes frères, qui êtes ici, soyez heureux, et que tous les biens vous soient accordés pour lesquels je sacrifie ma vie ! Honorez ce vieillard et la

vieille Alkmèna, qui reste dans les demeures, la mère de notre père, et honorez aussi nos hôtes. Et s'il plaît jamais aux Dieux de vous affranchir de vos maux et de vous rendre à la patrie, souvenez-vous, et faites, comme il est juste, de magnifiques funérailles à votre libératrice, car je ne vous ai pas manqué, et je suis morte pour ma race. Les beaux monuments funèbres remplaceront ma virginité et mes enfants, s'il subsiste quelque sentiment sous la terre; et plaise aux Dieux qu'il n'en soit rien! car, si, là aussi, nous devons souffrir, je ne sais où l'on peut se réfugier. La mort, en effet, passe pour le meilleur remède à tous les maux.

IOLAOS.

O toi qui excelles par ta grandeur d'âme entre toutes les femmes, sache que tu seras hautement honorée par nous, vivante ou morte. Mais je te salue! car je crains de blesser par mes paroles la Déesse à qui ton corps est consacré, la fille de Dèmètèr. O enfants, je meurs! Mes membres sont rompus de douleur. Prenez-moi, asseyez-moi là, couvrez-moi de ce péplos, car je ne puis me réjouir de ceci. Et cependant, si l'oracle n'est pas accompli, nous ne pourrons vivre et de plus grands maux nous attendent, bien que ceci soit déjà lamentable!

LE CHOEUR.

*Strophe.*

Je dis qu'aucun homme n'est heureux ou malheureux

contre la volonté des Dieux. Aucune demeure n'est toujours prospère ; et la Moire va de l'un à l'autre. Elle renverse celui-ci du faite dans l'humilité, et elle rend heureux celui qui était misérable. Il n'est permis à aucun d'échapper aux décrets de la destinée. Toute sagesse est vaine ; et qui tente d'y échapper fera toujours d'inutiles efforts.

*Antistrophe.*

Pour toi, sans te jeter contre terre, supporte la destinée des Dieux, et ne ronge pas ton cœur outre mesure. En effet, pour ses frères et pour cette terre, cette malheureuse souffre une mort glorieuse, et sa renommée ne sera point obscurcie parmi les hommes. La vertu marche à travers les épreuves. L'action de celle-ci est digne de son père et digne de sa race illustre. Si tu honores la mort des justes, je l'honore aussi.

UN SERVITEUR.

O fils, salut ! Le vieillard Iolaos et la mère de votre père ne sont donc pas ici ?

IOLAOS.

Me voici. Tel que je suis présent du moins.

LE SERVITEUR.

Pourquoi es-tu prosterné et as-tu ce visage attristé ?

IOLAOS.

Il m'est venu une peine domestique par laquelle je suis tourmenté.

LE SERVITEUR.

Lève-toi, dresse la tête.

IOLAOS.

Je suis vieux et n'ai plus de forces.

LE SERVITEUR.

Cependant je viens t'apporter une grande joie.

IOLAOS.

Qui es-tu? Je ne me rappelle pas où je t'ai rencontré.

LE SERVITEUR.

Je suis le serviteur de Hyllos. En me voyant, ne me reconnais-tu pas?

IOLAOS.

O très cher! tu viens donc nous sauver de nos misères!

LE SERVITEUR.

Certes! Et, maintenant, déjà tu es heureux.

IOLAOS.

O mère d'un fils illustre, Alkmèna! sors! Entends cette très douce nouvelle! Depuis longtemps, anxieuse de ces enfants, tu ronges ton cœur dans l'attente de leur arrivée.

---

ALKMENA.

Pourquoi toute la demeure s'emplit-elle de cris? Iolaos, quel que héraut d'Argos te fait-il de nouveau violence? Toutes mes forces sont épuisées, mais sache, Étranger, que tu n'emmèneras jamais mes enfants, moi vivante, ou qu'on ne me dise plus la mère de Héraklès! Si tu les touches, tu soutiendras un combat honteux contre deux vieillards.

IOLAOS.

Aie le cœur ferme, vieille femme, et ne crains rien. Ce n'est point un héraut d'Argos, apportant une nouvelle ennemie.

ALKMENA.

Pourquoi as-tu donc poussé cette clameur messagère de la crainte?

IOLAOS.

Je t'ai appelée afin que tu sortisses du Temple pour venir à moi.

ALKMENA.

Je ne savais pas cela. Quel est celui-ci?

IOLAOS.

Il annonce l'arrivée du fils de ton fils.

ALKMENA.

Salut à toi à cause de cette nouvelle! Mais pourquoi,

puisqu'il a mis le pied dans ce pays, est-il absent d'ici ?  
Qui le retient de venir, non moins que toi, réjouir mon  
cœur ?

LE SERVITEUR.

Il fait camper et range l'armée avec laquelle il est venu.

ALKMENA.

Je ne m'intéresse plus désormais à tes paroles.

IOLAOS.

Elles te touchent ; mais c'est à moi de m'informer du  
reste.

LE SERVITEUR.

Que veux-tu savoir de ce qui s'est fait ?

IOLAOS.

Avec combien de troupes est-il venu ?

LE SERVITEUR.

Avec beaucoup ; mais je n'en puis dire le nombre.

IOLAOS.

Les Chefs des Athéniens savent ceci, je pense ?

LE SERVITEUR.

Ils le savent. Et déjà il commande l'aile gauche.

IOLAOS.

L'armée est donc rangée pour le combat?

LE SERVITEUR.

Déjà les victimes ont été conduites hors des rangs.

IOLAOS.

L'armée Argienne est-elle éloignée?

LE SERVITEUR.

Le Stratège peut être aperçu clairement.

IOLAOS.

Que fait-il? Range-t-il l'armée des ennemis?

LE SERVITEUR.

Nous l'avons présumé, mais non pas entendu. Je pars; je ne veux pas abandonner mes maîtres quand ils vont en venir aux mains avec les ennemis.

IOLAOS.

Moi aussi je vais avec toi. Nous avons tous deux le même désir de servir nos amis.

LE SERVITEUR.

Il ne te convient nullement de dire une parole insensée.

IOLAOS.

Ni de ne point prendre part à la rude bataille avec mes  
is.

LE SERVITEUR.

La seule présence ne blesse point quand la main est  
inerte.

IOLAOS.

Quoi donc ! ne puis-je frapper dans le combat !

LE SERVITEUR.

Tu trapperais, mais tu serais peut-être tué auparavant.

IOLAOS.

Aucun des ennemis n'osera me regarder.

LE SERVITEUR.

O ami, ta vigueur d'autrefois n'est plus.

IOLAOS.

Cependant, je combattrai, certes, d'aussi nombreux  
ennemis.

LE SERVITEUR.

Ton aide sera d'un faible poids pour tes amis.

IOLAOS.

Ne me retiens pas quand je suis prêt à agir.

---

LE SERVITEUR.

Tu ne peux rien faire, même en le voulant.

IOLAOS.

Tu peux tout dire de moi que tu n'arrêteras pas.

LE SERVITEUR.

Comment te mêleras-tu sans armes à des hommes armés ?

IOLAOS.

Il y a dans ces demeures des armes prises à la guerre. J'en userai, et les rendrai si je survis. Le Dieu ne redemandera rien aux morts. Entre ! prends aux clous et apporte-moi promptement une armure. C'est une honte domestique de rester par crainte dans la demeure, tandis que d'autres combattent.

---

LE CHŒUR.

Le temps n'a pas encore abattu ton cœur qui est plein de force, mais ton corps a péri. Pourquoi t'efforcer en vain ? Ceci te nuira, et n'aidera que fort peu ma Ville. Il faut connaître l'impuissance de ton âge, et renoncer à l'impossible. Il ne peut se faire que tu retrouves ta jeunesse.

ALKMENA.

Pourquoi, ayant perdu l'esprit, veux-tu m'abandonner seule avec mes enfants que voilà ?

IOLAOS.

Le combat appartient aux hommes. Pour toi, il convient que tu t'inquiètes de ces enfants.

ALKMENA.

Mais si tu meurs, où trouverai-je le salut ?

IOLAOS.

Les fils de ton fils, qui survivront, prendront soin de toi.

ALKMENA.

Et si — plaise aux Dieux qu'il n'en soit rien ! — ils souffrent quelque mal ?

IOLAOS.

Nos hôtes ne te trahiront pas ; ne crains rien.

ALKMENA.

J'ai mis en eux toute mon espérance et n'en ai point d'autre.

IOLAOS.

Et Zeus, je le sais, s'inquiète de tes peines.

ALKMENA.

Ah ! Zeus n'entendra de moi nulle parole mauvaise ; mais, s'il est juste pour moi, il le sait lui-même !

---

## LES HÉRAKLÉIDES.

---

LE SERVITEUR.

Voici l'armure tout entière, et il faut t'en couvrir très promptement, car le combat est proche, et Arès hait grandement les traînards. Si tu crains le poids de ces armes, ne les revêts pas maintenant ; tu t'en couvriras devant l'ennemi, et je les porterai jusque-là.

IOLAOS.

Tu as bien parlé ; porte mes armes et tiens-les prêtes. Donne-moi la lance, et, me soutenant par le coude gauche, conduis-moi.

LE SERVITEUR.

Faut-il donc mener un hoplite comme un enfant ?

IOLAOS.

Il ne faut point faire de faux pas, afin d'obtenir un bon présage.

LE SERVITEUR.

Plût aux Dieux que tu eusses autant de vigueur que de désir de combattre !

IOLAOS.

Hâte-toi ! Il m'arrivera malheur si je ne me mêle pas au combat.

LE SERVITEUR.

C'est toi qui retardes, et non moi, bien que tu sembles te hâter.

IOLAOS.

Ne vois-tu pas combien mes pieds s'empressent ?

LE SERVITEUR.

Je vois que tu sembles courir beaucoup plus que tu ne cours.

IOLAOS.

Tu ne diras pas cela, quand tu me verras là-bas...

LE SERVITEUR.

Faisant quoi ? Je souhaiterais, certes, te voir victorieux.

IOLAOS.

Frappant les ennemis dans le combat.

LE SERVITEUR.

Si nous y arrivons ; car c'est là ce que je crains.

IOLAOS.

Ah ! plaise aux Dieux, ô mon bras, qu'aussi vigoureux que tu l'étais quand je dévastai Sparta avec Héraklès, tu m'aides à faire fuir Eurystheus, car il est trop lâche pour affronter la lance ! On pense à tort que la richesse donne le courage. Nous nous imaginons, en effet, que celui qui prospère sait tout.

---

## LE CHOEUR.

*Strophe I.*

O Gaia ! ô Sélana qui brilles dans la nuit ! ô très splendide éclat du Dieu qui illumine les mortels, portez cette nouvelle, élevez la voix jusque dans l'Ouranos, jusqu'au siège royal d'Athana aux yeux clairs ! Parce que j'ai reçu des suppliants, je dois, en cheveux blancs, combattre avec le fer pour mes demeures et pour la terre de la patrie !

*Antistrophe I.*

C'est une chose redoutable, en effet, qu'une Ville telle que Mykèna, riche et illustre par la force des armes, nourrisse de la colère contre mon pays. Mais il serait honteux à nous, ô Ville, de livrer des suppliants sur l'ordre d'Argos. Zeus est mon compagnon de guerre, je ne crains rien, Zeus nous est reconnaissant avec justice. Jamais les Dieux ne seront moins forts que les mortels.

*Strophe II.*

Mais, ô Vénérable ! le sol de cette terre est à toi, et cette Ville t'appartient, dont tu es la mère, la maîtresse et la gardienne. Chasse cet homme qui mène ci contre tout droit, l'armée ennemie d'Argos ; car il n'est pas équitable que je sois chassé de mes demeures à cause de ma piété.

*Antistrophe II.*

Nous te consacrons toujours, en effet, de nombreux sacrifices, et le jour qui ouvre le mois n'est pas oublié

par nous, et tu es honorée par les chants des jeunes hommes et par les jeux des chœurs; et, sur la colline battue des vents, les cris de joie se mêlent aux danses nocturnes des vierges!

LE SERVITEUR.

O Maîtresse, je t'apporte une nouvelle très brève à entendre et très belle à dire. Nous avons vaincu, et l'on dresse des trophées avec toutes les armes des ennemis.

ALKMENA.

O très cher, ce jour te donnera la liberté à cause de cette nouvelle. Mais tu ne m'as pas encore ôtée d'inquiétude. J'ai souci de savoir s'ils vivent, ceux que j'aime.

LE SERVITEUR.

Ils vivent, et ils ont acquis une grande gloire dans l'armée.

ALKMENA.

Et le vieillard Iolaos est-il encore vivant?

LE SERVITEUR.

✓ Certes, ayant vaillamment agi, par la faveur des Dieux.

ALKMENA.

Qu'est-ce donc? A-t-il fait quelque action glorieuse dans le combat?

## LE SERVITEUR.

De vieux qu'il était il est redevenu jeune.

## ALKMÈNA.

Tu dis des choses admirables ! Avant tout, je veux que tu me racontes l'heureux combat de nos amis.

## LE SERVITEUR.

Un seul récit t'apprendra tout. Les deux armées s'étant rangées face à face, Hyllos descendit du char à quatre chevaux, s'arrêta entre les deux armées, et dit : — O Stratège, qui es venu d'Argos, pourquoi ne laissons-nous pas cette terre en paix ? Mykèna ne souffrira d'aucun mal si tu ne la prives que d'un seul guerrier. Combats avec moi seul à seul. Ou, m'ayant tué, tu emmèneras les fils de Hèraklès ; ou, si tu es tué, tu me permettras de reprendre la demeure et les honneurs paternels. — L'armée approuva cette pensée pleine de courage qui amenait la fin de tous les maux ; mais Eurystheus, sans respecter l'assentiment de ceux qui avaient entendu ces paroles, et, bien que stratège, dans sa lâcheté, n'osa pas engager le combat de la lance, car il était très lâche. Et un tel homme vient pour réduire en servitude les fils de Hèraklès ! Et, alors, Hyllos rentra dans les rangs. Les Divinateurs, voyant qu'il n'y aurait ni paix, ni combat singulier, sacrifièrent aussitôt Makaria, et d'une gorge humaine versèrent un sang sauveur. Et les uns montaient sur leurs chars, et les autres couvraient leurs flancs de leurs boucliers, et le Roi des Athéniens, comme il sied à un homme vaillant, dit à son armée : — O Citoyens, c'est maintenant qu'il faut

défendre la terre qui vous a engendrés et qui vous nourrit ! — Et, de même, Eurystheus suppliait ses compagnons de ne déshonorer ni Argos, ni Mykèna. Après que la trompette Tyrrhénique eut donné le signal et que tous eurent engagé le combat, oh ! quel retentissement de boucliers, quels gémissements, et quels hurlements ! L'armée argienne nous rompit au premier choc, mais ensuite elle recula. Puis, pied contre pied, homme contre homme, la mêlée tint bon, et de nombreux guerriers tombaient. Et c'était une double exhortation : — O vous qui habitez Athèna, ô vous qui labourez les champs d'Argos, ne sauvez-vous pas votre Cité du déshonneur ? — Enfin, faisant tous nos efforts et non sans peine, nous avons mis en fuite l'armée Argienne. En ce moment, le vieillard Iolaos, voyant Hyllos se ruer hors des rangs, lui tendit les bras et le pria de le recevoir sur son char ; et, prenant les rênes en mains, il poursuivit les chevaux d'Eurystheus. Mais j'ai appris par d'autres ce qui arriva ensuite, car, avant cela, j'avais vu de mes yeux. En traversant le pagos de Pallènis consacré à la divine Athana, Iolaos, ayant aperçu le char d'Eurystheus, fit un vœu à Zeus et à Hèbè, afin qu'il redevînt jeune pendant un seul jour et qu'il pût se venger de ses ennemis. Il faut maintenant que tu apprennes un prodige. Deux astres, s'arrêtant sur le joug des chevaux, couvrirent le char d'une nuée obscure. Les plus sages disent que c'était ton fils Hèraklès avec Hèbè ; et Iolaos montra en sortant de cette nuée les bras vigoureux d'un jeune homme. Et l'illustre Iolaos atteignit le char à quatre chevaux d'Eurystheus vers les roches Skironides. Puis, ayant lié de ses mains cette très belle capture, il revint ramenant ce Stratège si heureux naguère Et cette destinée présente enseigne claire-

ment à tous les mortels à ne pas dire heureux celui qui semble prospère, avant qu'on l'ait vu mort ; car la fortune change en un jour.

## LE CHOEUR.

O Zeus qui donnes la victoire ! c'est maintenant que je puis voir des jours affranchis de la crainte violente !

## ALKMENA.

O Zeus ! tardivement, il est vrai, tu as enfin regardé mes maux ! Cependant, je te rends grâces de ce qui arrive. Je ne pensais pas, auparavant, que mon fils habitât avec les Dieux ; aujourd'hui, je le sais manifestement. O fils, maintenant enfin, libres de vos peines, délivrés de cet Eurystheus funeste, vous reverrez la Ville de votre père, vous reprendrez possession de la terre héréditaire, et vous sacrifierez aux Dieux de la patrie, loin desquels, exilés et étrangers, vous meniez une vie misérable et vagabonde. Mais dis-moi ! par quel dessein caché Iolaos a-t-il épargné Eurystheus et ne l'a-t-il point tué ? Selon moi, il n'agit point sagement, celui qui, ayant saisi son ennemi, n'en tire pas vengeance.

## LE SERVITEUR.

C'est afin de t'honorer, et que tu le voies de tes yeux en ta puissance et subissant le joug de ta main. Cependant il ne s'est pas soumis de bon gré, mais par force, au joug de la nécessité ; car, en effet, il ne voulait pas venir vivant en ta présence pour recevoir son châtiment. C'est pourquoi, ô vieille femme, réjouis-toi ! et souviens-toi de

ce que tu m'as dit quand j'ai commencé mon récit. Fais-moi libre, car, en de telles occasions, il convient que les bien nés aient une bouche véridique.

LE CHŒUR.

*Strophe I.*

La danse me plaît quand la volupté de la flûte harmonieuse résonne dans le festin. Aphrodita aussi m'est chère. Mais il est également agréable de voir la félicité de ses amis qui, auparavant, étaient malheureux. La Moire qui amène les fins fait naître de nombreuses choses; et Aïôn aussi, l'enfant de Kronos.

*Antistrophe I.*

Tu marches, ô Cité, dans le sentier de la justice ! Il faut que tu ne le quittes jamais et que tu honores les Dieux. Celui qui nie cela tombe dans la démence, lorsque les preuves en sont manifestes. Un Dieu, en effet, donne aussitôt cet avertissement éclatant, en abattant sans cesse l'orgueil des pervers.

*Strophe II.*

Ton fils habite dans l'Ouranos, ô vieille femme ! et il dément ainsi le bruit qu'il est descendu dans la demeure d'Aidès après avoir eu le corps brûlé par la flamme ardente du feu; et, dans la Cour d'or, il a partagé le lit aimable de Hèbè. O Hyménaios, tu as glorifié deux enfants de Zeus !

*Antistrophe II.*

De telles choses arrivent à beaucoup. On dit que Pallas

fut souvent l'alliée du père de ceux-ci ; et la Cité de la Déesse et son peuple les ont sauvés, et ont réprimé l'insolence d'Eurystheus dont la fureur l'emportait en lui sur la justice. Que jamais ma fierté ni mon âme ne soient insatiables !

## LE MESSAGER.

O Maîtresse, tu le vois, mais cependant je le dirai. Nous venons, t'amenant Eurystheus, spectacle inespéré pour nous, et non moins inattendu pour lui. Jamais, en effet, il n'avait pensé qu'il dût tomber entre tes mains, quand il partait de Mykèna avec son armée et avec de nombreuses fatigues, aspirant hautement, et contre la justice, à renverser Athèna. Mais un Daimôn a retourné les choses et changé la fortune. Donc, Hyllos et le brave Iolaos ont élevé une statue triomphale de Zeus victorieux, et ils m'ont chargé de t'amener celui-ci, afin de réjouir ton cœur ; car il est très doux de voir un ennemi devenu malheureux d'heureux qu'il était.

## ALKMÈNA.

O détestable, te voilà ! La justice t'a enfin saisi ! Avant tout, tourne la tête vers moi, et regarde tes ennemis en face. Nous te tenons maintenant, et tu ne nous tiens plus. Es-tu celui, je veux le savoir, ô fourbe, qui a tant outragé mon fils partout où il a vécu ? En quoi n'as-tu pas osé l'outrager, en effet, toi qui l'as contraint de descendre vivant dans le Hadès, et qui l'as envoyé tuer les hydres et les lions ? Les autres maux que tu as médités, je les tais ; ce serait un récit trop long. Et il ne t'a pas suffi d'oser cela contre lui ; mais tu nous as chassés de

toute la Hellas, moi et mes enfants réfugiés et suppliants à l'autel des Dieux, les uns âgés, les autres encore enfants. Mais tu as trouvé une Cité libre et des hommes libres qui n'ont pas eu peur de toi. Il te faut mourir misérablement, et tu y gagneras tout, car tu ne devrais pas mourir une seule fois, toi qui as commis tant de crimes !

LE MESSAGER.

Il ne t'est point permis de le tuer.

ALKMENA.

Nous l'avons donc fait captif en vain ? Quelle loi s'oppose à ce qu'il meure ?

LE MESSAGER.

Cela ne plaît point aux Chefs de cette terre.

ALKMENA.

Pourquoi donc ? Pensent-ils qu'il n'est pas beau de tuer ses ennemis ?

LE MESSAGER.

Non celui qu'ils ont pris vivant dans le combat.

ALKMENA.

Et Hyllos a souffert ceci tranquillement ?

LE MESSAGER.

Il fallait, je pense, qu'il ne tînt pas compte des coutumes de cette terre !

ALKMÈNA.

Il ne fallait pas laisser cet homme vivre et voir la lumière !

LE MESSEGER.

Ainsi, la première faveur qu'il n'a pas obtenue, c'est de n'avoir pas été tué.

ALKMÈNA.

Donc, il convient qu'il soit châtié.

LE MESSEGER.

Il n'y aura personne qui le tue.

ALKMÈNA.

Il y a moi ! Et je puis dire que je suis quelqu'un.

LE MESSEGER.

Tu encourras de grands reproches si tu le iais.

ALKMÈNA.

J'aime cette ville, ceci ne peut être nié ; mais puisque cet homme m'est tombé entre les mains, nul parmi les mortels ne me l'arrachera. Qu'on dise, si l'on veut, que cette audace et cette haute fierté ne conviennent pas à une femme, la chose n'en sera pas moins faite par moi. ✕

LE CHOEUR.

Elle est terrible et pardonnable, ô femme, la haine qui te tient contre cet homme. Je le sais assurément

## EURYSTHEUS.

Femme, sache bien que je ne te flatterai pas, et que je ne dirai rien pour ma vie qui puisse me faire accuser de lâcheté. Je me suis engagé dans cette querelle contre mon gré. Je savais, en effet, que j'étais ton parent et celui de ton fils Héraklès ; mais, soit que je le voulusse on non, x Héra, car elle était Déesse, m'a contraint de prendre part à ce malheur. Après que je fus devenu l'ennemi de ton fils et que je dus soutenir cette lutte, je me mis à ourdir mille maux ; et je méditais, toutes les nuits, mille ruses pour repousser et tuer mon ennemi, afin de ne pas vivre toujours dans la crainte, sachant bien que ton fils n'était pas un homme vulgaire, mais un héros. Or, quoique mon ennemi, je reconnais que c'était un homme héroïque. Lui mort, me sachant haï de ses enfants, à cause de l'inimitié paternelle, il me fallait tout remuer et ourdir toutes les ruses pour les chasser et les tuer. En agissant ainsi, j'étais en sûreté. Toi-même, si tu avais eu ma destinée, n'aurais-tu pas ourdi de mauvais desseins contre les petits détestés d'un lion terrible ? Leur aurais-tu permis d'habiter tranquillement Argos ? Tu ne persuaderas personne de ceci. Maintenant donc, puisqu'ils ne m'ont point tué dans le combat quand j'étais prêt à mourir, si j'étais mis à mort, contre la coutume des Hellènes, ce serait une impiété pour qui me tuerait, car cette Ville a sagement respecté ma vie, mettant la loi divine bien au-dessus de son inimitié contre moi. x J'ai répondu aux paroles que tu as dites, et s'est maintenant qu'on peut me nommer un homme bien né ou un suppliant. Telles sont mes pensées. Bien que je ne désire point mourir, je ne me plaindrai nullement de perdre la vie.

LE CHOEUR.

Je veux te conseiller, Alkmèna, de laisser vivre cet homme, puisque cela plaît à la Ville.

ALKMÈNA.

Qu'arriverait-il s'il mourait, et si, en même temps, j'obéissais à la Ville ?

LE CHOEUR.

Ce serait au mieux. Mais comment ceci se fera-t-il ?

ALKMÈNA.

Je t'en instruirai aisément : Après l'avoir tué, je rendrai son cadavre à ses amis qui le demanderont. En ce qui concerne son corps, je me conformerai aux coutumes de cette terre, et je me serai rendu justice en le tuant.

EURYSTHEUS.

Tue-moi. Je ne te supplierai pas. Mais puisque cette Ville m'a épargné et a craint de me faire mourir, je lui révélerai un oracle ancien de Loxias, qui lui servira un jour plus qu'on ne pense. Ensevelissez mon cadavre, là où le veut la destinée, devant le temple de la divine Vierge Pallénide ; et je vous serai bienveillant, couché sous la terre, et je protégerai toujours cette Ville. Et je serai le plus grand ennemi des Héracléides, quand, oubliant votre bienfait, ils viendront ici avec une nombreuse armée. Ce sont de tels hôtes que vous avez défendus. Comment se fait-il donc que, sachant ces choses, je sois venu ici et n'aie point redouté cet oracle ? J'ai pensé que

- ♥ Héra, de beaucoup plus puissante que les oracles, ne me trahirait pas. Ne m'offrez point de libations, et ne permettez pas que le sang coule sur mon tombeau, car j'infligerai un retour funeste à ceux-ci, et vous aurez de moi un double profit, en ce que, mort, je vous viendrai en aide et nuirai à vos ennemis.

## ALKMÈNA.

Pourquoi tardez-vous donc à tuer cet homme après l'avoir entendu, puisque le destin a décidé que, de sa mort, dépendent votre salut et celui de vos descendants? Il vous enseigne la voie la plus sûre. Il est votre ennemi, vivant, et, mort, votre soutien. Emmenez-le, serviteurs, et jetez son cadavre aux chiens! N'espère plus, en effet, que tu me chasseras désormais du sol natal!

## LE CHOEUR.

Ceci me plaît. Allez, serviteurs! En ce qui nous concerne, nos Rois seront purs de toute souillure.

FIN DES HÉRAKLÉIDES.



XV

HÉLÈNE





XV

HÉLÈNE

---

HÉLÈNÈ.  
TEUKROS.  
LE CHOEUR.  
MÉNÉLAOS.  
UNE VIEILLE FEMME.  
UN MESSAGER.  
THÉONOÈ.  
THÉOKLYMÉNOS.  
UN AUTRE MESSAGER.  
LES DIOSKOURES.

HÉLÈNÈ.

**V**oici les belles eaux vierges et courantes  
du Néilos, qui remplace la divine rosée  
pour la terre d'Aigyptos et qui arrose  
les plaines, à la fonte de la blanche neige.  
Prôteus, quand il vivait, était Maître de cette terre et Roi

de l'Aigypcia, et il habitait l'Île de Pharos, ayant épousé une des Vierges marines, Psamathe, après que celle-ci eut délaissé le lit d'Aiakos. Et il engendra deux enfants dans ces demeures, un mâle, Théoklyménos, ainsi nommé parce qu'il respecta les Dieux pendant sa vie, et une noble fille, Eidô, délices de sa mère, tant qu'elle fut enfant, et qui, étant parvenue à l'âge mûr pour les noces, fut nommée Théonoè, car les Choses divines, présentes et futures, elles les savait toutes, et elle avait reçu ce don de son aïeul Nèreus. Pour moi, ma patrie, Sparta, n'est pas sans renommée, et mon père est Tyndaréos ; mais on dit que Zeus vint vers ma mère Lèda, ayant pris la forme d'un cygne qui entra par ruse dans son lit, comme il fuyait un aigle qui le poursuivait, si ce récit est vrai. Et on me nomma Héléne. Et je dirai les maux que j'ai subis. A cause de leur beauté, trois Déesses vinrent dans un antre de l'Ida, vers Alexandros : Hèra, Kypris et la Vierge fille de Zeus, afin qu'il jugeât leur beauté. Et Kypris l'emporta, grâce à ma beauté, ayant promis à Alexandros qu'il m'épouserait. Et l'Idaïen Paris, abandonnant ses étables, vint à Sparta pour me posséder. Mais Hèra, offensée de n'avoir pas vaincu les Déesses, rendit vaine mon union avec Alexandros, et ce ne fut point moi qu'elle donna au fils du Roi Priamos, mais une image vivante et faite d'air et semblable à moi. Et il pensa qu'il me possédait, et il fut trompé, ne me possédant point. Or, d'autres desseins de Zeus se sont ajoutés à ces maux, car il envoya la guerre aux Hellènes et aux malheureux Phryges, afin que notre mère la Terre fût soulagée d'une multitude d'hommes et que le plus vaillant des Hellènes devînt illustre. Et je fus livrée au pouvoir des Phryges, non moi à la vérité, mais mon nom, comme un

prix de guerre aux Hellènes. Hermès m'enleva dans l'Aithér et m'enveloppa d'une nuée, car Zeus ne m'oublia point; et il me transporta dans la demeure de Prôteus, pensant qu'il était le plus sage de tous les hommes, afin que je conservasse à Ménélaos un lit inviolé. Je suis donc ici; et mon malheureux mari, ayant assemblé une armée, poursuit, sous les tours d'Ilios, celui qui m'a enlevée. Beaucoup d'âmes ont succombé pour moi sur les rives du Skamandros; et moi, qui ai subi tous ces maux, je suis exécrée, et l'on m'accuse d'avoir causé cette guerre cruelle aux Hellènes, en trahissant mon mari. Pourquoi suis-je encore vivante? J'ai entendu ceci du Dieu Hermès: que j'habiterais encore, avec mon mari, la terre illustre de Sparta, après qu'il aurait appris que je n'étais pas allée à Ilios, afin qu'aucun autre n'entrât dans mon lit. Donc, aussi longtemps que Prôteus a vu la lumière de Hélios, mes noces ont été sauvées; mais depuis qu'il est caché dans l'obscurité de la terre, le fils de ce mort poursuit mes noces. Respectant mon premier mari, je m'approche en suppliante de ce tombeau de Prôteus, pour qu'il garde mon lit à mon mari, et pour que mon corps au moins ne soit pas couvert d'opprobre ici, bien que je porte un nom infâme dans la Hellas.

---

TEUKROS.

Qui commande dans ces demeures fortifiées? Cette maison est digne de Ploutos, comme on en peut juger par ces enceintes royales de murailles bien munies de retranchements. Ah! ô Dieux! Quelle forme ai-je vue? Je vois la forme funeste de la plus odieuse des femmes.

qui nous a perdus, moi et tous les Akhaiens ! Sois en abomination aux Dieux pour ta ressemblance avec Héléne ! Si je n'avais le pied sur une terre étrangère, tu périrais, certes, par ce trait ailé, à cause de ta ressemblance avec la fille de Zeus.

HÉLÈNE.

Pourquoi, ô malheureux, qui que tu sois, me hais-tu ? Pourquoi me haïr à cause des maux que celle-ci a causés ?

TEUKROS.

Je me suis trompé, j'ai cédé à la colère plus qu'il ne fallait. Toute la Hellas, en effet, hait la fille de Zeus. Pardonne-moi donc ce que j'ai dit, femme !

HÉLÈNE.

Qui es-tu ? D'où as-tu abordé sur cette terre ?

TEUKROS.

Je suis un de ces malheureux Akhaiens, ô femme !

HÉLÈNE.

Il n'est donc pas étonnant, certes, que tu haïsses Héléne. Mais qui es-tu ? D'où viens-tu ? Comment faut-il te nommer ?

TEUKROS.

Mon nom est Teukros ; Télamôn est le père qui m'a engendré ; Salamis est la patrie qui m'a nourri.

HÉLÈNE.

Pourquoi es-tu venu vers les plaines du Nilos ?

TEUKROS.

Exilé, je suis chassé de la terre de la patrie.

HÉLÈNE.

Il faut que tu sois malheureux. Qui t'a chassé de ta patrie ?

TEUKROS.

Télamôn, mon père. Que puis-je avoir de plus cher ?

HÉLÈNE.

Pourquoi ? Ceci cache sans doute quelque calamité.

TEUKROS.

C'est mon frère Aias mort devant Troia, qui m'a perdu.

HÉLÈNE.

Comment ? L'as-tu tué de ton épée ?

TEUKROS.

Il a péri volontairement de sa propre épée.

HÉLÈNE.

En démence ? Car qui agirait ainsi, ayant sa raison ?

TEUKROS.

Connais-tu un certain Akhilleus fils de Pèleus ?

HÉLÈNE.

J'ai entendu dire qu'il fut autrefois un prétendant de Héléne.

TEUKROS.

Mort, il suscita parmi ses compagnons une querelle à cause de ses armes.

HÉLÈNE.

Et comment en arriva-t-il malheur à Aias ?

TEUKROS.

Un autre ayant obtenu les armes, il quitta la vie.

HÉLÈNE.

Et tu souffres à cause de son malheur ?

TEUKROS.

Parce que je ne suis pas mort en même temps que lui.

HÉLÈNE.

Tu es donc allé, ô Étranger, vers l'illustre Ville d'Ilios ?

TEUKROS.

Après l'avoir détruite, je péris à mon tour.

HÉLÈNE.

O misérable Héléne, c'est à cause de toi que les Phryges ont péri !

TEUKROS.

Et les Akhaiens, par surcroît. De grands malheurs sont arrivés.

HÉLÈNE.

Depuis combien de temps la Ville est-elle renversée ?

TEUKROS.

Le temps des moissons est revenu sept fois depuis cela.

HÉLÈNE.

Et combien de temps êtes-vous restés devant Troia ?

TEUKROS.

Bien des mois ont passé pendant dix années.

HÉLÈNE.

Avez-vous pris aussi la femme Spartiate ?

TEUKROS.

Ménélaos l'a entraînée par les cheveux.

HÉLÈNE.

As-tu vu cette malheureuse, ou ne racontes-tu que ce que tu as appris ?

TEUKROS.

Comme je te vois, je l'ai vue de mes yeux.

HÉLÈNE.

Craignez de n'avoir vu qu'une apparence envoyée par les Dieux.

TEUKROS.

Parle d'autre chose, et non plus de celle-ci.

HÉLÈNE.

Ainsi vous croyez à la certitude de votre opinion ?

TEUKROS.

Je l'ai vue de mes yeux ; et l'esprit voit.

HÉLÈNE.

Et Ménélaos est-il maintenant dans sa demeure avec sa femme ?

TEUKROS.

Il n'est certes point dans Argos, ni sur les bords de l'Eurotas.

HÉLÈNE.

Hélas ! hélas ! Ceci est un malheur pour ceux à qui tu le dis !

TEUKROS.

On dit qu'il est mort avec sa femme.

HÉLÈNE.

Le trajet n'était-il pas le même pour tous les Argiens ?

TEUKROS.

Il l'était ; mais la tempête les a dispersés.

HÉLÈNE.

En quels parages de la mer salée ?

TEUKROS.

Comme ils traversaient la mer d'Aigaios par le milieu.

HÉLÈNE.

Et personne n'a su que Ménélaos avait abordé quelque part ?

TEUKROS.

Personne. Mais, dans la Hellas, on le dit mort.

HÉLÈNE.

Je suis perdue ! Et la fille de Thestias vit-elle encore

TEUKROS.

Tu parles de Lèda ? Elle est morte.

HÉLÈNE.

Ne serait-ce pas la mauvaise renommée de Héléne qui l'a tuée ?

TEUKROS.

On le dit. A la vérité elle a serré son cou dans un lacet.

HÉLÈNE.

Et les Tyndarides sont-ils vivants, ou morts ?

TEUKROS.

Ils sont morts et vivants. Il y a un double récit.

HÉLÈNE.

Quel est le plus sûr ? Oh ! malheureuse que je suis à cause de ces maux !

TEUKROS.

On dit que, devenus astres, tous deux sont Dieux.

HÉLÈNE.

Cela est bien. Mais quel est l'autre récit ?

TEUKROS.

On dit qu'ils ont rendu l'âme de leurs propres mains à cause de leur sœur. Mais, assez de paroles ! je ne veux pas gémir de nouveau. Je suis venu vers cette demeure royale, désirant voir la prophétesse Théonoè. Aide-moi, afin qu'obéissant aux divinations je sache où je dois tourner la voile de ma nef, pour aborder la terre maritime de Kypros sur laquelle, par son oracle, Apollôn m'a ordonné de m'arrêter et de donner à ma Ville le nom de Salamis, en souvenir de la première patrie.

HÉLÈNE.

La navigation elle-même te guidera, ô Étranger. Mais quitte cette terre, et fuis avant que le fils de Prôteus t'ait

---

vu, lui qui est le maître de ce pays. Il est absent et chasse avec ses chiens tueurs de bêtes fauves, et il tue tous les Hellènes qu'il prend. Ne demande pas pourquoi ; je me tais. En effet, que te servirait de l'apprendre ?

## TEUKROS.

Tu as bien parlé, ô femme ! Que les Dieux te soient bienveillants à cause de tes bienfaits ! Tu es semblable à Héléne par le corps, mais tu n'as pas le cœur semblable au sien, car il est très différent. Que Héléne périsse misérablement, et qu'elle ne retourne point vers les rives de l'Eurotas ! Mais, pour toi, ô femme, que tout te soit à jamais heureux !

## HÉLÈNÈ.

O deuil cruel de la grande douleur dont je gémis ! Quelle lamentation pousserai-je ? Quelle plainte lugubre exhaler ? Des larmes, des sanglots, ou des gémissements ? Hélas ! hélas !

*Strophe I.*

Jeunes Vierges ailées, filles de la terre, Seirènes ! puissiez-vous venir à mes plaintes, avec la flûte Libyque ou les Syrinx, afin que, répondant à mes maux par de lugubres larmes, à mes douleurs par vos douleurs, à mes gémissements par vos gémissements, votre voix fasse parvenir à Perséphassa des lamentations mêlées aux miennes, et afin que, dans la demeure sombre, elle reçoive, comme un don, nos hymnes aux morts !

---

LE CHOEUR.

*Antistrophe I.*

J'étais par hasard au bord de l'Eau bleue, et je séchais, sur l'herbe molle et sur les roseaux, les péplos pourprés, à la splendeur d'or de Hélios, quand un son plaintif a gémi ; et j'ai entendu une plainte lugubre telle que la lamentation qu'une nymphe ou quelque naiade exhale en modes attristés pour une fuite sur les montagnes, et dont le son pénètre dans les grottes rocheuses des vallées, regrettant les amours de Pan.

HÉLÈNE.

*Strophe II.*

Hélas ! hélas ! vierges Hellanides, proie d'une nef Barbare, un marin Akhaien est venu, m'apportant larmes sur larmes : La chute d'Ilios livrée au feu ennemi à cause de moi qui ai tué tant d'hommes, à cause de mon nom malheureux ! Lèda a trouvé la mort dans un lacet, à cause de la douleur de mon opprobre ; mon mari est mort, ayant erré sur beaucoup de mers. Kastôr et son frère, le double honneur de la patrie, se sont évanouis ! Ils ont quitté la terre foulée par leurs chevaux, et les roseaux de l'Eurotas, ce gymnase de leur jeunesse !

LE CHOEUR.

*Antistrophe II.*

Hélas ! hélas ! Que ta fortune et ta destinée sont lamentables, femme ! Tu as eu pour ta part une vie malheureuse, quand ton père Zeus t'engendra de ta mère, bril-

lant dans l'Aithèr sur l'aile d'un cygne blanc comme la neige. Quel malheur, en effet, t'a été épargné ? Quelle calamité de la vie n'as-tu pas subie ? Ta mère est morte ; les chers fils jumeaux de Zeus ne sont pas heureux ; tu ne vois point le sol de la patrie, et le bruit court par les villes que tu vas être livrée à des noces Barbares. Ton mari a perdu la vie dans les flots de la mer, et tu ne réjouiras plus jamais ni la demeure paternelle, ni la maison d'airain.

HÉLÈNE.

*Épôde.*

Hélas ! hélas ! Quel Phryge, quel homme de la terre de la Hellas a coupé ce pin fatal à Ilios, dont fut construite la nef sur laquelle le Priamide, à l'aide de rameurs Barbares, navigua vers mes foyers et vers ma beauté malheureuse, afin de me posséder ? Mais c'est Kypris pleine de ruses, cause de tant de meurtres, qui a porté la mort aux Danaens et aux Priamides. Oh ! malheureuse que je suis à cause de ces maux ! Hèra, la vénérable femme de Zeus, assise sur ses trônes d'or, a envoyé le rapide fils de Maia, qui, tandis que je recueillais des roses dans mon péplos pour la maison d'airain d'Athana, m'enleva dans l'Aithèr et me déposa sur cette malheureuse terre, moi, misérable cause de querelle entre la Hellas et les Priamides. Et voici que mon nom est en opprobre sur les bords du Simoïs !

LE CHOEUR.

Tu ressens de cruels chagrins, je le sais ; mais il faut supporter très patiemment les misères fatales de la vie.

## HÉLÈNE.

Chères femmes, de quelle destinée suis-je enveloppée ! Ma mère m'a-t-elle enfantée pour être un prodige aux mortels ? Car, nulle femme, Hellène ou Barbare, n'a enfanté un œuf blanc, tel que celui dans lequel on dit que Lèda m'a conçue de Zeus. Ma vie, en effet, est un prodige et une calamité, à cause de Héra, d'une part, et, d'autre part, à cause de ma beauté. Plût aux Dieux que cette beauté pût être effacée comme une peinture, et que je pûsse devenir affreuse, de belle que je suis ! Plût aux Dieux que les Hellènes pussent m'oublier ou garder le souvenir de ma vertu, comme ils gardent celui de ma mauvaise renommée ! Si une seule calamité nous est infligée par les Dieux, elle est supportable, bien que cruelle ; mais je suis accablée de mille malheurs ! Et, d'abord, vertueuse, je suis tenue pour infâme, et il est plus amer d'être accusé de crimes qu'on n'a point commis, que si ce reproche était mérité. Ensuite, les Dieux m'ont transportée de la terre de la patrie au milieu d'hommes Barbares, et, privée de mes amis, je suis esclave, moi, née d'hommes libres ! car tous les Barbares sont esclaves, à l'exception d'un seul. Une ancre, une seule, soutenait encore ma destinée : l'espérance que mon mari viendrait un jour me délivrer de ces maux ; et voici qu'il est mort et qu'il n'est plus ! Ma mère aussi a péri, et je suis sa meurtrière. A la vérité, cela est faux, mais je n'en subis pas moins cette accusation injuste. Et ma fille, l'honneur de ma maison et le mien, vieillit vierge ! Et les fils de Zeus, les Dioskours, ne sont plus ! C'est pourquoi, au milieu de tant de malheurs, je péris, et non par mes fautes. Enfin, si je retourne dans la patrie, je serai enchaînée ; car les Hellènes croient que je suis cette Héléne qui vint à

Ilios; et que Ménélaos a poursuivie. Car, si mon mari vivait, nous nous reconnaîtrions l'un l'autre, grâce à des signes qui ne sont connus que de nous seuls; mais cela ne se peut plus maintenant, et il ne reviendra jamais. Pourquoi donc vivrai-je davantage? Quelle espérance me reste-t-il? Changerai-je de malheur par des noces nouvelles, en habitant avec un Barbare, et en m'asseyant à sa table opulente? Mais quand un mari est odieux à sa femme, la vie aussi est odieuse, et il vaut mieux mourir. Comment mourir avec honneur? A la vérité, il est déshonorant de se suspendre à un lacet, et c'est un opprobre même pour les esclaves; mais il est plus noble et plus beau de s'égorger, et c'est le plus court moyen de quitter la vie. Je suis tombée dans cet abîme de maux. D'autres femmes ont été heureuses à cause de leur beauté, et c'est ma beauté qui m'a perdue!

## LE CHOEUR.

Hélène, ne pense pas que l'Étranger venu ici, quel qu'il soit, n'ait dit que des choses vraies.

## HÉLÈNE.

Mais il a dit clairement que mon mari était mort.

## LE CHOEUR.

Bien des récits sont mensongers.

## HÉLÈNE.

Mais les paroles de la vérité sont, au contraire, toujours certaines.

---

LE CHŒUR.

Tu es plus disposée à croire le mal que le bien.

HÉLÈNE.

La crainte me pousse à tout redouter.

LE CHŒUR.

De quel esprit sont animés pour toi ceux qui habitent ces demeures ?

HÉLÈNE.

Tous sont mes amis, hors celui qui poursuit mes noces.

LE CHŒUR.

Sais-tu ce qu'il te faut faire ? Éloigne-toi de ce tombeau.

HÉLÈNE.

Quel conseil te prépares-tu à me donner ?

LE CHŒUR.

Entre dans les demeures, et demande à celle qui sait tout, à Théonoè, à la fille de la Nèrèide marine, si ton mari vit encore ou s'il a perdu la lumière ; et, quand tu sauras la vérité, réjouis-toi ou gémis. Avant que tu saches tout, à quoi bon gémir ? Obéis-moi ; laisse ce tombeau, va trouver la Vierge de qui tu sauras tout. Si tu trouves la vérité dans ces demeures, pourquoi la chercher plus loin ? Je veux entrer avec toi dans la demeure et entendre aussi les oracles de la Vierge. Une femme doit venir en aide à une femme.

HÉLÈNE.

Amies, j'en crois vos paroles. Venez, venez dans la demeure, afin d'apprendre mes malheurs.

LE CHOEUR.

Tu invites qui te suit volontiers.

HÉLÈNE.

O triste jour ! Malheureuse ! Quel récit lamentable vais-je entendre ?

LE CHOEUR.

Ne présage pas des gémissements douloureux, ô chère !

HÉLÈNE.

Qu'a-t-il souffert, mon mari malheureux ? Voit-il la lumière, le quadrigé de Hélios, la marche des astres, ou subit-il sa destinée sous la terre, parmi les morts ?

LE CHOEUR.

Pense à un meilleur avenir, quel qu'il soit

HÉLÈNE.

Je t'invoque, je t'adjure, humide Eurotas aux verts roseaux ! Dis-moi si ce qu'on rapporte de mon mari mort est vrai. Pourquoi ces paroles insensées ? Je serrerai mon cou suspendu au lacet, ou, moi-même, poussant l'épée mortelle, je l'enfoncerai à travers ma chair dans ma gorge ruisselante de sang, m'offrant en sacrifice aux trois Déesses

et au Priamide qui jadis faisait résonner les syrinx auprès des étables de bœufs.

## LE CHOEUR.

Que ces maux soient détournés sur un autre, et que tout te soit propice !

## HÉLÈNE.

O malheureuse Troïa, tu as misérablement souffert et tu as péri pour un crime ! Les dons que m'a faits Kypriis ont enfanté des flots de sang et de larmes ; tes calamités ont mis douleurs sur douleurs et larmes sur larmes ! Les mères ont perdu leurs enfants ; les vierges, sœurs des morts, ont déposé leur chevelure coupée sur les bords du Skamandros Phrygien. La Hellas a élevé une voix retentissante, elle a hurlé, elle a heurté sa tête avec ses poings, et, de ses ongles, elle a ensanglanté ses joues délicates de plaies meurtrières ! O heureuse Vierge Arkadienne, Kallistô, qui montas autrefois sur le lit de Zeus sous la forme d'un quadrupède, combien ta destinée fut plus heureuse que celle de ma mère, toi qui, transformée, ayant revêtu l'aspect d'une lionne au visage féroce et aux membres velus, fus guérie de tes douleurs ! Et heureuse aussi la Biche aux cornes d'or qu'Artémis chassa autrefois de ses chœurs, la Titanide, fille de Mérôps, vantée pour sa beauté ! La miennne a perdu Dardania et a fait périr les Akhaiens !

## MÉNÉLAOS.

Pélops ! ô toi qui, dans Pisa, vainquis autrefois Oino-maos au combat des quadriges, quand tu fus servi, coupé

en morceaux, au festin des Dieux, que n'as-tu laissé, alors, la vie au milieu d'eux, avant d'avoir engendré mon père Atreus qui, s'étant uni à Aéropè, engendra Agamemnôn et moi, Ménélaos, couple illustre ! Je crois, en effet, que ceci est très glorieux, et je le dis sans orgueil, d'avoir mené à force d'avirons une armée à Troia, sans qu'un Roi l'y ait contrainte par la violence, mais en guidant la bonne volonté des jeunes hommes de la Hellas. Les uns ne sont plus comptés parmi les vivants ; mais les autres, ayant échappé à la mer mortelle, ont rapporté dans leurs demeures les noms de ceux qui sont morts. Mais moi, depuis que j'ai renversé les tours d'Ilios, je suis errant, malheureux ! sur les eaux de la mer salée, désirant retourner dans ma patrie ; et les Dieux ne m'ont pas jugé digne d'y parvenir. Ayant navigué jusqu'aux bords et aux déserts inhospitaliers de la Libya, dès que j'approche de ma patrie, le vent me rejette au loin, et jamais encore un souffle favorable n'a enflé ma voile, afin que je puisse retourner dans mon pays. Et maintenant, naufragé misérable, ayant perdu mes amis, je suis jeté sur cette terre, et ma nef a été mise en pièces contre les rochers. Le carène seule m'est restée, avec quelques débris sur lesquels je me suis sauvé avec peine, par un hasard inespéré, en même temps que Héléne que j'ai emmenée de Troia. Je ne sais ni le nom de ce pays, ni quel est son peuple, et je rougis de m'offrir à la foule, de peur qu'on m'interroge sur mes vêtements en haillons ; et je cache ma misère par pudeur. En effet, quand un homme tombe d'une haute fortune, il subit plus amèrement cette vie inaccoutumée que celui qui a toujours été malheureux. Mais la faim me tourmente, je n'ai ni vivres, ni vêtements pour me couvrir, et on peut en juger par ces restes tom-

bés de la nef, et dont je suis vêtu. La mer a enlevé les péplos et les splendides vêtements, ces délices. J'ai caché l'épouse dans un antre, elle qui a été cause de tous mes maux, et je suis venu, l'ayant laissée en garde à ceux de mes compagnons qui ont survécu. Et moi, je vais errant et cherchant, pour mes amis qui sont là, ce dont ils ont besoin. A la vue de cette demeure crénelée et de ces portes splendides de quelque homme riche, je me suis approché. J'espère trouver dans cette demeure opulente quelque secours pour mes marins, car des indigents, même s'ils le voulaient, ne pourraient nous venir en aide. Hohé ! Quelque portier ne sortira-t-il pas des demeures pour aller y annoncer mes misères ?

---

## UNE VIEILLE FEMME.

Qui est aux portes ? Ne t'éloigneras-tu pas des demeures ? Debout devant les portes, tu déplairas aux maîtres, ou tu mourras, puisque tu es Hellène et qu'il n'y a point ici d'hospitalité pour eux.

## MÉNÉLAOS.

O vieille femme, tu parles bien. J'obéirai ; mais permets-moi de répondre.

## LA VIEILLE FEMME.

Va-t'en ! C'est ma tâche, Étranger, d'empêcher qu'aucun Hellène approche de cette demeure.

MÉNÉLAOS.

Ah ! ne me repousse pas de la main, ne me chasse pas de force.

LA VIEILLE FEMME.

Tu n'obéis pas à mes paroles ; la faute en est à toi.

MÉNÉLAOS.

Annonce, dans la demeure, à tes maîtres...

LA VIEILLE FEMME.

Il t'arriverait malheur, je pense, de rapporter tes paroles.

MÉNÉLAOS.

Je viens en naufragé, en étranger, sorte d'hommes inviolables.

LA VIEILLE FEMME.

Va donc vers quelque autre demeure.

MÉNÉLAOS.

Non ! mais j'entrerai ; et toi, obéis-moi !

LA VIEILLE FEMME.

Sache que tu es importun et que tu seras bientôt chassé de force.

MÉNÉLAOS.

Hélas ! où est mon illustre armée ?

LA VIEILLE FEMME.

Peut-être, ailleurs, as-tu été un homme vénérable, mais non ici.

MÉNÉLAOS.

O Daimôn ! Quels outrages indignes je subis !

LA VIEILLE FEMME.

Pourquoi ces paupières humides de larmes ? Pourquoi gémis-tu ?

MÉNÉLAOS.

A cause de ma félicité passée.

LA VIEILLE FEMME.

Pourquoi donc ne vas-tu pas porter ces larmes à tes amis ?

MÉNÉLAOS.

Quel est ce pays ? A qui sont ces demeures royales ?

LA VIEILLE FEMME.

Prôteus habite cette demeure, et cette terre est l'Aigptos.

MÉNÉLAOS.

L'Aigptos ! ô malheureux ! où suis-je venu ?

LA VIEILLE FEMME.

Qu'as-tu donc à dire contre l'eau du Neilos ?

MÉNÉLAOS.

Je ne lui reproche rien ; je déplore ma fortune.

LA VIEILLE FEMME.

Beaucoup sont malheureux ; tu n'es pas le seul.

MÉNÉLAOS.

Ce Roi, de quelque nom que tu le nommes, est-il dans la demeure ?

LA VIEILLE FEMME.

Voici son tombeau. Son fils commande à cette terre.

MÉNÉLAOS.

Où est-il ? dehors, ou dans la demeure ?

LA VIEILLE FEMME.

Non dans la demeure. Mais il est le plus cruel ennemi des Hellènes.

MÉNÉLAOS.

Quelle est la cause de cette inimitié dont je recueille le fruit ?

LA VIEILLE FEMME.

Hélène, la fille de Zeus, est dans ces demeures.

MÉNÉLAOS.

Comment dis-tu ? Quelle parole as-tu prononcée ? Répète-la-moi.

---

LA VIEILLE FEMME.

La Tyndaride, qui, autrefois, était à Sparta.

MÉNÉLAOS.

Venue d'où ? Que veut dire ceci ?

LA VIEILLE FEMME.

Elle est venue ici de Lakédaimôn.

MÉNÉLAOS.

Quand ? M'aurait-on enlevé ma femme hors de l'autre ?

LA VIEILLE FEMME.

C'était avant que les Akhaiens vinsent à Troia, ô Étranger. Mais éloigne-toi de la demeure. Il y a là un certain mal qui trouble la demeure du Tyran. Tu n'es venu à propos d'aucune façon. Si le Maître te surprenait, la mort serait ton présent hospitalier. En effet, moi, je suis bienveillante aux Hellènes, malgré les dures paroles que je t'ai dites, craignant le Maître.

---

MÉNÉLAOS.

Que dirai-je ? Je prévois de nouvelles calamités ajoutées aux premières si, conduisant ma femme de Troia ici et l'ayant laissée dans l'autre, une autre, portant le même nom, habite ces demeures. Elle dit que c'est la fille de Zeus. Y a-t-il donc, sur les bords du Nilos, un homme

qui se nomme Zeus? Car celui qui est dans l'Ouranos est unique. Y a-t-il une autre Sparta sur la terre que celle qui est sur les bords de l'Eurotas aux verts roseaux? Il n'y a qu'un seul nom Tyndaréen. Est-il quelque autre terre se nommant Lakédaimôn ou Troia? Certes, je ne sais que dire. Beaucoup, comme on peut le penser, en de nombreux pays, portent le même nom, villes et femmes, et il n'y a là rien d'étonnant. Je ne veux pas cependant fuir le danger que m'annonce cette servante. Aucun homme n'est assez barbare, apprenant mon nom, pour me refuser de la nourriture. On sait l'incendie de Troia; et moi, qui l'ai brûlée, Ménélaos, je ne suis inconnu nulle part. J'attendrai le Maître de la demeure. J'ai, en effet, un double moyen de m'en préserver. S'il est cruel, je me cacherais et j'irais vers les restes de ma nef; s'il se montre bienveillant, je lui demanderai ce qui m'est nécessaire dans mon malheur présent. C'est la plus grande des misères pour moi qui suis Roi que de mendier ma nourriture à d'autres Rois; mais il le faut. C'est une maxime, non de moi, mais des sages, qu'il n'y a rien de plus puissant que la nécessité.

---

LE CHOEUR.

J'ai appris de la Vierge fatidique qui a prophétisé dans la demeure royale, que Ménélaos n'est point allé dans le noir Érébos, et n'est point enfermé dans la terre; mais qu'il est errant sur les flots de la mer, sans pouvoir atteindre les rivages de sa patrie, malheureux et privé de ses amis et repoussé de toute terre par l'aviron marin, depuis qu'il est parti de Troia.

## HÉLÈNE.

Voici que je reviens vers ce sépulcre, après avoir entendu les chères paroles de Théonoè qui sait toutes choses. Elle dit que mon mari est vivant et voit encore la lumière de Hélios ; qu'il erre çà et là sur beaucoup de mers, et qu'il ne trouvera enfin le terme de ses maux qu'après avoir été longtemps éprouvé. La seule chose qu'elle n'ait pas dite, c'est, quand il sera venu, s'il partira sain et sauf. Et moi, je me suis abstenue de m'en informer, joyeuse que j'étais de le savoir vivant. Elle a dit aussi qu'il était non loin d'ici, naufragé avec quelques rares amis. Que ne viens-tu ? Combien désiré ! Ah ! quel est celui-ci ? Suis-je surprise par les embûches cachées du fils impie de Prôteus ? Comme une cavale rapide ou telle qu'une Bakkhante, je vais courir vers ce tombeau. Que le visage de cet homme qui tente de me saisir est farouche !

## MÉNÉLAOS.

Arrête, toi qui, d'un élan impétueux, cours vers les marches et le feu sacré de ce tombeau ! Pourquoi fuis-tu ? L'étonnement et la stupeur me saisissent à ta vue.

## HÉLÈNE.

Je suis en proie à la violence, ô femmes ! Je suis arrachée à ce tombeau par cet homme qui veut me livrer au Tyran dont je fuis les noces !

## MÉNÉLAOS

Je ne suis ni un ravisseur, ni le serviteur des méchants.

HÉLÈNE.

Mais tu as autour du corps des vêtements en lambeaux.

MÉNÉLAOS.

Arrête ton pied rapide ; ne crains rien.

HÉLÈNE.

Je m'arrête, puisque je touche ce tombeau.

MÉNÉLAGS.

Qui es-tu ? Combien je suis frappé de ta vue, ô femme !

HÉLÈNE.

Et toi, qui es-tu ? Je te fais la même question.

MÉNÉLAOS.

Jamais je n'ai vu une telle ressemblance !

HÉLÈNE.

O Dieux ! Car c'est un don divin que de reconnaître ses amis.

MÉNÉLAOS.

Es-tu Hellène, ou née ici ?

HÉLÈNE.

Je suis Hellène. Mais je désire connaître aussi ton pays.

MÉNÉLAOS.

Femme ! tu es merveilleusement semblable à Héléne !

HÉLÈNE.

Et toi à Ménélaos. Je ne sais que dire.

MÉNÉLAOS.

Tu as reconnu sûrement un homme très malheureux.

HÉLÈNE.

Oh ! que tu es venu tard dans les bras de ta femme !

MÉNÉLAOS.

De quelle femme ? Ne touche pas mes vêtements.

HÉLÈNE.

Celle que Tyndaréos, mon père, t'a donnée.

MÉNÉLAOS.

O Hékata porte-lumière, offre-moi d'heureuses visions !

HÉLÈNE.

Je ne suis pas une servante de la nocturne Énodia.

MÉNÉLAOS.

Mais, certes, je ne suis pas le mari de deux femmes :

HÉLÈNE.

Et de quelle autre femme es-tu le Maître ?

MÉNÉLAOS.

De celle que j'ai amenée de la Phrygia et cachée dans l'autre.

HÉLÈNE.

Il n'y a aucune autre femme que moi qui soit tienne.

MÉNÉLAOS.

Ai-je toute ma raison, ou mes yeux me trompent-ils ?

HÉLÈNE.

En me voyant, ne penses-tu pas voir ta femme ?

MÉNÉLAOS.

C'est la même figure ; mais cela ne me persuade pas.

HÉLÈNE.

Examine. Que te faut-il ? Qui peut en juger mieux que toi ?

MÉNÉLAOS.

Tu lui es semblable, je ne le nie pas.

HÉLÈNE.

Qui te l'apprendra, si ce ne sont tes yeux ?

MÉNÉLAOS.

Je suis troublé de ceci que j'ai une autre femme.

HÉLÈNE.

Je ne suis point allée sur la terre Troienne ; c'était une vaine Image.

MÉNÉLAOS.

Mais qui peut faire des corps vivants ?

---

HÉLÈNE.

L'Aithèr, dont la femme que tu possèdes a été formée par un Dieu.

MÉNÉLAOS.

Par quel Dieu ? Tu dis, en effet, des choses inattendues.

HÉLÈNE.

Par Héra. Et ce changement fut accompli afin que je ne fusse pas possédée par Paris.

MÉNÉLAOS.

Comment donc étais-tu ici et à Troia en même temps ?

HÉLÈNE.

Le nom peut être en plusieurs lieux, mais non le corps.

MÉNÉLAOS.

Quitte-moi ; j'ai assez de malheurs.

HÉLÈNE.

Tu m'abandonnerais et tu emmènerais le spectre de ta femme ?

MÉNÉLAOS.

Je te salue, car tu es semblable à Héléne.

HÉLÈNE.

Je meurs ! J'ai retrouvé mon mari, et je le perds !

---

MÉNÉLAOS.

La grandeur des maux que j'ai soufferts me persuade plus que tu ne peux le faire.

HÉLÈNE.

Hélas ! Qui est plus malheureuse que moi ? Ceux qui me sont le plus chers m'abandonnent, et je ne retournerai jamais parmi les Hellènes, dans la patrie !

---

UN MESSAGER.

Ménélaos, je te rencontre enfin après t'avoir cherché de tous côtés sur cette terre Barbare, envoyé par tes compagnons que tu as quittés.

MÉNÉLAOS.

Qu'est-ce ? Auriez-vous été dépouillés par les Barbares ?

LE MESSAGER.

Une chose merveilleuse, moins de nom que de fait.

MÉNÉLAOS.

Parle ! car par cet empressement, tu annonces quelque grave nouvelle.

LE MESSAGER.

Je dis que tu as vainement subi d'innombrables maux.

MÉNÉLAOS.

Tu plains des maux anciens; mais que m'annonces-tu de nouveau?

LE MESSAGER.

Ta femme s'est dissipée dans l'Aithèr, soustraite aux yeux, et s'est cachée dans l'Ouranos, ayant disparu de l'autre sacré où nous la gardions! Seulement elle a dit : — O malheureux Phryges, et vous tous, Akhaiens, vous êtes morts à cause de moi, sur les bords du Skamandros, et par les ruses de Hèra, et pendant que Paris possédait Héléne qu'il n'a point possédée! Pour moi, après le temps qui m'était prescrit, et m'étant conformée au décret fatidique, je retourne à mon père l'Ouranos; mais la malheureuse Tyndaride, bien qu'innocente, a subi injustement une mauvaise renommée! — Salut, ô fille de Lèda! Tu étais donc ici? Et moi j'annonçais que tu étais partie pour les astres, ne sachant en aucune façon que tu eusses des ailes! Mais je ne souffrirai plus que tu railles de nouveau les peines inutiles que tu as causées devant Ilios à ton mari et à ses compagnons de guerre.

MÉNÉLAOS.

C'est cela! Tes paroles s'accordent avec les choses vraies qu'elle a dites. O jour désiré qui te remet entre mes bras!

HÉLÈNE.

Ménélaos, ô le plus cher des hommes! Après un long temps, le bonheur m'est enfin rendu! Amies, joyeuse, je retrouve mon mari et je l'entoure de mes bras caressants, après tant de jours!

MÉNÉLAOS.

Et moi aussi, ayant tant à te dire, je ne sais par où commencer.

HÉLÈNE.

Je me réjouis, et mes cheveux se dressent sur ma tête, et je verse des larmes, et, dans mon bonheur, je t'entoure de mes bras, ô mon mari !

MÉNÉLAOS.

O vue très chère ! Je ne blâme plus rien ; je possède la fille de Zeus et de Lèda, celle que les Frères jumeaux, illustres par leurs chevaux blancs, m'amènèrent autrefois, heureuse, avec des torches ! Mais les Dieux t'avaient éloignée de mes demeures.

HÉLÈNE.

Un Dieu me fait une destinée meilleure que celle-ci. Ton malheur nous a heureusement réunis, ô mon mari, bien que tardivement. Cependant, plaise aux Dieux que je jouisse de cette bonne fortune !

MÉNÉLAOS.

Certes, puisses-tu en jouir ! Je le désire comme toi ; car, de nous deux, l'un ne pouvait être malheureux sans que l'autre le fût aussi.

HÉLÈNE.

Amies, amies, je ne gémiss plus de mes anciens maux, je ne me plains plus ! Je possède, je possède mon mari dont j'attendais le retour de Troia depuis tant d'années !

MÉNÉLAOS.

Je te possède et tu me possèdes ! Après tant de jours sans nombre, je comprends enfin les ruses de Héra, et mes larmes sont de joie plutôt que de tristesse.

HÉLÈNE.

Que dirai-je ? Qui eût jamais espéré ceci ? Contre toute attente, je t'ai sur mon cœur !

MÉNÉLAOS.

Et moi, à qui tu semblais partie pour la Ville Idaienne et les funestes tours d'Ilios ! Par les Dieux, comment as-tu été enlevée de ma demeure ?

HÉLÈNE.

Hélas ! hélas ! quel cruel passé tu réveilles ! Quel récit cruel tu demandes !

MÉNÉLAOS.

Parle ! car il faut connaître tous les dons des Daimones.

HÉLÈNE.

J'ai horreur de faire un tel récit.

MÉNÉLAOS.

Parle cependant. Il est doux de parler des maux soufferts.

HÉLÈNE.

Je ne suis point allée, à l'aide de l'aviron ailé, vers le

lit d'un jeune Barbare, et les ailes d'Erôs ne m'ont point menée à une union adultère.

MÉNÉLAOS.

Quel Dieu, ou quel destin, t'a donc privée de ta patrie?

HÉLÈNE.

Le fils de Zeus, de Zeus, ô mon mari, m'a menée au Néilos.

MÉNÉLAOS.

Chose merveilleuse ! Envoyé par qui ? O parole étrange !

HÉLÈNE.

Je pleure et je mouille de larmes mes yeux. L'épouse de Zeus m'a perdue !

MÉNÉLAOS.

Héra ? Quels maux voulait-elle te faire subir ?

HÉLÈNE.

Hélas ! mes maux viennent de ces fontaines où les Déesses baignèrent leur beauté, et d'où le jugement fut rendu !

MÉNÉLAOS.

Mais pourquoi Héra t'a-t-elle punie à cause de ce jugement ?

HÉLÈNE.

Afin de m'enlever à Kypris.

MÉNÉLAOS.

Comment ? Parle !

HÉLÈNE.

A Paris, à qui elle m'avait promise.

MÉNÉLAOS.

O malheureuse !

HÉLÈNE.

Malheureuse en effet ! Ainsi, elle me transporta dans l'Aigptos.

MÉNÉLAOS.

Et puis, elle te substitua un spectre, comme tu me l'as dit ?

HÉLÈNE.

Oh ! que de calamités, que de calamités dans nos demeures ! Ma mère ! hélas !

MÉNÉLAOS.

Que dis-tu ?

HÉLÈNE.

Ma mère n'est plus ! Elle s'est étranglée avec un lacet, parce que j'étais déshonorée par d'infâmes noces !

MÉNÉLAOS.

Hélas ! Et ma fille Hermionè vit-elle ?

HÉLÈNE.

Sans nocés, sans enfants, ô mon mari, elle gémit à cause de la honte de mon opprobre nuptial !

MÉNÉLAOS.

O toi qui as renversé ma demeure de fond en comble, Paris ! Les milliers de Danaens aux armes d'airain que tu as fait mourir t'ont perdu aussi !

HÉLÈNE.

Et moi, malheureuse, vouée aux mauvaises destinées, un Dieu m'a ravie à ma Ville et à toi, parce que j'ai abandonné ta demeure et ton lit pour une union honteuse !

LE CHOEUR.

Si vous jouissez à l'avenir d'une fortune prospère, ceci compensera vos maux passés.

LE MESSAGER.

Ménélaos, je prends part à votre bonheur auquel j'assiste, bien que je n'en sache pas clairement la raison.

MÉNÉLAOS.

O vieillard ! tu peux prendre part à notre entretien.

LE MESSAGER.

N'est-ce point celle-ci qui a causé nos fatigues devant Ilios ?

MÉNÉLAOS.

Non pas elle ! Nous avons été trompés par les Dieux qui nous ont offert un spectre funeste fait d'une nuée.

LE MESSEGER.

Que dis-tu ? C'est pour une nuée que nous avons souffert d'inutiles maux ?

MÉNÉLAOS.

C'est l'œuvre de Héra et le fruit de la querelle des trois Déesses.

LE MESSEGER.

Et celle-ci, qui est réelle, est-elle la femme ?

MÉNÉLAOS.

C'est elle ! Crois-en mes paroles.

LE MESSEGER.

O fille, que la divinité est mobile et peu compréhensible ! Comme elle varie aisément et s'agite çà et là ! Celui-ci est malheureux, celui-là, qui a vécu sans souffrir, meurt plus tard misérablement, et rien n'est stable dans la fortune présente. Toi et ton mari vous avez éprouvé de grands maux, toi par des rumeurs publiques, lui par le travail de la guerre. Rien ne lui servait des peines qu'il subissait, et voici qu'une très heureuse fortune lui arrive d'elle-même ! Tu n'as donc pas déshonoré ton vieux père et les Dioskours, et tu n'as point fait ce qu'on dit ? Maintenant, je me ressouviens de tes noces et des torches que je portais auprès de toi, traînée par un quadrigé ; et toi,

épouse, tu quittais sur ton char l'heureuse demeure paternelle. Il est mauvais, celui qui n'honore point ses maîtres, qui ne se réjouit point de leur prospérité et ne s'afflige point de leurs adversités. Pour moi, bien que je sois né esclave, cependant, puissé-je être compté parmi les esclaves généreux, et si je ne suis pas libre de nom, être libre de cœur ! Ceci vaut mieux que le double malheur d'avoir un mauvais cœur et d'obéir aux autres en esclave soumis.

## MÉNÉLAOS.

O vieillard ! tu as souffert avec moi de nombreuses fatigues de guerre, et maintenant tu prends part à ma félicité. Va, et annonce à mes compagnons ce que tu as vu et la bonne fortune qui nous est échue, afin qu'ils restent sur le rivage dans l'attente des combats qu'il me reste à livrer, je pense, et qu'ils aient soin de Héléne, si toutefois nous pouvons quitter cette terre, et, tous, sains et saufs, échapper aux Barbares.

## LE MESSAGER.

Cela sera fait, ô Roi ! Mais je vois combien les divinateurs sont sans intelligence et pleins de mensonges. Il n'y a rien de vrai, ni dans la flamme du feu, ni dans la voix des oiseaux. C'est une ineptie de penser que les mortels sont secourus par les oiseaux. En effet, Kalkhas n'a jamais dit à l'armée, ni Héléos, que leurs compagnons mourraient pour un spectre ; et la Ville a été détruite en vain. On dira peut-être qu'un Dieu n'avait pas voulu leur révéler ces choses ? Pourquoi donc consulter les divinateurs ? Il faut sacrifier aux Dieux et les implorer,

et laisser là les divinations. Elles ne sont qu'une illusion séduisante et vaine, et aucun ne s'est enrichi, sans travailler, par les seules divinations. La prudence et les sages desseins sont les meilleurs divinateurs.

---

LE CHOEUR.

Je pense des divinateurs ce qu'en pense ce vieillard. Celui qui a les Dieux pour amis possède dans sa demeure la meilleure des divinations.

HÉLÈNE.

Certes, jusqu'ici tout est pour le mieux. Mais comment, ô malheureux, es-tu venu sain et sauf de Troia ? A la vérité, il ne m'est pas utile de le savoir ; cependant il est naturel que des amis désirent connaître les maux de leurs amis.

MÉNÉLAOS.

Sans doute, tu me demandes beaucoup de choses, en une seule question, et d'une seule haleine. Que te dirai-je ? Nos désastres dans la mer d'Aigaios, les feux Euboïques de Næuplios, la Krète, les villes Libyques où j'ai abordé, et l'observatoire de Perseus ? Je ne te satisferais point par mes paroles, et je souffrirais encore en te racontant mes misères, et j'éprouverais un double chagrin.

HÉLÈNE.

Tu as mieux parlé que je ne l'ai fait en te questionnant. Dis-moi cependant une seule chose entre toutes les

autres : combien de temps as-tu souffert, errant sur le dos de la mer ?

MÉNÉLAOS.

Outre les dix années perdues devant Troia, j'en ai passé sept entières.

HÉLÈNE.

Hélas ! hélas ! Certes, c'est un long temps, ô malheureux ! Mais, sauvé là-bas, tu es venu ici vers la mort !

MÉNÉLAOS.

Comment dis-tu ? Que dis-tu ? De quoi me menaces-tu, ô femme ?

HÉLÈNE.

Fuis très promptement hors de cette terre, ou tu seras tué par l'homme dont voici la demeure !

MÉNÉLAOS.

Quelle action digne de mort ai-je commise ?

HÉLÈNE.

Tu es venu contre son désir, et tu seras un empêchement à mes noces.

MÉNÉLAOS.

Quelqu'un veut-il donc épouser ma femme ?

HÉLÈNE.

Il veut m'infliger l'outrage que j'ai subi déjà.

---

MÉNÉLAOS.

Est-ce quelque homme puissant, ou le Tyran de cette terre ?

HÉLÈNE.

C'est le fils de Prôteus, qui commande à cette terre.

MÉNÉLAOS.

Voilà l'énigme que j'ai entendue de la Servante.

HÉLÈNE.

A quelle porte Barbare as-tu frappé ?

MÉNÉLAOS.

A celle-ci, d'où j'ai été chassé comme un mendiant.

HÉLÈNE.

Demandais-tu par hasard de la nourriture ? Oh ! malheureuse que je suis !

MÉNÉLAOS.

La chose était ainsi ; mais je ne prenais pas le nom de mendiant.

HÉLÈNE.

Tu sais donc, semble-t-il, tout ce qui concerne mes noces ?

MÉNÉLAOS.

Je le sais ; mais j'ignore si tu as pu y échapper.

HÉLÈNE.

Sache que je t'ai conservé un lit non souillé.

MÉNÉLAOS.

Quelle assurance en ai-je ? Tes paroles me sont chères, si elles sont vraies.

HÉLÈNE.

Vois-tu ma demeure auprès de ce tombeau ?

MÉNÉLAOS.

Je vois un lit de feuilles. Malheureuse ! en quoi te regarde-t-il ?

HÉLÈNE.

C'est ici que je viens supplier pour échapper à ces noces.

MÉNÉLAOS.

Est-ce à défaut d'autel, ou est-ce la coutume Barbare ?

HÉLÈNE.

Ce tombeau me protège autant que les temples des Dieux.

MÉNÉLAOS.

Il ne me sera donc point permis de te ramener dans ma demeure ?

HÉLÈNE.

L'épée t'attend, plutôt que mon lit.

MÉNÉLAOS.

Ainsi je suis le plus malheureux des vivants!

HÉLÈNE.

N'aie donc point honte, et fuis de cette terre.

MÉNÉLAOS.

En t'abandonnant? C'est pour toi que j'ai renversé Troia.

HÉLÈNE.

Cela vaut mieux que de mourir pour t'unir à moi.

MÉNÉLAOS.

Tu me conseilles des lâchetés indignes d'Ilios.

HÉLÈNE.

Tu ne peux tuer le Tyran, bien que tu le désires.

MÉNÉLAOS.

A-t-il un corps invulnérable au fer?

HÉLÈNE.

Tu le sauras! Oser des choses impossibles n'est pas d'un homme sage.

MÉNÉLAOS.

Tendrai-je en silence les mains pour être liées?

HÉLÈNE.

Tu es réduit à l'impuissance. Il faut user de quelque ruse.

MÉNÉLAOS.

Il est mieux de mourir en agissant que de ne rien tenter.

HÉLÈNE.

Il ne nous reste qu'une espérance de salut.

MÉNÉLAOS.

L'achat, l'audace, ou la persuasion?

HÉLÈNE.

Si le Tyran ne sait pas que tu es venu.

MÉNÉLAOS.

Qui me trahira? Certes, il ignorera qui je suis.

HÉLÈNE.

Il y a dans cette demeure une auxiliaire semblable aux Dieux.

MÉNÉLAOS.

Y a-t-il quelque Oracle au fond de ces demeures?

HÉLÈNE.

Non ! mais la sœur du Tyran, Théonoè, ainsi qu'on la nomme.

MÉNÉLAOS.

A la vérité, c'est un nom fatidique. Mais dis ce qu'elle fera.

HÉLÈNE.

Elle sait tout. Elle dira à son frère que tu es ici.

MÉNÉLAOS.

Nous mourrons, car je ne puis me cacher.

HÉLÈNE.

Si nous pouvions la persuader en la suppliant...

MÉNÉLAOS.

De faire quoi? Vers quelle espérance me mènes-tu?

HÉLÈNE.

De ne point dire à son frère que tu es ici.

MÉNÉLAOS.

Si nous la persuadions, comment nous échapper de ce pays?

HÉLÈNE.

Aisément, si elle est notre alliée; mais, en secret, cela est impossible.

MÉNÉLAOS.

Ceci te regarde, car on s'entend de femme à femme.

HÉLÈNE.

Certes, elle aura les genoux entourés de mes bras!

MÉNÉLAOS.

Bien! mais si elle n'accueille pas notre demande?

HÉLÈNE.

Tu mourras, et moi, malheureuse, je serai mariée de force!

MÉNÉLAOS.

Tu es une traîtresse! Tu prends prétexte de cette violence.

HÉLÈNE.

Non! j'en jure un serment par ta tête!

MÉNÉLAOS.

Que dis-tu? Mourras-tu? Ne prendras-tu jamais un autre mari?

HÉLÈNE.

Je dis que je mourrai de la même épée, et que je tomberai près de toi.

MÉNÉLAOS.

Prends donc ma main droite en gage de foi.

HÉLÈNE.

Je la prends. Toi mort, je ne verrai plus la lumière.



MÉNÉLAOS.

Et moi, si tu m'es enlevée, je quitterai la vie.

HÉLÈNE.

Mais comment mourrons-nous, afin que ce soit avec gloire?

MÉNÉLAOS.

Après que tu seras tuée sur ce tombeau, je me tuerai. Mais, auparavant, j'engagerai un grand combat pour ta possession. Approche qui veut! Je ne déshonorerai pas ma gloire Troienne, et, de retour dans la Hellas, je n'encourrai aucun blâme, moi qui ai privé Thétis d'Achilleus, qui ai contemplé le meurtre d'Aias Télamonien et qui ai vu le fils de Nèleus sans enfant! N'oserai-je mourir pour le salut de ma femme? Non, certes! car si les Dieux sont sages, ils couvrent d'une terre légère l'homme brave tué par ses ennemis, mais ils couchent les lâches sous une lourde terre!

LE CHOEUR.

O Dieux! que la race Tantaléienne soit enfin prospère et délivrée de ses maux!

HÉLÈNE.

Ah! malheureuse! telle est toujours ma mauvaise fortune! C'est fait de nous, Ménélaos! La fatidique Théo-nè sort des demeures. La porte crie sur ses gonds. Fuis! Mais pourquoi fuir? Absente ou présente, elle te sait ici. O malheureuse, je suis perdue! Sauvée de Troia et d'une terre Barbare, tu tomberas de nouveau sous d'autres épées Barbares!

## THÉONOË.

Toi, marche devant, portant le splendide éclat des torches, et, selon le rite divin, purifie l'Aithèr avec du soufre, afin que nous respirions l'air pur de l'Ouranos ! Et toi, si quelque pied impie a foulé le chemin, répand-y la flamme lustrale, et secoue la torche de pin en feu là où je passerai. Ayant honoré les Dieux par le rite accoutumé, portez dans les demeures la flamme du foyer. — Héléne ! que te semble de mes divinations ? Ton mari Ménélaos est venu à toi, le voici, privé de ses nefes et de ton spectre. O malheureux ! tu es venu ici, ayant survécu à ces dangers, et tu ne sais si tu retourneras dans tes demeures ou si tu resteras ici. La dissension, en effet, est parmi les Dieux, et un syllogos se réunit en ce jour auprès de Zeus pour délibérer sur toi. Hèra, à la vérité, qui, auparavant, était ton ennemie, est maintenant bienveillante, et veut que tu retournes en sûreté dans ta patrie avec celle-ci, afin que la Hellas reconnaisse les fausses noces d'Alexandros, ce don de Kypris. Mais Kypris veut rendre vain ton retour, afin de n'être pas convaincue de ruse, et de ne point paraître avoir remporté la palme de la beauté à l'aide des fausses noces de Héléne. La fin de ceci dépend de moi, soit, comme le désire Kypris, que je te perde en disant à mon frère que tu es ici ; soit, au contraire, avec l'aide de Hèra, que je sauve ta vie, en cachant ceci à mon frère qui m'a ordonné de lui dire quand tu viendras dans ce pays. Qui veut aller le lui annoncer, afin que je sois en sûreté ?

## HÉLÈNÈ.

O Vierge ! je tombe, suppliante, à tes genoux, et je me

prosterne ainsi humblement pour moi-même et pour celui-ci que je ne retrouve, enfin, et à peine, que pour le voir mourir ! Ne rapporte pas à ton frère que mon mari est venu ici dans mes chers bras, mais sauve-le, je t'en supplie ! Ne sacrifie pas ta piété à ton frère, en achetant ainsi sa gratitude inique et mauvaise. Le Dieu, en effet, hait la violence et ordonne que tous conservent ce qui leur appartient, mais non qu'on se livre à la rapine. Toutes les richesses injustes doivent être dédaignées. L'Oùranos et la terre sont le bien commun de tous les hommes. Ceux qui enrichissent leur demeure ne doivent pas envier les biens d'autrui, ni les enlever de force. Par l'ordre divin et pour mon malheur, Hermès m'a livrée à ton père, afin qu'il me conservât à mon mari que voici et qui veut me reprendre. Comment donc, étant mort, me reprendra-t-il ? Et comment me rendra-t-on vivante à un mort ? C'est pourquoi songe à l'ordre divin et à l'honneur de ton père ! Le Dieu et ton père mort envieraient-ils le bien des autres, ou voudraient-ils le rendre ? Je pense qu'ils le rendraient. Il ne faut pas que tu obéisses à un frère injuste plutôt qu'à un père honnête. Mais si, étant divinatrice et croyant aux Dieux, tu violais l'équité de ton père pour plaire à ton frère injuste, il serait honteux que tu connusses les Choses divines, sachant ce qui est et ce qui n'est pas, et ignorant ce qui est juste. Délivre-moi, malheureuse, des maux qui m'accablent ; accorde-moi ce peu de faveur de la fortune. Il n'est personne, en effet, qui ne hâisse Hélénè dans la Hellas, parce que, dit-on, j'ai trahi mon mari, afin d'habiter les riches demeures des Phryges. Si je retourne dans la Hellas et si je rentre à Sparta, on saura alors et on verra que les Akhaiens ont péri par les ruses des Déesses, et que je n'ai pas trahi mes amis ; on me

rendra l'honneur de la chasteté; je marierai ma fille que maintenant nul n'épouse, et, mettant fin à cette errante et amère destinée, je jouirai des richesses que je possède dans ma demeure. Si celui-ci était mort et couché sur le bûcher, absent je le poursuivrais de mes larmes; mais, aujourd'hui, me sera-t-il arraché, vivant, et sain et sauf? Je t'en supplie, ô Vierge, ne fais pas cela! Accorde-moi cette grâce, et imite les vertus d'un père équitable; car la plus belle gloire des enfants, quand on est d'un père vertueux, est de posséder les mêmes vertus.

## THÉONOE.

Les paroles que tu as dites sont dignes de compassion, et tu es à plaindre aussi. Je désire cependant entendre ce que dira Ménélaos pour sa vie.

## MÉNÉLAOS.

Je ne consentirais ni à me jeter à tes genoux, ni à mouiller de larmes mes paupières, car je souillerais grandement ma gloire Troienne, si j'étais lâche. Cependant on dit qu'il est d'un homme de bonne race de verser des larmes dans le malheur; mais que la chose soit belle ou non, elle n'entreprendra pas sur mon courage. S'il te plaît de sauver un étranger qui réclame légitimement sa femme, rends-la et sauve-moi par surcroît; sinon, ce n'est pas d'aujourd'hui, mais depuis longtemps, que je suis malheureux, et tu seras tenue pour une femme injuste. Cependant, des paroles dignes de moi et qui puissent grandement émouvoir ton cœur, je les dirai sur ce tombeau, avec des regrets pour ton père: — O vieillard! qui habites ce sépulcre de pierre, rends-moi, rends-moi la

femme que Zeus t'a envoyée pour me la garder. Je sais que, mort, tu ne pourras jamais me la rendre ; mais celle-ci ne permettra pas qu'on parle mal de son père qui fut très glorieux autrefois, car cela dépend d'elle maintenant. — O souterrain Aidès, j'invoque aussi ton aide, moi qui, pour Héléne, t'ai offert en sacrifice tant de guerriers tombés sous mon épée ! Donc, ou rends-les à la vie, ou contrains celle-ci, ne méprisant pas la piété de son père, de me rendre ma femme. Mais si tu me l'arraches, je te dirai ce qu'elle ne t'a pas dit. Afin que tu le saches, ô Vierge, nous nous sommes engagés par serment, d'abord à combattre ton frère. Il faut qu'il meure ou que je meure ! ceci est simple. S'il ne se présente pas au combat pied contre pied, et s'il veut nous réduire par la faim, ici, dans ce tombeau, j'ai résolu de tuer Héléne et de m'enfoncer ensuite cette épée dans le foie, au sommet de ce sépulcre, afin qu'il soit arrosé des flots de notre sang, et que nous gisions tous deux auprès du mort, pour la douleur éternelle et pour l'opprobre de ton père ! Jamais, en effet, ni ton frère, ni aucun autre n'épousera Héléne ! Je l'emmènerai, seul, dans ma demeure, si je puis, ou du moins chez les morts. Pourquoi te dire cela ? Si je pleurais, m'abandonnant à une mollesse de femme, je te ferais plus de pitié qu'en restant résolu. Tue-moi donc, s'il te convient. Tu ne tueras pas un homme sans gloire. Mais, plutôt, cède à mes paroles, sois juste et rends-moi ma femme.

## LE CHOEUR.

C'est à toi de décider, ô jeune fille ! Juge donc de façon à plaire à tous.

## HÉLÈNÈ.

---

### THÉONOË.

Je suis telle, de nature, que j'aime la piété et que je la veux. Je me respecte moi-même, et je ne souillerai point la gloire de mon père, et je ne passerai point pour infâme afin de plaire à mon frère. Mon cœur est le grand sanctuaire naturel de la justice, et, par la puissance que je tiens de Nèreus, je m'efforcerai de sauver Ménélaos. Puisque Héra veut te protéger, je te donnerai le même suffrage. Cependant, que Kypris me soit propice, bien qu'elle ne m'ait jamais hantée, car je veux rester toujours vierge ! Je consens aux reproches que tu as adressés à mon père sur son tombeau, car je serais injuste si je ne m'y rendais. S'il vivait, en effet, il vous rendrait l'un à l'autre, car il est une équité vengeresse chez les morts comme parmi les hommes vivants. L'âme des morts ne vit plus sans doute ; mais, emportée dans l'Aithèr immortel, elle garde un sentiment immortel. Afin de finir en peu de paroles, je tairai ta supplication, et je ne viendrai jamais en aide à la démence de mon frère. Je le sers, en effet, bien que je ne paraisse pas le servir, et je le rendrai vertueux d'impie qu'il est. Pour vous, trouvez quelque moyen de fuir. Je m'en vais et je me tairai. Mais commencez par les Dieux ! priez et suppliez Kypris, afin qu'elle vous laisse retourner dans la patrie, et afin que la résolution de Héra soit toujours de te sauver, toi et ton mari. Et toi, ô mon père ! qui es mort, autant qu'il sera en ma puissance, jamais, pieux que tu étais, tu ne seras nommé impie !

---

---

LE CHŒUR.

Nul homme inique n'a jamais été prospère ; mais l'espoir du salut est dans une cause juste.

HÉLÈNE.

Ménélaos, nous sommes sauvés par cette Vierge. Ce qu'il reste à faire est de songer tous deux à méditer une voie de salut.

MÉNÉLAOS.

Écoute donc. Tu es depuis longtemps dans cette demeure, et tu as fréquenté les serviteurs du Roi ?

HÉLÈNE.

Pourquoi dis-tu cela ? Tu me donnes de l'espoir, comme si tu avais conçu quelque chose d'heureux pour nous.

MÉNÉLAOS.

Ne pourrais-tu persuader à l'un de ceux qui prennent soin des chars de nous en donner un ?

HÉLÈNE.

Je pourrais le lui persuader ; mais comment fuir, nous qui ne connaissons pas les chemins de cette terre Barbare ?

MÉNÉLAOS.

Tu me prouves que cela est impossible. Mais si, caché dans la demeure, je tuais le Roi avec l'épée à deux tranchants ?

HÉLÈNE.

La sœur ne le souffrirait pas, ni ne se tairait, si tu devais tuer son frère.

MÉNÉLAOS.

Nous n'avons pas de nef sur laquelle nous puissions fuir, car celle que nous avons est au fond de la mer.

HÉLÈNE.

Écoute, si toutefois une femme peut parler sagement : Veux-tu passer pour mort, sans l'être ?

MÉNÉLAOS.

C'est un présage funeste. Cependant, s'il y a profit à le dire, je suis prêt à passer pour mort, sans l'être.

HÉLÈNE.

Par ma chevelure rasée et par mes lamentations, je susciterai la compassion de cet impie.

MÉNÉLAOS.

Mais comment ceci amènera-t-il notre salut ? Il y a dans ceci quelque chose d'antique.

HÉLÈNE.

Comme si tu avais péri dans la mer, je demanderai au Tyran de ce pays la grâce de t'enfermer dans un cénotaphe.

MÉNÉLAOS.

Supposons qu'il te l'accorde ; mais comment nous

échapperons-nous ensuite sans nef, après avoir enfermé mon corps dans un cénotaphe?

HÉLÈNE.

Je lui demanderai une nef à l'aide de laquelle nous jetterons à la mer les offrandes de la sépulture.

MÉNÉLAOS.

Tu as bien parlé, sauf sur un seul point. S'il t'ordonnait de m'ensevelir dans la terre, ton dessein serait réduit à rien.

HÉLÈNE.

Je dirai qu'il n'est pas dans les coutumes de la Hellas d'enfermer dans la terre ceux qui ont péri en mer.

MÉNÉLAOS.

Une fois encore c'est bien parlé. Puis, je m'embarquerai avec toi sur la même nef, afin de jeter tous deux les offrandes à la mer?

HÉLÈNE.

Il faut d'abord que vous veniez, toi et tes compagnons de navigation échappés au naufrage.

MÉNÉLAOS.

Quand je serai arrivé à la nef qui est encore à l'ancre, chacun, homme contre homme, se tiendra debout, armé de l'épée.

HÉLÈNE.

C'est à toi de tout ordonner. Seulement, que des vents favorables enflent nos voiles et poussent notre nef !

MÉNÉLAOS.

Cela sera. Les Dieux mettront fin à mes travaux. Mais qui diras-tu avoir appris que j'étais mort ?

HÉLÈNE.

De toi. Dis que, naviguant avec le fils d'Atreus, seul, tu as échappé à la mort, et que tu l'as vu mourir.

MÉNÉLAOS.

Ces haillons qui me couvrent, seuls restes de ma nef, feront foi de mes paroles.

HÉLÈNE.

Ils viennent à propos, quoique tout d'abord ils nous aient nui ; mais ce malheur amènera un bien.

MÉNÉLAOS.

Faut-il que j'entre avec toi dans la demeure, ou que je reste tranquillement auprès de ce tombeau ?

HÉLÈNE.

Reste ici, car si on voulait te maltraiter, ce tombeau et ton épée te protégeraient. Pour moi, je vais entrer dans la demeure ; je couperai ma chevelure, je me couvrirai de vêtements noirs au lieu de blancs et je déchirerai de mes ongles mes joues sanglantes ; car le danger est grand

et je vois deux chances : Ou il me faut mourir, si on me découvre, ou je retournerai dans la patrie et je te sauverai. O vénérable Héra ! qui couches dans le lit de Zeus, délivre de leurs maux deux malheureux ! Nous t'en supplions en levant les bras vers l'Ouranos où tu habites parmi les astres splendides ! Et toi, qui reçus la palme de la beauté pour prix de mes noces, Kypriis, fille de Dionè, ne me perds pas ! C'est assez des maux que tu m'as infligés en livrant mon nom aux Barbares, à défaut de mon corps. Si tu veux me tuer, permets que je meure dans ma patrie. Pourquoi es-tu insatiable de maux, suscitant toujours les amours, les fraudes et les séductions qui emplissent les demeures de sang ? Si tu étais plus modérée, tu serais la plus douce aux hommes entre toutes les Déesses. Je n'en dirai pas plus.

---

LE CHŒUR.

*Strophe I.*

Toi qui, sous les rameaux épais, habites les demeures des Muses, je t'appelle, doux oiseau, Rossignol plaintif et harmonieux ! Viens, toi qui modules ton chant ! Accompane mes lamentations, et célèbre les maux de la malheureuse Héléne et les misères déplorables des Iliades, quand vint, sur une nef Barbare, se ruant à travers les plaines bruyantes de la mer et amenant de Lakédaimôn tes noces fatales aux Priamides, ô Héléne ! Paris, le funeste époux conduit par Aphrodita !

*Antistrophe I.*

De nombreux Akhaiens, par les lances et les pierres,

ont expiré misérablement, contraignant leurs femmes de couper leurs chevelures, et laissant les demeures vides d'époux ! Et combien aussi en a fait périr l'homme solitaire qui, illuminant la côte de l'Euboia d'une flamme ardente, jeta les Akhaiens contre les rochers Kapharéens et les rivages de la mer d'Aigaios, à l'aide d'une lumière trompeuse ! Et funestes aussi furent les promontoires sans port, lorsque Ménélaos, chassé de sa patrie par le souffle des tempêtes, emmena avec lui sur sa nef, et sous un vêtement Barbare, un monstre, ou du moins une cause de dissension pour les Danaens, le spectre fait d'une nuée et consacré par Héra.

*Strophe II.*

Quel homme peut affirmer, après avoir recherché les dernières fins, qu'il a découvert ce qui est Dieu ou non, ou de nature intermédiaire, quand il considère les caprices et les contradictions de la volonté divine qui change au gré des événements ? Tu es née de Zeus, ô Héléne ! Le Cygne, ton père t'a engendrée dans le sein de Lèda, et cependant tu es déshonorée dans la Hellas, comme injurieuse, traîtresse, perfide et impie ! Je ne sais donc ce qu'on peut tenir pour certain parmi les hommes ; mais j'ai trouvé la parole des Dieux **toujours vraie.**

*Antistrophe II.*

Vous êtes insensés, tous, tant que vous êtes, qui, désirant la gloire guerrière, méditez follement de mettre fin aux dissensions des mortels à l'aide de la lance belliqueuse. Si l'effusion du sang doit terminer leurs querelles, jamais la discorde ne cessera entre les Villes des

hommes. Ainsi les combats ont envahi la terre de Priamos, quand des paroles seules pouvaient apaiser la querelle soulevée à cause de toi, ô Héléne ! Et maintenant les Troiens ont été envoyés dans le Hadès ; et, comme l'éclair de Zeus, la flamme a consumé leurs murailles, et désastres sur désastres ont accablé les Troiens !

---

## THÉOKLYMÈNOS.

Salut, ô tombeau de mon père ! En effet, afin de te saluer, je t'ai enseveli, Prôteus, au seuil de la demeure ; et, toujours, en entrant et en sortant, ô Père, ton fils Théoklymènos te parle ! — Vous, serviteurs, rentrez les chiens et les rets dans la maison royale. Pour moi, je me blâme souvent moi-même, car je ne mets pas les mauvais à mort. J'apprends à l'instant qu'un Hellène est venu ouvertement sur cette terre, et qu'il a échappé aux sentinelles. C'est un espion, ou il tente d'enlever secrètement Héléne ; mais il mourra, si on le prend. Quoi ! il me semble qu'il a déjà accompli son dessein, car la Tyndaride n'est plus auprès de ce tombeau et s'est enfuie de cette terre sur une nef. Hohé ! Ouvrez les barrières et l'enclos des chevaux, et amenez les chars, serviteurs ! Que je ne laisse pas au moins enlever de cette terre la femme que je veux épouser ! — Restez ! Je vois dans les demeures celle que nous poursuivons. Elle n'a point fui. — Pourquoi as-tu changé tes pépios blancs en péplos noirs ? Pourquoi le fer a-t-il coupé les cheveux de ta noble tête ? Pourquoi arroses-tu tes joues de tes larmes ? Gémis-tu à cause de songes nocturnes, ou quelque rumeur venue de ta patrie remplit-elle ton cœur de chagrin ?

HÉLÈNE.

O Maître ! car je te nommerai désormais de ce nom, je meurs ! J'ai tout perdu, je ne suis plus rien !

THÉOKLYMÈNOS.

Quel malheur t'est-il arrivé ? Quelle calamité ?

HÉLÈNE.

Ménélaos... hélas ! Comment dirai-je ?... est mort !

THÉOKLYMÈNOS.

Je ne me réjouis pas de ta nouvelle, et cependant j'en suis heureux. Comment l'as-tu apprise ? Est-ce Théonoè qui te l'a dit ?

HÉLÈNE.

Oui ! et cet homme aussi, qui était présent quand Ménélaos est mort.

THÉOKLYMÈNOS.

Queiqu'un est donc venu t'affirmer cette nouvelle ?

HÉLÈNE.

Il est venu. Puisse-t-il arriver, comme je désire qu'il se présente !

THEOKLYMÈNOS.

Qui est-il ? Où est-il ? afin que je sache avec certitude.

HÉLÈNE.

Le voici, assis, tremblant, près de ce tombeau.

THÉOKLYMÈNOS.

O Apollôn ! Qu'il est étrange à voir sous ce vêtement en haillons !

HÉLÈNE.

Hélas ! il me semble que mon mari est ainsi !

THÉOKLYMÈNOS.

De quel pays est cet homme ? D'où a-t-il abordé cette terre ?

HÉLÈNE.

Il est Hellène. C'est un des Akhaiens qui naviguaient avec mon mari.

THÉOKLYMÈNOS.

De quelle façon dit-il que Ménélaos a péri ?

HÉLÈNE.

Très misérablement, dans les flots de la mer.

THÉOKLYMÈNOS.

Où naviguait-il ? Sur une mer Barbare ?

HÉLÈNE.

Jeté contre les rochers inhospitaliers de la Libya.

THÉOKLYMÈNOS.

Mais comment celui-ci n'a-t-il pas péri, étant sur la même nef ?

HÉLÈNE.

Les moindres sont parfois plus heureux que les meilleurs.

THÉOKLYMÈNOS.

Où a-t-il laissé les débris de sa nef ?

HÉLÈNE.

Plût aux Dieux qu'il y eût péri, et non Ménélaos !

THÉOKLYMÈNOS.

Donc, il est mort ! Mais sur quelle nef est venu celui-ci ?

HÉLÈNE.

Des marins l'ont trouvé et recueilli, dit-il.

THÉOKLYMÈNOS.

Où est le fléau envoyé à Troia à ta place ?

HÉLÈNE.

Tu parles du spectre aérien ? Il s'est dissipé dans l'air.

THÉOKLYMÈNOS.

O Priamos et Terre Troienne, comme vous avez péri en vain !

HÉLÈNE.

moi aussi j'ai eu ma part de la ruine des Priamides !

THÉOKLYMÈNOS.

A-t-il laissé ton mari non enseveli, ou l'a-t-il mis dans la terre ?

HÉLÈNE.

Il l'a laissé non enseveli, pour ma plus amère douleur !

THÉOKLYMÉNOS.

Est-ce pour cela que tu as coupé les tresses de ta chevelure blonde ?

HÉLÈNE.

Il m'est cher, quelque part qu'il soit.

THÉOKLYMÉNOS.

Pleures-tu sincèrement ce malheur

HÉLÈNE.

Serait-il facile de se cacher de ta sœur ?

THÉOKLYMÉNOS.

Non. Mais quoi ? habiteras-tu encore ce tombeau ?

HÉLÈNE.

Pourquoi me harceler de paroles, et ne pas laisser le mort en repos ?

THÉOKLYMÉNOS.

Tu restes encore fidèle à ton mari sans doute, et tu me fuis ?

HÉLÈNE.

Je ne te fuirai plus. Désormais, décide de mes noces.

THÉOKLYMÉNOS.

Tu y consens bien tard ; cependant je t'en loue.

HÉLÈNE.

Sais-tu ce que tu dois faire ? Oublions les choses passées.

THÉOKLYMÈNOS.

A quelle condition ? Car une grâce répond à une grâce.

HÉLÈNE.

Faisons alliance ! Réconcilie-toi avec moi.

THÉOKLYMÈNOS.

Je rejette la colère que j'avais contre toi. Qu'elle se dissipe dans l'air !

HÉLÈNE.

Je serre donc tes genoux, puisque tu m'aimes.

THÉOKLYMÈNOS.

Que veux-tu me demander en me suppliant ainsi ?

HÉLÈNE.

Je veux ensevelir mon mari mort.

THÉOKLYMÈNOS.

Quoi ! Ensevelit-on les absents ? Met-on une ombre en terre ?

HÉLÈNE.

C'est une coutume des Hellènes, quand un homme est mort en mer...

THÉOKLYMENOS.

De faire quoi ? Certes, les Pélopides sont habiles en de telles choses.

HÉLÈNE.

De l'ensevelir dans un péplos vide.

THÉOKLYMENOS.

Fais-lui des funérailles, élève-lui un tombeau où tu voudras.

HÉLÈNE.

Nous n'ensevelissons pas ainsi les marins qui ont péri.

THÉOKLYMENOS.

Comment donc ? J'ignore les coutumes des Hellènes.

HÉLÈNE.

C'est dans la mer que nous jetons ce qu'il faut aux morts.

THÉOKLYMÈNOS.

Que veux-tu donc que je te donne pour le mort ?

HÉLÈNE.

Je ne sais ; j'ignore toutes ces choses, ayant été heureuse avant ce jour.

THEOKLYMENOS.

O Etranger, tu m'as apporté une agréable nouvelle.

MÉNÉLAOS.

Elle ne l'est pas à moi, du moins, ni au mort.

THÉOKLYMÈNOS.

Comment ensevelissez-vous ceux qui ont péri en mer?

MÉNÉLAOS.

Comme le permet la richesse de chacun.

THÉOKLYMÈNOS.

En ce qui concerne le luxe, demande ce que tu voudras, pour l'amour de celle-ci.

MÉNÉLAOS.

D'abord on offre une libation de sang aux morts.

THÉOKLYMÈNOS.

De quel sang ? Enseigne-moi, j'obéirai.

MÉNÉLAOS.

Décide toi-même. Ce que tu donneras suffira.

THÉOKLYMÈNOS.

Chez les Barbares la coutume est de sacrifier un cheval ou un taureau.

MÉNÉLAOS.

Cependant, si tu offres quelque chose, ne donne rien d'indigne.

THÉOKLYMÉNOS.

Je n'en manque pas dans mes riches troupeaux.

MÉNÉLAOS.

Des lits aussi sont apportés, vides de corps.

THÉOKLYMÉNOS.

Soit ! Qu'a-t-on coutume encore d'offrir ?

MÉNÉLAOS.

Des armes d'airain ; car c'était un ami de la lance.

THÉOKLYMÉNOS.

Ce que je donnerai sera digne des Pélopidés.

MÉNÉLAOS.

Et, aussi, les plus belles choses que fait germer la terre.

THÉOKLYMÉNOS.

Mais quoi ? De quelle façon jetez-vous cela dans la mer ?

MÉNÉLAOS.

Il faut une nef et des rameurs.

THÉOKLYMÉNOS.

A quelle distance de terre la nef doit-elle s'arrêter ?

MÉNÉLAOS.

De façon qu'on puisse à peine la voir de terre.

THÉOKLYMÈNOS.

Pourquoi la Hellas a-t-elle cette coutume ? D'où cela vient-il ?

MÉNÉLAOS.

C'est de peur que les flots ne rejettent les offrandes contre le bord.

THÉOKLYMÈNOS.

Il y aura une rapide nef Phoinissienne.

MÉNÉLAOS.

Ce sera bien fait, et agréable à Ménélaos.

THÉOKLYMÈNOS.

Ne peux-tu faire tout ceci sans elle ?

MÉNÉLAOS.

C'est la tâche d'une mère, d'une épouse, ou d'un fils.

THÉOKLYMÈNOS.

Tu dis donc que c'est à elle d'ensevelir son mari ?

MÉNÉLAOS.

La pitié des justes est de respecter les lois des morts.

THÉOKLYMÈNOS.

Soit ! Il me convient que ma femme soit pieuse. Je rentre donc dans la demeure, afin d'y prendre les offrandes mortuaires. Je ne te renverrai pas de cette terre avec

des mains vides, en récompense de Héléne. Et, parce que tu m'as apporté une heureuse nouvelle, au lieu de ces haillons sordides, tu recevras des vêtements et de la nourriture, pour que tu puisses retourner dans ta patrie, car je te vois maintenant dans un triste état. Pour toi, ô malheureuse ! ne te ronge pas d'un regret irrémédiable. Ménélaos a subi son destin. Ton mari est mort et ne peut revivre.

## MÉNÉLAOS.

O jeune femme ! maintenant ton devoir est d'aimer ton mari et d'oublier celui qui est mort. Dans l'état présent des choses, ceci est pour le mieux. Si je retourne dans la Hellas, sain et sauf, je te laverai de tout blâme, si tu es telle qu'il convient que tu sois envers ton mari.

## HÉLÈNE.

Il en sera ainsi, et mon mari ne me reprochera jamais rien, et toi-même en seras témoin. O malheureux ! entre, lave ton corps, et change de vêtements. Je te serai bienveillante sans retard. Tu rendras les honneurs funèbres à notre très cher Ménélaos, avec un plus grand zèle, si tu obtiens de moi ce qui t'est dû.

## LE CHŒUR.

*Strophe I.*

Autrefois, la Mère des Dieux, qui habite les montagnes, courut d'un pied rapide à travers les halliers sauvages, les fleuves et les eaux de la mer aux bruits sans nombre,

dans son désir de sa fille perdue et qu'on ne peut nommer. Les Krotales de Bromios rendaient un son strident; et, avec la Déesse traînée sur un char attelé de bêtes fauves, allaient les Nymphes rapides à la recherche de la jeune fille enlevée aux chœurs des vierges, et Artémis armée de ses flèches, et la Déesse au visage terrible, armée de la balance. Mais Zeus, du haut de l'Ouranos, décrétait une autre Moire.

*Antistrophe I.*

Mais quand la Mère, après tant de courses vagabondes, eut cherché en vain le rusé ravisseur de sa fille, elle traversa les neigeuses retraites des Nymphes Idaïennes, et, dans son deuil, se jeta sur les rochers neigeux. Elle ne féconda plus, par le labour, les champs stériles des mortels; elle consuma par la faim la race des peuples; elle ne dispensa plus aux troupeaux la joyeuse pâture des arbustes. La vie manqua aux Villes; il n'y eut plus de sacrifices aux Dieux, plus d'offrandes brûlées sur les autels; et, dans le cruel regret de sa fille, elle défendit aux sources fraîches de répandre leurs eaux limpides.

*Strophe II.*

Cependant, après qu'elle eut enlevé leurs festins aux Dieux et à la race humaine, Zeus, pour apaiser la colère funeste de la Mère, dit ceci : — Allez, vénérables Kharites, allez ! calmez par votre concert la douleur de Dèmètèr irritée à cause de sa fille, et vous, Muses, par le chœur de vos hymnes ! — Alors, la première entre les Dieux heureux, la très belle Kypris, fit résonner la peau sonore du tympanon, et la trompette d'airain; et la

Déesse Dèmètèr rit, et prit dans ses mains la flûte grave,  
et se réjouit de ses modulations.

*Antistrophe II.*

Toi, à qui il n'était point permis de recevoir celui-ci dans ton lit, tu as irrité la grande Déesse, ô ma fille, en négligeant les sacrifices divins ! Il y a une grande puissance dans les nébrides tachetées, dans les lierres qui entourent les thyrses sacrés, dans les krotales agitées circulairement, dans la chevelure flottante des Bromiades et dans les veillées de la Déesse . . . . mais toi, tu te glorifiais seulement de ta beauté !

---

HÉLÈNE.

O amies ! tout va bien pour nous dans les demeures, car la fille de Prôteus, qui vient en aide à notre ruse, interrogée devant mon mari, n'a rien révélé à son frère, et, par bienveillance pour moi, a dit que Ménélaos était mort et ne voyait plus la lumière. Mon mari a profité habilement de cette bonne fortune. Il porte lui-même, en effet, les armes qu'il devait jeter dans la mer ; il a passé son bras vigoureux dans l'anneau du bouclier, et saisi la lance de la main droite, comme pour rendre avec moi les honneurs funèbres au mort. Tout son corps est bien armé pour le combat, afin de dresser, de sa main, des trophées sur des milliers de Barbares, quand nous serons montés dans la nef munie d'avirons. Ayant changé contre d'autres vêtements ses haillons de naufragé, je l'en ai revêtu moi-même, et je lui ai donné un bain d'eau fluviale,

dont il a été longtemps privé. Mais il sort des demeures, celui qui pense tenir dans ses mains mes noces toutes prêtes. Il faut me taire. Et vous, par bienveillance pour moi, faites de même et fermez la bouche, afin que si nous réussissons à nous sauver nous-mêmes, nous vous sauvions aussi.

---

## THÉOKLYMÈNOS.

Avancez, serviteurs, dans l'ordre prescrit par l'Étranger, et portez les offrandes mortuaires et marines. Mais toi, Hélène, si je te semble bien parler, crois-moi, reste ici. Présente, ou de loin, tu rendras hommage à ton mari. Je crains que le regret ne te pousse à jeter ton corps dans les flots de la mer, entraînée par l'amour de ton premier mari, car tu le pleures outre mesure, lui qui n'est plus.

## HÉLÈNE.

O illustre époux ! il est nécessaire que j'honore mon premier lit nuptial et son souvenir. Dans mon amour pour mon mari, j'aurais voulu mourir avec lui ; mais à quoi lui servirait, puisqu'il est mort, que je mourusse aussi ? Cependant, permets-moi d'aller lui rendre moi-même les honneurs funèbres, et que les Dieux t'accordent tout ce que je désire, ainsi qu'à cet étranger qui nous aide en ceci ! Puisque tu as été bienveillant pour Ménélaos et pour moi, je te serai dans ta demeure une épouse telle qu'il te la faut. En effet, tout marche à une heureuse fin. Mais qu'on nous donne une nef dans laquelle nous transporterons ces offrandes, afin que ta faveur soit entière.

THÉOKLYMÈNOS.

Va, toi, et donne-leur une nef Sidonienne à cinquante avirons, ainsi que des rameurs!

HÉLÈNE.

Celui qui ordonne les funérailles ne gouvernera-t-il pas la nef?

THÉOKLYMÈNOS.

Certes ! il faut que mes mariniers lui obéissent.

HÉLÈNE.

Ordonne-le de nouveau, afin que tous l'entendent clairement.

THÉOKLYMÈNOS.

Je l'ordonne une deuxième, et même une troisième fois, si cela te plaît.

HÉLÈNE.

Que tout te soit propice, ainsi qu'à mes desseins !

THÉOKLYMÈNOS.

Ne flétris donc pas ta beauté par trop de larmes.

HÉLÈNE.

Ce jour te prouvera ma gratitude.

THÉOKLYMÈNOS.

Le soin qu'on prend des morts n'est que fatigue sans profit.

HÉLÈNÈ.

Je songe ici à d'autres encore qu'aux morts.

THÉOKLYMÈNOS.

Tu n'auras pas en moi un mari pire que Ménélaos.

HÉLÈNÈ.

Je ne te reproche rien ; la fortune seule m'inquiète.

THÉOKLYMÈNOS.

Tout dépend de toi, si tu m'accordes ta bienveillance.

HÉLÈNÈ.

Ce n'est pas de ce jour que j'ai appris à aimer mes amis.

THÉOKLYMÈNOS.

Veux-tu que, pour t'aider, je monte aussi sur la nef ?

HÉLÈNÈ.

Non certes ! Tu ne peux servir tes serviteurs, ô Roi !

THÉOKLYMÈNOS.

Donc, je m'abstiens des rites des Pélopidès. Mes demeures sont pures, car Ménélaos n'a point rendu l'âme ici. Qu'on dise à mes Hipparkhès d'apporter dans ma demeure les présents nuptiaux. Il faut que toute cette terre retentisse de joyeux chants d'hyménée pour l'hymen de Héléne et le mien, et qu'il soit dit heureux ! Et toi, ô Étranger, va ! et jetant dans la mer ces offrandes à son

premier mari, reviens en hâte vers la demeure avec l'épouse, afin qu'ayant célébré ses noces, tu partes pour ta patrie, ou tu restes ici pour y vivre heureux.

---

MÉNÉLAOS.

O Zeus, tu es appelé le Dieu sage et paternel ! Regarde-nous et délivre-nous de nos maux ! Aide-nous puissamment à traîner notre fortune adverse ; et si tu nous effleures seulement de ta main suprême, nous atteindrons la félicité à laquelle nous voulons arriver. C'est assez, en effet, des peines que nous avons subies jusqu'à ce jour. Je vous ai souvent invoqués en vain, ô Dieux ! pour que vous m'affranchissiez de mes misères ; mais je ne dois pas être toujours malheureux, et je dois enfin marcher d'un pied sûr. Si vous m'accordez une seule faveur, vous me rendrez heureux désormais.

---

LE CHOEUR.

*Strophe I.*

O rapide nef Phoinissienne et Sidônienne, qui fais bruire les flots, chère aux rameurs, qui mènes les belles danses des dauphins joyeux, quand la mer est tranquille, et quand la glauque fille de Pontos, Galanéia, parle ainsi : — Tendez les voiles au vent et saisissez les avirons de sapin, ô matelots ! Iô, marins ! Conduisez Héléne au rivage où sont les demeures de Perseus ! —

*Antistrophe I.*

Et là tu rencontreras peut-être les Leukippides, au bord du fleuve, ou devant le temple de Pallas; et, après un si long temps, tu te mêleras enfin aux danses et aux nocturnes fêtes joyeuses de Hyakinthos que tua Phoibos en cherchant à l'atteindre de son disque; d'où vint que le fils de Zeus ordonna que la terre Lakainienne célébrât ce jour par des sacrifices solennels. Et tu y rencontreras aussi la fille que tu as laissée dans ta demeure, et pour qui les torches nuptiales ne se sont point encore allumées.

*Strophe II.*

Plût aux Dieux que nous fussions portées dans l'air comme les oiseaux de la Libya, qui, par masse serrée, s'enfuient loin des tempêtes d'hiver, obéissant à la voix du plus vieux qui les mène, et qui volent à grand bruit vers les plaines fertiles et chaudes! Oiseaux aux longs cous, émules des nuées, allez vers les Pléiades et le nocturne Oriôn; et, vous arrêtant sur l'Eurotas, annoncez que Ménélaos, ayant pris la Ville de Dardanos, revient dans sa demeure.

*Antistrophe II.*

Venez enfin, sur votre char attelé de chevaux, au travers de l'Aithèr, Enfants Tyndarides, qui habitez l'Ouranos sous les tourbillons des astres resplendissants! Sauvez Héléne en faisant courir sur la glauque mer, sur les eaux bleues et les flots blancs de la mer, un souffle propice aux marins et envoyé par Zeus! Chassez loin de votre sœur la renommée honteuse de noces Barbares, dont elle a été

cruellement accusée à cause de la Querelle Idaienne, bien qu'elle ne soit jamais allée vers Ilios et les tours de Phoïbos.

LE MESSAGEUR.

O Roi, je te rencontre à propos dans la demeure, car tu vas apprendre de moi des malheurs inattendus.

THÉOKLYMÈNOS.

Qu'est-ce donc ?

LE MESSAGEUR.

Cherche à épouser une autre femme, car Héléne a quitté cette terre.

THÉOKLYMÈNOS.

S'est-elle envolée, ou est-elle partie à pied ?

LE MESSAGEUR.

Ménélaos l'a enlevée sur une nef. Lui-même est venu t'annoncer sa propre mort.

THÉOKLYMÈNOS.

Oh ! que tu m'apprends d'étranges choses ! Mais quelle nef les a emportés loin de cette terre ? Tes paroles sont incroyables.

LE MESSAGEUR.

La nef que tu as donnée à l'Étranger. Il est parti avec tes marins, pour que tu le saches en peu de mots.

## THÉOKLYMÈNOS.

Comment? Je veux le savoir. Je ne comprends pas, en effet, qu'un seul homme ait été plus fort que tant de marins parmi lesquels tu te trouvais.

## LE MESSAGER.

Ayant quitté cette demeure royale, la fille de Zeus arriva à la mer, marchant avec ruse d'un pied délicat, et pleurant son mari qui était auprès d'elle et non mort. Étant parvenus à l'enceinte où sont les nef, nous avons choisi la meilleure nef Sidônienne à cinquante bancs de rameurs; puis, le travail a succédé au travail. L'un a dressé le mât, l'autre a mis en place et disposé les avirons. On a hissé les blanches voiles et lié le gouvernail avec des courroies. Pendant que nous faisons ce travail, des hommes Hellènes, compagnons de Ménélaos, qui nous observaient, s'approchèrent du rivage, vêtus de haillons de naufragés, beaux de visage mais d'un sale aspect. Dès que le fils d'Atreus les eut aperçus, il leur dit avec une tristesse pleine de ruse : — O malheureux, comment et sur quelle nef akhaienne et naufragée êtes-vous venus? Ne nous accompagnerez-vous pas pour ensevelir le fils d'Atreus, mort, et à qui, bien qu'il soit absent, la Tyndaride rend les honneurs funèbres? — Et, versant de fausses larmes, ils entrèrent dans la nef, apportant à Ménélaos les offrandes à jeter à la mer. Ceci nous était suspect, et nous nous étonnions entre nous du grand nombre de ces hommes; mais nous restions muets cependant, selon tes ordres; car, en voulant que l'Étranger commandât sur la nef, tu as tout perdu. Déjà nous avons aisément porté tout le reste dans la nef, mais le taureau ne voulait pas

approcher ; et il mugissait, roulant des yeux, courbant son dos et nous menaçant obliquement de ses cornes, afin que nous ne le touchions pas. Alors le mari de Héléne s'écria : — O vous qui avez renversé la Ville d'Ilios, saisissez à la façon des Hellènes, soulevez ce taureau sur vos jeunes épaules, et jetez-le à la proue ; et, en même temps, mon épée que voici sacrifiera cette victime au mort ! — Et, lui obéissant, ils saisirent le taureau et le déposèrent sur le pont de la nef. Et Ménélaos, caressant le cou et le front du cheval lié d'une seule courroie, le fit entrer dans la nef. Enfin, tout étant embarqué, Héléne monta de son beau pied à l'échelle, et s'assit au milieu des bancs. Et Ménélaos, qui passait pour être mort, était auprès d'elle, et ses compagnons se tenaient en nombre égal à droite et à gauche, chaque homme surveillant chacun de nous, tous ayant des épées cachées sous leurs vêtements. Et la mer retentit de nos clameurs dès que nous eûmes entendu la voix du chef des rameurs. Lorsque nous fûmes ni trop loin, ni trop près de la terre, celui qui tenait la barre du gouvernail interrogea Ménélaos : — Faut-il aller plus avant, ô Etranger, ou est-ce bien ainsi ? Car le commandement de la nef t'appartient. — Et Ménélaos dit : — C'est assez. — Puis, tirant son épée, il s'avança vers la proue, et s'approchant du taureau, mais sans faire mention de mort, il trancha la gorge de la victime et pria ainsi : — O toi qui habites dans la mer, maritime Poseidôn, et vous chastes filles de Néreus, emmenez-nous vers le rivage de Nauplia, sains et saufs, loin de cette terre, ma femme et moi ! — Et alors les flots de sang jaillirent dans la mer, en présage d'un voyage heureux pour l'Étranger. Et quelqu'un d'entre nous dit : — Cette navigation est une ruse. Retournons en arrière,

marins. Toi, commande la manœuvre, et toi, tourne le gouvernail. — Mais, ayant égorgé le taureau, le fils d'Atreus, se dressant debout, excita de la voix ses compagnons : — O fleur de la Hellas, pourquoi tardez-vous à égorger, à massacrer ces Barbares et à les jeter de la nef dans la mer? — Et notre chef cria de son côté à ses marins : — Allons! que l'un se saisisse d'un banc de rameur brisé, l'autre d'un aviron, et que chacun ensanglante la tête de ces Étrangers ennemis! — Et tous se dressèrent debout, Hellènes et Aigyptiens : ceux-ci armés de crocs marins, et ceux-là d'épées. Et la nef ruisselait de sang ; et du haut de la poupe, Héléne les exhortait ainsi : — Songez à votre gloire Troienne! montrez qui vous êtes à ces hommes Barbares! — Et dans leur hâte les uns tombaient, et les autres se relevaient, et d'autres gisaient morts. Mais Ménélaos, revêtu de ses armes, surveillant le point où ses compagnons faiblissaient, y brandissait son épée de la main droite, précipitait les nôtres dans la mer et dépouillait la nef de tes marins. Puis, le Roi, allant au gouvernail, ordonna de diriger la nef vers la Hellas. Et ils dressèrent le mât, et des vents propices soufflèrent, et ils s'éloignèrent ainsi de la terre. Et moi, échappant à la mort, je me jetai à la mer du côté de l'ancre ; et j'étais déjà sans forces, quand quelqu'un me tendit une corde et m'attira à terre, afin que je pusse t'annoncer ceci. Rien n'est plus utile aux hommes qu'une prudente défiance.

## LE CHŒUR.

Je n'aurais jamais pensé; ô Roi, que Ménélaos pût te tromper comme il nous a trompés.

THÉOKLYMENOS.

Oh ! malheureux que je suis ! Jouet des ruses d'une femme ! Mes noces se sont évanouies ! A la vérité, si on pouvait reprendre la nef en la poursuivant, je serais bientôt maître de ces étrangers. Mais je me vengerai de ma sœur qui m'a trahi, qui, voyant Ménélaos dans les demeures, ne me l'a pas révélé. Elle n'abusera donc plus jamais personne par ses divinations.

LE CHŒUR.

Où cours-tu, ô Maître ? vers quel meurtre ?

THÉOKLYMENOS.

Où la Justice m'ordonne d'aller. Retire-toi de mon chemin.

LE CHŒUR.

Je ne lâcherai pas ton péplos. Tu cours à de grands malheurs.

THÉOKLYMENOS.

Commanderas-tu à ton Maître, toi qui es esclave ?

LE CHŒUR.

J'ai toute ma raison, en effet.

THÉOKLYMENOS.

Non, selon moi, à moins que tu ne me laisses...

LE CHŒUR.

Certes, je ne te laisserai pas.

THÉOKLYMENOS.

Tuer une très mauvaise sœur...

LE CHOEUR.

Très pieuse, plutôt.

THÉOKLYMÈNOS.

Qui m'a trahi...

LE CHOEUR.

C'est noblement trahir que de faire ce qui est juste.

THÉOKLYMÈNOS.

En livrant ma femme à un autre.

LE CHOEUR.

A ceux qui ont plus de droits sur elle.

THÉOKLYMÈNOS.

Qui est donc maître de ce qui est à moi ?

LE CHOEUR.

Celui qui l'a reçue de son père.

THÉOKLYMÈNOS.

Mais la fortune me l'a donnée.

LE CHOEUR.

Et la destinée te l'a enlevée.

THÉOKLYMÈNOS.

Il ne te convient pas de juger de mes actions.

LE CHOEUR.

Pourquoi non, si je parle pour le mieux ?

THÉOKLYMÈNOS.

J'obéirai donc, et on me commandera !

LE CHOEUR.

Sois le maître pour le bien et non pour ce qui est juste.

THÉOKLYMÈNOS.

Tu sembles souhaiter la mort !

LE CHOEUR.

Tue-moi ! mais je ne te permettrai pas de tuer ta sœur ; car il est très glorieux à des esclaves de mourir pour leurs maîtres.

LES DIOSKOURES.

Réprime ta colère qui ne te mène pas droit, Théoklymènos, Roi de cette terre ! Nous te parlons, nous, les Dioskours, que Lèda enfanta autrefois, ainsi que Héléne qui a fui de ta demeure. Tu t'irrites pour des noces qui ne t'étaient point destinées ; et la jeune fille née d'une Déesse Nèrèide, Théônoé, ta sœur, ne t'a point outragé en respectant la volonté des Dieux et les justes ordres de

ton père. En effet, il fallait que, jusqu'à ce jour, elle habitât dans tes demeures. Maintenant que les murailles de Troia ont été renversées, et que le nom de Héléne a servi aux Dieux, elle n'habitera pas plus longtemps ici, et il faut que, soumise au joug des premières noces, elle retourne dans sa demeure et habite avec son mari. C'est pourquoi, éloigne ta noire épée de ta sœur, et crois qu'elle a sagement agi. Depuis longtemps nous protégeons notre sœur, Zeus nous ayant faits Dieux; mais nous sommes au-dessous du Destin et des Dieux à qui il a plu qu'il en fût ainsi. Et c'est à toi, Théoklymènos, que je dis cela. Et à toi, ma sœur, je dis aussi : Navigue avec ton mari. Vous aurez un vent favorable, et nous, tes frères sauveurs, chevauchant au-dessus de la mer, nous t'emmènerons dans ta patrie. Et quand tu auras atteint le terme de ta vie, tu seras appelée Déesse, et tu auras ta part des sacrifices offerts aux Dioskoures et des offrandes qui nous seront faites par les hommes, car Zeus le veut ainsi. Là, où d'abord te déposa le fils de Maia qui, ayant quitté les demeures Ouraniennes, t'avait enlevée furtivement de Sparta, afin que tu ne fusses pas épousée par Paris, cette île, qui se dresse comme un rempart auprès de l'Aktè, sera désormais nommée Héléne parmi les hommes, parce qu'elle t'a reçue quand tu as été enlevée furtivement de ta demeure; et il est ordonné par les Dieux que Ménélaos, qui a erré si longtemps, habitera les Iles des Heureux. En effet, les Dieux ne haïssent point les hommes bien nés, et ils réservent plutôt les maux à ceux qui ne comptent pour rien.

## THÉOKLYMÈNOS.

O fils de Lèda et de Zeus, j'oublierai l'ancienne que-

relle au sujet de votre sœur, et je ne tuerai point la mienne désormais. Que Héléne retourne dans sa demeure, s'il plaît aux Dieux ! Sachez que cette sœur, issue du même sang que vous, est excellente et très chaste. Salut ! et glorifiez-vous du noble cœur de Héléne, car la chose est rare chez beaucoup de femmes.

LE CHOEUR.

Les manifestations des divines destinées sont multiples, et les Dieux accomplissent bien des choses contre notre attente ; et celles qui étaient attendues ne s'accomplissent pas, et un Dieu fait arriver celles qui étaient inattendues, et ceci le prouve.

FIN DE HÉLÈNÈ



XVI

IÔN





XVI

IÔN

---

HERMÈS.

IÔN.

CHOEUR DES FEMMES DE KRÉOUSA.

KRÉOUSA.

XOUTHOS.

UN VIEILLARD.

UN SERVITEUR DE KRÉOUSA.

LA PYTHIA.

ATHÈNA.

HERMÈS.

 TLAS, qui, de ses épaules d'airain, soutient  
l'Ouranos, demeure antique des Dieux, en-  
gendra, d'une Déesse, Maia, qui m'a enfanté,  
moi, Hermès, messager de Zeus, du plus

grand des Daimones. Et je suis venu sur cette terre Delphienne, le nombril du monde, où Phoibos chante pour les hommes, révélant par ses divinations les choses présentes et futures. Il y a, en effet, une Ville illustre des Hellènes, appelée du nom de Pallas qui porte une lance d'or, où Phoibos s'unit par violence à Kréousa, fille d'Érékhtheus, sous la citadelle de Pallas, en ce lieu de la terre des Athénaiens que les maîtres de l'Atthis nomment les Roches septentrionales de Makra. Son père ne le sachant point, car il plut ainsi au Dieu, elle porta le fardeau de son ventre ; et le temps étant venu, quand elle eut enfanté un fils, elle le porta dans ce même antre où elle s'était unie au Dieu, et elle l'exposa, pour qu'il mourût, dans une corbeille ronde et creuse, suivant la coutume de ses aïeux et d'Érikhthonios fils de la terre. Et, en effet, la fille de Zeus lui avait donné deux dragons chargés de la défendre, sous la garde des vierges Agraulides. De là vient la coutume des Érékhtides d'élever leurs enfants entourés de serpents dorés. La Vierge orna donc son fils d'une parure semblable, bien qu'il dût mourir. Et, alors, mon frère Phoibos me fit cette prière : — O frère, étant allé vers le peuple autokhthône de l'illustre Athèna, car tu connais la Ville de la Déesse, tu prendras sous la roche creuse un enfant nouveau-né. Porte-le, avec la corbeille et ses langes, à mon fatidique temple Delphien, et dépose-le à l'entrée de mes demeures. Pour le reste, cet enfant étant le mien, afin que tu le saches, c'est à moi de m'en inquiéter. — Afin de plaire à mon frère Loxias, j'ai emporté la corbeille tressée de joncs, et j'ai déposé l'enfant sur les marches de ce temple, et j'ai découvert la corbeille creuse, pour qu'on pût voir l'enfant. Et à l'heure où Hélios gravissait sa courbe, la Prophétesse, sortant du

temple du Dieu, jeta les yeux sur le jeune enfant et s'étonna qu'une fille Delphide eût osé porter un fruit clandestin dans la demeure divine. Elle voulait le rejeter du seuil sacré ; mais la pitié l'empêcha d'être cruelle, et le Dieu protégea l'enfant, afin qu'il ne fût pas rejeté du Temple. Donc, l'ayant recueilli, elle le nourrit ; mais elle ne sait pas que Phoibos est son père, ni de quelle mère il est né ; et l'enfant aussi ignore ses parents. Aussi longtemps qu'il a été tout jeune, prenant sa nourriture sur l'autel, il a joué çà et là ; mais, étant devenu homme, les Delphiens l'ont fait gardien des richesses du Dieu et leur intendant fidèle, et il mène jusqu'à ce moment, dans le Temple, une vie toujours irréprochable. Mais Kréousa, mère de ce jeune homme, a épousé Xouthos par suite de ceci : une tempête de guerre s'était déclarée entre les Athéniens et les Khalkodontides qui habitent la terre Euboïde. Ayant mis fin à cette guerre par la lance, Xouthos, en récompense, épousa Kréousa, bien que non indigène, car il était né Akhaien, d'Aiolos fils de Zeus. Lui et Kréousa, après un long mariage sans enfants, sont donc venus vers l'Oracle d'Apollôn, dans leur désir d'avoir des enfants. Et Loxias a dirigé les choses de cette façon, et non sans dessein, comme on le pense, car il donnera son propre fils à Xouthos entré dans le temple, et il dira à Xouthos qu'il est né de lui, afin que de retour dans la demeure maternelle, il soit reconnu de Kréousa, et que la paternité de Loxias étant cachée, cet enfant soit heureux. Et Loxias veut qu'il soit nommé Iôn par la Hellas, et qu'il donne son nom aux terres asiatiques. Mais j'entrerais dans ce temple orné de lauriers, pour savoir ce qu'on a résolu de cet enfant. Je vois le fils de Loxias qui s'approche afin de purifier les portes du Temple avec des rameaux de

laurier . Pour moi, le premier d'entre les Dieux, je te nomme Iôn, de ce nom qui sera le tien désormais.

---

I Ò N.

Déjà Hélios fait resplendir sur la terre son char éclatant, à quatre chevaux, et devant ce feu, loin de l'Aithèr, les astres fuient dans la nuit sacrée, et les cimes Parnésiades, inaccessibles et illuminées, reçoivent pour les hommes la Roue qui apporte le jour. La fumée de la myrrhe sèche monte sous le toit de Phoïbos, et la femme Delphique s'assied sur le trépied sacré, pour chanter aux Hellènes les divinations que lui révèle Apollôn. O Thérapés de Phoïbos Delphien, allez vers les tourbillons d'argent de Kastalia, et, lavés d'une eau pure, entrez dans le temple, et soyez silencieux, afin que vous puissiez annoncer ensuite d'heureuses divinations à ceux qui désirent consulter l'Oracle ! Pour moi, accomplissant ce que j'ai toujours fait dès l'enfance, je purifierai le portique de Phoïbos avec des rameaux de laurier et des couronnes sacrées, et le sol avec des gouttes d'eau ; et je chasserai de mes flèches les bandes d'oiseaux qui souilleraient les dons sacrés ; car, ne connaissant ni mon père, ni ma mère, je révère le Temple de Phoïbos, qui m'a nourri.

*Strophe.*

O verdoyant et très beau laurier, qui balayes le parvis du Temple de Phoïbos, cueilli dans les Jardins immortels où les Rosées sacrées font jaillir une source qui flue sans cesse sur la chevelure sacrée du myrte qui me sert chaque

jour, en même temps que Hèlios monte d'une aile rapide, et dont je balaye le parvis du Dieu ! O Paian ! ô Paian ! Heureux sois-tu, ô fils de Latô !

*Antistrophe.*

J'accomplis, certes, un beau travail, ô Phoïbos, en servant ainsi devant ta demeure, en révérançant ton sanctuaire fatidique ! Il m'est glorieux de servir les Dieux, non les mortels mais les Immortels, et je ne me fatigue point d'accomplir ces travaux glorieux. Phoïbos est mon père, et j'honore qui me nourrit. Je donne le nom de père au bienveillant Phoïbos qui habite ce Temple. O Paian ! ô Paian ! Heureux, heureux sois-tu, ô fils de Latô !

Mais je cesserai de balayer le sol avec ce laurier, et je répandrai de ces urnes d'or la source qui jaillit des tourbillons de Kastalia. D'une main pure, je ferai couler l'eau limpide. Puissé-je ne jamais cesser de servir ainsi Phoïbos, du moins par une heureuse destinée ! Ah ! ah ! voici venir les oiseaux qui ont quitté les nids du Parnasos. Je vous le dis : n'approchez pas du faite ni des demeures enrichies d'or ! Je t'atteindrai de mes flèches, ô héraut de Zeus, qui domptes les oiseaux à l'aide de ton bec recourbé. En voici un autre, un cygne, qui vole vers le sanctuaire. Ne porteras-tu pas ailleurs ton pied pourpré ? Bien que tu chantes comme la Kithare de Phoïbos, cela ne te mettra pas à l'abri de mes flèches. Éloigne-toi sur tes ailes ! gagne le marais Dèliadé. Tu ensanglanteras tes chants harmonieux, si tu n'obéis ! Ah ! ah ! quel est ce nouvel oiseau qui arrive ? Va-t-il construire sous le faite du temple son nid de chaume pour ses petits ? Le bruit strident des flèches te chassera. N'obéiras-tu pas ? Va engendrer tes petits sur les tourbillons de l'Alpheios ou dans le bois

Isthmique, afin que le Temple et les offrandes de Phoibos ne soient point souillés. Je craindrais de vous tuer, vous qui annoncez aux mortels les ordres des Dieux, mais j'accomplirai mon devoir envers Phoibos, et je ne cesserai point d'honorer qui me nourrit.

---

1<sup>er</sup> DEMI-CHOEUR.

*Strophe 1.*

Ce n'est point seulement dans la divine Athèna que les autels des Dieux sont ornés de colonnes, et qu'on révère Agyeus; mais le fronton du Temple resplendit aussi d'une belle lumière chez Loxias, fils de Latô.

2<sup>me</sup> DEMI-CHOEUR.

Voyez cette image ! Le fils de Zeus fauche de son épée d'or l'Hydre de Lernaia. Regarde, chère !

1<sup>er</sup> DEMI-CHOEUR.

*Antistrophe 1.*

Je vois. Auprès de lui, un autre porte une torche ardente. Quel est-il ? N'est-ce pas celui qu'a représenté ma navette, le porteur de cuirasse Iolaos qui a partagé les travaux du fils de Zeus ?

2<sup>me</sup> DEMI-CHOEUR.

Regarde celui-ci monté sur un cheval ailé ! Il tue la robuste Bête à trois corps qui vomit des flammes.

1<sup>er</sup> DEMI-CHOEUR.

*Strophe II.*

Je remue de tous côtés mes paupières.

2<sup>me</sup> DEMI-CHOEUR.

Vois sur ces murailles de pierre la bataille des Géants.

1<sup>er</sup> DEMI-CHOEUR.

Nous la regardons, ô chères !

2<sup>me</sup> DEMI-CHOEUR.

Vois-tu celle-ci qui tourne contre Egkélados le bouclier Gorgônien ?

1<sup>er</sup> DEMI-CHOEUR.

Je vois Pallas ma Déesse.

2<sup>me</sup> DEMI-CHOEUR.

Et ceci ? Cette blanche foudre impétueuse qui jaillit des mains terribles de Zeus ?

1<sup>er</sup> DEMI-CHOEUR.

Je vois. Il consume le terrible Mimas. Et, ici, Bromios, de ses Thyrses entourés de lierres pacifiques, tue un des fils de Gaia.

LE CHOEUR.

*Antistrophe II.*

Je te parle, ô toi qui es devant la demeure ! M'est-il

permis de franchir, de mon pied blanc, le seuil du Temple ?

IÔN.

**Cela n'est point permis, ô Etrangères !**

LE CHOEUR.

**Ne recevrai-je aussi aucune réponse de toi ?**

IÔN.

**Que désires-tu apprendre ?**

LE CHOEUR.

Est-il vrai que cette demeure de Phoibos contient le nombril de la terre ?

IÔN.

Certes ! Il est orné de colonnes, et les Gorgones l'environnent.

LE CHOEUR.

**La renommée le rapporte.**

IÔN.

Si vous répandez devant le Temple le sang d'une victime, et si vous désirez consulter Phoibos, entrez ! Mais si vous n'égorgez pas de brebis, vous ne pénétrerez pas dans la demeure.

LE CHOEUR.

**Je comprends. Je ne violerai point le rite du Dieu. Mes yeux se réjouiront des choses extérieures.**

IÔN.

Regardez de vos yeux tout ce qui est permis.

LE CHOEUR.

Mes maîtres m'ont permis de contempler le Temple du Dieu.

IÔN.

De qui êtes-vous les servantes ?

LE CHOEUR.

La demeure que Pallas habite est aussi celle de mes maîtres. Mais voici ma Maîtresse, interroge-la.

IÔN.

La beauté de ton corps révèle la noblesse de tes mœurs, ô femme, qui que tu sois ! On peut souvent juger d'un homme sur son aspect, et savoir s'il est bien né. Ah ! tu me saisis d'étonnement, en fermant tes yeux et en baignant de larmes tes nobles joues, dès que tu as aperçu ce sanctuaire sacré de Loxias. Pourquoi ce chagrin, ô femme ? Là où tous se réjouissent de voir le Temple du Dieu, tes yeux répandent des larmes !

KRÉOUSA.

O Étranger, il est juste que tu sois étonné de mes larmes ; mais, en voyant cette demeure d'Apollôn, j'ai été saisie d'un ancien souvenir, et mon esprit était dans ma

patric, bien que je sois ici. O malheureuse femme ! O crimes des Dieux ! Quoi donc ? Où trouverons-nous la justice, si nous souffrons des injustices des Tout-puissants ?

IÔN.

Pourquoi te tourmenter de ce qui ne doit pas être recherché, femme ?

KRÉOUSA.

Ce n'est rien. J'ai déposé l'arc. Je me tais sur le reste ; ne t'en inquiète pas davantage.

IÔN.

Qui es-tu ? D'où viens-tu ? De quelle patrie es-tu sortie ? De quel nom nous faut-il t'appeler ?

KRÉOUSA.

Kréousa est mon nom, je suis née d'Érékhtheus, et ma patrie est la Ville des Athéniens.

IÔN.

O habitante d'une Ville illustre, élevée par des parents de bonne race ! combien je t'admire, ô femme !

KRÉOUSA.

Certes, je suis heureuse de ce côté, ô Étranger ; mais non autrement.

IÔN.

Au nom des Dieux ! ce qu'on dit parmi les hommes est-il vrai ?

KRÉOUSA.

Sur quoi m'interrogés-tu, ô Étranger? Je désire le savoir.

IÔN.

Que l'aïeul de ton père est né de la terre?

KRÉOUSA.

Certes, Érikhthonios. Mais à quoi me sert ma race?

IÔN.

Athana ne l'a-t-elle point enlevé de la terre?

KRÉOUSA.

Dans ses mains de vierge, bien qu'elle ne l'eût pas enfanté.

IÔN.

Ne le donna-t-elle pas, comme on le voit dans une peinture?

KRÉOUSA.

Elle le confia aux filles de Kékrops, mais ne devant pas être vu par elles.

IÔN.

J'ai entendu dire que les vierges avaient ouvert la corbeille de la Déesse.

KRÉOUSA.

C'est pourquoi elles périrent, ensanglantant les rochers

IÔN.

Mais cet autre bruit est-il vrai, ou faux ?

KRÉOUSA.

Que me demandes-tu ? J'ai un entier loisir.

IÔN.

Ton père Érékhtheus n'a-t-il pas tué tes sœurs ?

KRÉOUSA.

Pour la patrie il osa égorger ces vierges.

IÔN.

Et comment, seule de tes sœurs, as-tu été sauvée ?

KRÉOUSA.

Nouveau-née, j'étais dans les bras de ma mère.

IÔN.

Est-il vrai que la terre entr'ouverte ait englouti ton père ?

KRÉOUSA.

Les coups du Trident marin l'ont fait périr.

IÔN.

N'est-ce pas en un lieu nommé Makra ?

KRÉOUSA.

Que me dis-tu là ? Quel souvenir tu me rappelles ?

IÔN.

Le Pythien à l'arc fulgurant honore ce lieu.

KRÉOUSA.

Il honore ce qui, certes, n'est pas honorable. Puissé-je ne l'avoir jamais vu !

IÔN.

Quoi ! hais-tu ce qui est très aimé du Dieu ?

KRÉOUSA.

Non ! mais je sais un crime commis dans cet antre.

IÔN.

Quel est celui d'entre les Athéniens qui t'a épousée, femme ?

KRÉOUSA.

Non un Athénien, mais un homme venu d'une terre étrangère.

IÔN.

Qui ? Il faut qu'il soit de bonne race.

KRÉOUSA.

Xouthos, issu de Zeus par Aiolos.

IÔN.

Et comment, étant étranger, t'a-t-il obtenue, toi qui es indigène ?

KRÉOUSA.

L'Euboia est une contrée voisine d'Athènes.

IÔN.

On dit qu'elle a des frontières marines.

KRÉOUSA.

Xouthos s'unit aux Kékropides pour la conquérir.

IÔN.

Et, les ayant secourus, il t'épousa ?

KRÉOUSA.

Oui ! je fus la dot de cette guerre et le prix de ce combat.

IÔN.

Viens-tu vers l'Oracle, seule, ou avec l'homme ?

KRÉOUSA.

Avec l'homme. Il s'est détourné vers l'autre de Trophonios.

IÔN.

Pour le visiter, ou pour une divination ?

KRÉOUSA.

Je désire de lui et de Phoibos une même réponse.

IÔN.

Est-ce au sujet des fruits de la terre, ou de vos enfants ?

KRÉOUSA

Nous sommes sans enfants, bien qu'il y ait longtemps que nous soyons mariés.

IÔN.

Tu n'as jamais enfanté, et tu es sans enfants ?

KRÉOUSA.

Phoibos connaît ma stérilité.

IÔN.

O malheureuse ! Tu es heureuse en tout, et cependant tu n'es pas heureuse.

KRÉOUSA.

Mais toi, qui es-tu ? Que ta mère me semble heureuse !

IÔN.

On me nomme le serviteur du Dieu, ô femme.

KRÉOUSA.

Es-tu un don de la Ville, ou as-tu été vendu par quelqu'un ?

IÔN.

Je ne sais ; si ce n'est que je suis à Loxias.

KRÉOUSA.

Moi aussi, ô Étranger, j'ai compassion de toi.

IÔN.

Parce que j'ignore celle qui m'a enfanté et celui de qui je suis né.

KRÉOUSA.

Habites-tu dans ce Temple même ou dans quelque autre demeure ?

IÔN.

La Maison du Dieu est toute à moi, partout où le sommeil me saisit.

KRÉOUSA.

Es-tu venu dans ce Temple, enfant ou jeune homme ?

IÔN.

Ceux qui passent pour le savoir disent que j'y suis venu enfant.

KRÉOUSA.

Laquelle des Delphides t'a nourri de son lait ?

IÔN.

Je n'ai jamais connu aucun sein. Celle qui m'a nourri...

KRÉOUSA.

Qui est-elle, ô malheureux ? Gémissant moi-même, je rencontre d'autres misères.

IÔN.

La Prophétesse de Phoibos. Je l'ai eue pour mère.

KRÉOUSA.

Quand tu es arrivé à l'âge viril, comment as-tu vécu ?

IÔN.

Ces autels m'ont nourri, à l'aide des étrangers qui les fréquentent.

KRÉOUSA.

Elle est malheureuse, celle qui t'a enfanté, quelle qu'elle soit !

IÔN.

Je suis peut-être une faute de quelque femme.

KRÉOUSA.

As-tu les choses nécessaires à la vie ? Tu as de beaux vêtements.

IÔN.

Je suis paré des présents du Dieu que je sers.

KRÉOUSA.

N'as-tu point fait quelque recherche pour retrouver tes parents ?

IÔN.

Je n'ai pour cela aucun indice, ô femme.

KRÉOUSA.

Hélas ! une autre femme souffre les mêmes maux que ta mère !

IÔN.

Qui est-elle ? Si elle partageait mon malheur, nous nous réjouissons.

KRÉOUSA.

Je suis venue ici pour elle, avant l'arrivée de mon mar .

IÔN.

Que désire-t-elle ? Je lui viendrai en aide, femme !

KRÉOUSA.

Elle désire entendre en secret l'Oracle de Phoibos.

IÔN.

Parle ! Je ferai le reste pour toi.

KRÉOUSA.

Écoute donc ! Mais j'ai honte de parler.

IÔN.

Tu ne feras donc rien. La honte est une lâche Déesse.

KRÉOUSA.

Une amie à moi dit avoir couché avec Phoibos.

IÔN.

Avec Phoibos une femme mortelle ? Ne dis pas cela,  
Ô Étrangère !

KRÉOUSA.

Et, à l'insu de son père, elle donna un enfant à ce Dieu.

IÔN.

Cela n'est pas. Elle a honte de la faute commise par un homme.

KRÉOUSA.

Elle le nie. Et ce malheur fatal lui est arrivé.

IÔN.

Qu'a-t-elle fait, ayant été unie à un Dieu ?

KRÉOUSA.

Elle a exposé hors des demeures le fils qu'elle a enfanté.

IÔN.

Où est ce fils exposé ? Voit-il la lumière ?

KRÉOUSA.

Nul ne le sait. C'est pour cela que je consulte l'Oracle.

IÔN.

S'il ne vit plus, comment a-t-il péri ?

KRÉOUSA.

Elle pense que les bêtes sauvages l'ont tué.

IÔN.

Quel indice en a-t-elle ?

KRÉOUSA.

En revenant là où elle l'avait exposé, elle ne le retrouva plus.

IÔN.

Y avait-il quelques gouttes de sang sur le chemin ?

KRÉOUSA.

Non, bien qu'elle eût examiné attentivement le sol.

IÔN.

Combien y a-t-il de temps que cet enfant est perdu ?

KRÉOUSA.

Il aurait le même âge que toi, s'il vivait.

IÔN.

Le Dieu a été injuste pour elle. C'est une malheureuse mère.

KRÉOUSA.

Elle n'a plus eu d'enfants.

IÔN.

Mais si Phoibos l'élevait, après l'avoir enlevé furtivement ?

KRÉOUSA.

En jouissant seul d'un bien commun, il n'agit pas équitablement.

IÔN.

Hélas ! que sa destinée et mon malheur se ressemblent !

KRÉOUSA.

Et toi aussi, ô Étranger, je pense que ta malheureuse mère te regrette.

IÔN.

Ne me ramène pas à une douleur que j'ai oubliée.

KRÉOUSA.

Je me tais. Mais continue à me répondre.

IÔN.

Sais-tu ce qu'il y a de plus à craindre dans ce que tu racontes ?

KRÉOUSA.

Tout n'est-il pas à craindre pour cette malheureuse ?

IÔN.

Comment le Dieu révélera-t-il par son Oracle ce qu'il veut cacher ?

KRÉOUSA.

Il parlera, assis sur le Trépied commun à toute la Hellas.

IÔN.

Cet aveu est une honte qu'il ne faut pas lui infliger.

KRÉOUSA.

Celle qui a subi cette honte en souffre aussi.

IÔN.

Personne ne te répondra sur ceci. Phoibos, accusé d'un crime dans son propre temple, châtierait justement qui rendrait un oracle pour toi. Retire-toi, femme ! On ne peut demander à l'Oracle une réponse hostile au Dieu ; et nous en viendrions au comble de la démence, si nous voulions contraindre les Dieux de dire ce qu'ils veulent faire, soit en sacrifiant des brebis devant l'autel, soit en examinant le vol augural des oiseaux. Ce sont des biens inutiles que ceux que nous poursuivons malgré les Dieux, ô femme ! et nous ne profitons que de ceux qu'ils nous donnent de bon gré.

LE CHOEUR.

Il y a d'innombrables calamités sur la multitude des hommes, mais elles diffèrent entre elles. On rencontre avec peine une félicité continuelle dans la vie des hommes.

KRÉOUSA.

O Phoibos ! ici et là, tu n'es pas équitable pour cette absente dont je soutiens la cause. Tu n'as point sauvé ton fils qu'il te fallait sauver, et, quoique prophète, tu ne répondras pas à sa mère qui le cherche, afin que, s'il ne vit plus, elle lui élève un tombeau, et que, s'il vit, il reparaisse aux yeux de sa mère. Mais il faut y renoncer, si le Dieu défend que je sache ce que je veux savoir. Mais, ô Étranger, je vois mon noble mari, Xouthos, qui approche, ayant quitté l'Antre de Trophonios. Tais-lui

nos entretiens de peur que je sois blâmée d'avoir révélé ce secret, et que mes paroles soient répétées autrement que je les ai dites. La condition des femmes est pénible auprès des hommes. Les meilleures sont confondues dans la même haine avec les pires, tant nous sommes malheureuses !

XOUTHOS.

Que le Dieu reçoive mes premières paroles ! Salut à lui, et à toi aussi, ô femme ! N'as-tu pas été effrayée par mon retour tardif ?

KRÉOUSA.

Non, mais tu es arrivé au moment où j'allais être saisie d'inquiétude. Dis-moi quel oracle tu apportes de l'Antre de Trophonios et comment nous aurons des enfants.

XOUTHOS.

Il n'a pas voulu devancer la prophétie du Dieu. Il n'a dit qu'une seule chose : c'est que ni moi, ni toi, nous ne retournerions sans enfants dans notre demeure.

KRÉOUSA.

O Mère vénérable de Phoibos, puissions-nous être heureusement venus ici, et puisse être meilleur notre commerce avec ton fils !

XOUTHOS.

Ce sera. Mais qui est le prophète du Dieu ?

IÔN.

J'ai le soin des choses extérieures ; d'autres ont le soin

du sanctuaire, Étranger, les premiers d'entre les Delphiens, que le sort a choisis.

XOUTHOS.

Bien. Je sais tout ce que je désirais savoir. Je vais entrer. J'apprends, en effet, qu'aujourd'hui l'Oracle est rendu, devant le Temple, pour tous les étrangers; et je veux, en ce jour propice, recevoir les divinations du Dieu. Toi, femme, ayant pris des rameaux de laurier sur les autels, prie afin que je rapporte du Temple d'Apollôn un oracle heureux en enfants.

KRÈOUSA.

Ce sera fait, ce sera fait. Si, maintenant, Loxias veut au moins réparer ses anciennes fautes, il ne sera pas à la vérité entièrement notre ami, mais j'accepterai de lui tout ce qu'il voudra nous donner, car il est Dieu.

IÔN.

Pourquoi cette Étrangère se livre-t-elle, en des paroles obscures, à des reproches contre le Dieu? Est-ce comme amie de celle pour laquelle elle consulte la divination, ou afin de dissimuler quelque-une de ces choses qu'il convient de taire? Mais qu'ai-je à m'inquiéter de la fille d'Éréktheus, qui ne me touche en rien? Je vais prendre ces vases d'or, et je verserai de l'eau dans les arrosoirs. Cependant, je blâme Phoibos qui, pour je ne sais quel motif, viole les vierges, les trahit, et laisse mourir ses enfants clandestins. Ne fais pas cela! et, puisque tu es le

maître, sois vertueux ! En effet, si quelque mortel est mauvais, les Dieux le châtient. Comment donc est-il juste que vous, qui instituez les lois pour les mortels, vous soyez vous-mêmes coupables envers les lois que vous violez ? Si vous donniez aux hommes, ce qui ne sera pas, mais je le suppose, le droit de punir les amours violentes, toi, et Poseidôn, et Zeus qui commande dans l'Ouranos, à cause de vos actions coupables, vous dépouilleriez vos temples de leurs richesses. En vous livrant sans retenue aux voluptés, vous faites injustement. Il n'est pas équitable d'accuser les hommes de méchanceté, si nous imitons les vices des Dieux ; mais ce sont ceux qui nous les enseignent qu'il faut accuser.

LE CHOEUR.

*Strophe.*

Je t'invoque, Athana, ma Déesse, toi qui n'as jamais subi les douleurs de l'enfantement, toi qui fus mise au jour, hors de la tête de Zeus, par le Titan Prométhée, ô vénérable Victoire ! Descends des lambris d'or de l'Olympos vers les lieux où la demeure de Phoibos est bâtie au nombril de la terre, où il prophétise sur le Trépied entouré de danses ! Venez ! toi, ou la fille de Latô, toutes deux Déeses, toutes deux vierges et chastes sœurs de Phoibos ! Priez-le, ô Vierges, afin que la race antique d'Érékhtheus soit assurée, par de véridiques oracles, d'une tardive fécondité !

*Antistrophe.*

C'est, en effet, une assurance certaine de grande féli-

cité pour les mortels qu'une florissante jeunesse qui resplendit dans les demeures paternelles et qui doit transmettre à d'autres enfants les richesses héréditaires. C'est un secours dans l'adversité, une joie dans la bonne fortune, et le salut pour la patrie pendant la guerre. Il me semble meilleur d'élever des enfants excellents que de jouir des richesses et des demeures royales. Je hais une existence privée d'enfants; et, si elle plaît à quelqu'un, je blâme celui-ci. Je jouirais, avec peu de biens, d'une vie heureuse par mes enfants.

*Épôde.*

O demeure de Pan, roche voisine des antres de Makra, où les trois filles d'Agraulos foulent de leurs pieds dansants les prés verts, devant le Temple de Pallas, aux modes variés de la flûte dont tu joues, ô Pan, dans ton Antre où une vierge enfanta, la malheureuse, un fils de Phoibos et laissa exposé aux oiseaux et aux bêtes ce gage honteux d'une funeste union ! Je n'ai jamais vu sur les toiles tissées, et je n'ai jamais entendu raconter qu'ils aient été heureux, les enfants nés des Dieux et des mortelles !

IÔN.

Servantes, qui veillez autour des marches de ce Temple sacré, et qui attendez le Maître, Xouthos a-t-il quitté le Trépied sacré et l'Oracle, ou reste-t-il dans la demeure afin d'interroger le Dieu sur son manque d'enfants ?

LE CHOEUR.

Il est dans la demeure, ô Etranger ! il n'en est point

encore sorti. Mais j'entends le bruit strident des portes, comme s'il sortait. Déjà tu peux le voir sortant de la demeure.

XOUTHOS.

O fils, réjouis-toi ! ces premières paroles me sont douces.

IÔN.

Je me réjouis. Sois sage, et nous serons tous deux heureux.

XOUTHOS.

Donne ta main que je la baise, et ton corps que je le serre dans mes bras !

IÔN.

Es-tu sain d'esprit, Étranger ? Quelque Dieu t'a-t-il frappé de démence ?

XOUTHOS.

J'ai toute ma raison, en retrouvant ce qui m'est très cher, de désirer l'embrasser.

IÔN.

Cesse ! de peur qu'en me touchant tu ne rompes les bandelettes du Dieu.

XOUTHOS.

Je t'embrasserai ! Je n'use point de violence, mais je retrouve ce qui m'est cher.

IÔN.

Ne reculeras-tu point avant de recevoir mes flèches dans tes poumons ?

XOUTHOS.

Pourquoi me fuis-tu ainsi, quand tu reconnais ce qui t'est le plus cher.

IÔN.

Je n'aime pas à ramener à la raison les étrangers grossiers et insensés.

XOUTHOS.

Tue et brûle-moi ! tu seras ainsi le meurtrier de ton père.

IÔN.

Comment es-tu mon père ? Cela n'est-il pas risible à entendre ?

XOUTHOS.

Nullement. Ce que je vais dire te le prouvera.

IÔN.

Et que me diras-tu ?

XOUTHOS.

Je suis ton père, et tu es mon fils.

IÔN.

Qui l'a dit ?

XOUTHOS.

Loxias, qui t'a nourri.

IÔN.

Tu es ton seul témoin.

XOUTHOS.

Je parle d'après la révélation du Dieu.

IÔN.

Tu es abusé par une énigme.

XOUTHOS.

N'ai-je pas clairement entendu ?

IÔN.

Quelle est donc la parole de Phoibos ?

XOUTHOS.

Que le premier qui viendrait au-devant de moi...

IÔN.

Venant d'où ?

XOUTHOS.

En sortant de ce Temple divin...

IÔN.

Qu'arrivera-t-il ?

XOUTHOS.

Est mon fils.

IÔN.

Né de toi, ou ayant été adopté ?

XOUTHOS.

Adopté, mais né de moi.

IÔN.

Et c'est moi que tu as rencontré le premier ?

XOUTHOS.

Aucun autre que toi, ô fils !

IÔN.

D'ou vient cette fortune ?

XOUTHOS.

J'en suis étonné aussi.

IÔN.

Mais par quelle mère suis-je né de toi ?

XOUTHOS.

Je ne puis le dire.

IÔN.

Et Phoibos ne l'a point dit ?

XOUTHOS.

Dans ma joie je ne l'ai point demandé.

IÔN.

Suis-je donc né de la terre ?

XOUTHOS.

Elle ne fait point d'enfants.

IÔN.

Comment donc suis-je ton fils ?

XOUTHOS.

Je ne sais. Mais je m'en remets au Dieu.

IÔN.

Parlons d'autres choses.

XOUTHOS.

Ceci est meilleur, ô fils !

IÔN.

T'es-tu livré à quelque union illégitime ?

XOUTHOS.

A quelque désir de jeunesse.

IÔN.

Avant d'obtenir la fille d'Erékhtheus ?

XOUTHOS.

Jamais depuis.

IÔN.

C'est donc alors que tu m'as engendré ?

XOUTHOS.

Ta naissance se rapporte à ce temps.

IÔN.

Et comment suis-je venu ici ?

XOUTHOS.

Je ne sais rien de ceci.

IÔN.

Par une longue route ?

XOUTHOS.

Ceci est, de même, incertain pour moi.

IÔN.

Es-tu déjà venu vers la Roche Pythique ?

XOUTHOS.

Certes ! pour les Orgies de Bakkhos.

IÔN.

Quel proxène t'a reçu comme hôte ?

XOUTHOS.

Celui qui m'associa aux Mystères des jeunes filles Delphiennes.

IÔN.

Qui t'y associa ? Comment dis-tu ?

XOUTHOS.

Et aux Mainades de Bakkhos.

IÔN.

Étais-tu maître de toi, ou ivre ?

XOUTHOS.

Ivre du plaisir de Bakkhos.

IÔN.

C'est le moment où j'ai été engendré.

XOUTHOS.

O fils ! le destin l'a révélé.

IÔN.

Mais comment suis-je venu dans ce Temple ?

XOUTHOS.

Peut-être exposé par la jeune fille.

IÔN.

J'ai échappé à la servitude.

XOUTHOS.

Maintenant, **reconnais** ton père, ô fils !

IÔN.

Il convient que j'en croie le Dieu.

XOUTHOS.

Tu penses sagement.

IÔN.

Que vouloir de plus...

XOUTHOS.

Tu vois maintenant comme il faut que tu voies.

IÔN.

Que d'être fils du fils de Zeus ?

XOUTHOS.

Cela était dans ta destinée.

IÔN.

J'embrasserai donc celui qui m'a engendré ?

XOUTHOS.

Certes ! et en obéissant au Dieu.

IÔN.

Salut, mon père !

XOUTHOS.

Que cette parole m'est douce !

IÔN.

O jour heureux !

XOUTHOS.

Certes, il me rend heureux.

IÔN.

O chère mère ! ne pourrais-je aussi voir ton visage ? Maintenant, je désire te voir plus que jamais, qui que tu sois ! Mais peut-être es-tu morte, et ne le pourrai-je pas !

LE CHOEUR.

Je prends part aux félicités des demeures. Cependant, je voudrais voir ma maîtresse heureuse de ses enfants, ainsi que la race d'Éréktheus.

XOUTHOS.

O fils ! dans ta recherche, un Dieu a bien mené les choses. Il t'a réuni à moi, et tu as retrouvé à ton tour quelqu'un de très cher que tu ne connaissais pas auparavant. Ton désir légitime est aussi le mien, que tu retrouves ta mère, et que je retrouve celle de qui tu es né. Mais laissons faire au temps, et peut-être la retrouverons-nous. Cependant, quittant le Temple du Dieu et ta vie incertaine, viens, voulant ce que veut ton père, dans Athènes où t'attendent l'heureux sceptre paternel et de grandes richesses, et ne craignant plus un de ces deux

reproches, d'être d'un sang vil ou pauvre; car tu seras de bonne race, et tu abonderas en richesses. Tu restes muet? Pourquoi as-tu les yeux baissés contre terre, comme absorbé dans la méditation? Pourquoi, ayant déjà changé ta joie en tristesse, jettes-tu ton père dans la crainte?

## I Ò N.

L'aspect des choses n'est plus le même, de près ou de loin. Certes, je me félicite de ma destinée, puisque je t'ai retrouvé, père! mais écoute ce à quoi je songe. On dit que la nation de l'illustre Athèna est autokhthône, et non venue d'ailleurs. Je tomberai au milieu d'elle marqué de deux taches, né d'un père étranger et moi-même illégitime. Atteint par cet opprobre, je resterai sans force et serai appelé homme de rien; et si je tente d'arriver au premier rang des citoyens, je serai haï des moindres, car les plus puissants sont odieux. Mais les bons et les sages, qui se taisent, et ne se ruent point aux choses publiques, se riront de moi, et je passerai pour un insensé de ne pas rester tranquille dans une Ville pleine de tumulte. Si, de nouveau, je m'élève en dignité parmi les hommes puissants qui gouvernent la Cité, je serai d'autant plus observé par ceux qui dirigent les suffrages. Voilà les choses qui ont coutume d'arriver, ô père! Ceux qui détiennent les charges et règlent les affaires publiques sont très hostiles à leurs rivaux. Et quand j'entrerai, moi étranger, dans une famille étrangère, auprès d'une femme privée d'enfants, et qui, ayant partagé ta première infortune, et maintenant frustrée de son espérance, ressentira cruellement son malheur, comment ne lui serai-je pas odieux à bon droit, me tenant là à tes pieds, et lorsque, sans enfants elle-même, elle regardera ton fils avec amertume? Alors,

ou tu me délaisseras pour complaire à ta femme, ou, si tu continues à m'honorer, tu auras une maison troublée. De combien de meurtres, d'empoisonnements mortels, les femmes n'ont-elles pas usé contre leurs maris ? En outre, j'aurais pitié de ta femme vieillissant sans enfants, père ! En effet, elle est digne de ne pas être privée d'enfants, étant née de parents irréprochables. Tu me vantes en vain la royauté. La vue extérieure en est agréable, mais le fond en est plein de tristesse ; car qui est satisfait, qui est heureux de traîner sa vie en se défiant et en redoutant la violence ? J'aime mieux vivre obscur et heureux qu'être tyran, dont le seul bonheur est d'avoir des méchants pour amis, et qui hait les bons, dans la crainte d'être tué ! Mais peut-être diras-tu que l'or l'emporte sur tout cela, et qu'il est doux d'abonder en richesses ? Je n'aime ni à entendre des malédictions, ni à être plein d'inquiétudes en gardant mes richesses. Que j'aie plutôt une humble vie sans chagrin ! Connais, ô père, les biens que je possède ici : d'abord le repos très doux aux hommes et peu de peine ; aucun méchant ne me trouble, et je n'ai pas le regret intolérable de céder le pas à ceux qui me sont inférieurs. Passant ma vie en prières aux Dieux, ou en entretiens avec les hommes, je sers ceux qui se réjouissent et non ceux qui se lamentent. Quand je renvoie les uns, d'autres étrangers arrivent, et je suis toujours agréable à de nouveaux hôtes, leur étant nouveau moi-même ; et la loi et la nature font que je reste juste devant le Dieu, et c'est ce qu'il y a de plus désirable pour les hommes. En y réfléchissant, je pense donc que tout est meilleur pour moi ici qu'ailleurs, père ! Permits que je vive pour moi. Le bonheur est égal à lui-même, soit qu'on se réjouisse de hautes destinées, soit qu'on se réjouisse d'une humble fortune.

## LE CHŒUR.

Tu as bien parlé, si, toutefois, ceux que j'aime sont heureux de tes paroles.

## XOUTHOS.

Cesse de parler ainsi, et apprends à être heureux. Je veux, en effet, t'ayant retrouvé, fils ! ordonner un festin public, et célébrer par un sacrifice ta naissance que je n'ai point célébrée autrefois. Et, maintenant, comme un hôte que je mène dans ma demeure, je te réjouirai par un festin. Je te conduirai sur la terre des Athéniens, ainsi qu'un visiteur, et non comme mon fils. Je ne veux pas, en effet, affliger ma femme qui est stérile, quand moi, je suis heureux. Je saisirai, avec le temps, l'occasion d'amener ma femme à te permettre de posséder mon sceptre. Je te nomme Iôn, d'un nom qui convient à ta fortune, parce que tu t'es avancé le premier vers moi quand je sortais du Temple du Dieu. Mais assemble tes amis au joyeux festin du sacrifice, avant de quitter la Ville Delphienne. Je vous ordonne, servantes, de taire tout ceci, ou la mort si vous le dites à ma femme !

## IÔN.

J'irai. Mais une chose me manque dans ma bonne fortune. A moins que je ne retrouve celle qui m'a enfanté, père, ma vie sera triste. Si j'ai quelque chose à attendre de mes vœux, plaise aux Dieux que la femme qui m'a enfanté soit Athénienne, afin que j'aie, par ma mère, le droit de parler librement ! En effet, l'étranger qui entre dans une Ville pure, bien que citoyen de nom, garde une bouche servile, et n'a point la liberté de parler.

## LE CHOEUR.

*Strophe.*

Je vois ses larmes et son deuil, et j'entends ses gémissements, quand ma Maîtresse verra que son mari possède un fils si beau, tandis qu'elle-même est stérile et reste privée d'enfants ! Quel oracle as-tu rendu, ô fils prophétique de Latô ? D'où cet enfant nourri et grandi dans ton Temple, et de quelle femme est-il né ? Cet oracle ne me sourit pas ; je redoute qu'il cache une ruse, et je crains qu'un malheur en sorte. Le Dieu qui surprend me révèle des choses inattendues. Sont-elles d'un heureux présage ? Cet enfant, nourri d'un sang étranger, a quelque chose de trompeur et de funeste. Qui ne le pressentira comme moi ?

*Antistrophe.*

Amies ! parlerons-nous clairement à notre maîtresse de son mari en qui elle se reposait de tout, et dont, étant malheureuse, elle partageait l'espérance ? Maintenant, en effet, telle que la blanche vieillesse la trouvera, elle est accablée de maux, et il est heureux ! Et il la méprise, ce misérable mari qui, entré, étranger, dans la demeure, par une brillante destinée, n'a point été satisfait de cette fortune. Qu'il périsse ! qu'il périsse, celui qui a trompé ma Maîtresse, et que, jamais, il n'offre aux Dieux un gâteau consumé sur le feu sacré par la flamme joyeuse ! Qu'il sache de moi.....

*Épode.*

.... Déjà le père nouveau et son fils s'approchent des nouveaux festins, là où les cimes du Parnasos dressent

leurs masses rocheuses dans l'Ouranos, et où Bakkhos, portant des torches ardentes, saute légèrement avec les Bakkhantes qui errent dans la nuit. Plaise aux Dieux que cet enfant ne vienne jamais dans ma Ville, et qu'il meure dans sa jeunesse ! La cité se lamenterait à bon droit de cette irruption d'étrangers. L'antique roi Érékhtheus suffit !

---

KRÉOUSA.

O vieillard ! paidagogue d'Érékhtheus qui fut mon père autrefois, quand il voyait encore la lumière, va vers l'Oracle du Dieu, afin de te réjouir avec moi, si le Roi Loxias dit que j'aurai des enfants. Car il est doux d'être heureux avec ses amis ; ou s'il arrive quelque malheur — puisse ceci ne pas être ! — il est doux de rencontrer les yeux d'un homme bienveillant. Pour moi, je t'honore comme un père, quoique je sois ta Maîtresse, ainsi que tu honoras mon père autrefois.

LE VIEILLARD.

O fille ! tu as des pensées dignes de tes ancêtres bien nés, et tu ne déshonores point tes antiques origines autokhthones. Mène, mène-moi vers la demeure et conduis-moi. Le chemin de l'Oracle m'est pénible. Aide mon pied, et remédie à ma vieillesse.

KRÉOUSA.

Suis-moi donc, et fais attention où tu mets les pieds.

LE VIEILLARD.

Voici. Le pied est lent, mais l'esprit est prompt.

KRÉOUSA.

Appuyé sur ton bâton, suis bien le chemin battu.

LE VIEILLARD.

Mon bâton est aveugle aussi, quand je vois si peu.

KRÉOUSA.

Tu dis bien; mais ne défaille pas de lassitude.

LE VIEILLARD.

C'est contre mon gré; mais je ne puis user de la force qui me manque.

KRÉOUSA

Femmes! fidèles servantes de ma toile et de ma navette, quelle chance a mon mari au sujet des enfants pour qui nous sommes venus ici? Dites! Si vous m'annoncez de bonnes nouvelles, vous ne réjouirez pas une Maîtresse ingrate.

LE CHOEUR.

O Daimôn!

KRÉOUSA.

Cette première parole n'est pas de bon augure.

LE CHOEUR.

Hélas! malheureuse!

LE VIEILLARD.

Suis-je malheureux à cause des oracles révélés à nos Maîtres ?

LE CHOEUR.

Eh bien ! que ferons-nous, puisque la mort nous est promise ?

KRÉOUSA.

Quelle est cette chanson ? D'où vient cette crainte ?

LE CHOEUR.

Parlerons-nous ? Nous tairons-nous ? Que faire ?

KRÉOUSA.

Parle ! car tu as sans doute quelque mauvaise nouvelle pour moi.

LE CHOEUR.

Je parlerai, bien que ce soit pour moi deux fois mourir. Désormais il ne t'est pas donné, Maîtresse, de presser des enfants dans tes bras, et de jamais leur offrir tes mamelles.

KRÉOUSA.

Hélas ! que je meure !

LE VIEILLARD.

Ma fille !

KRÉOUSA.

Malheureuse que je suis ! Je souffre d'intolérables douleurs, chères !

LE VIEILLARD.

Nous sommes perdus, enfant !

KRÉOUSA.

Hélas ! hélas ! une douleur profonde me ronge les poumons !

LE VIEILLARD.

Ne te lamente pas encore...

KRÉOUSA.

Mais ce sont là des choses lamentables !

LE VIEILLARD.

Avant que nous apprenions...

KRÉOUSA.

Que m'apprendra-t-on ?

LE VIEILLARD.

Si ton mari, dans ce même état, partage ton malheur, ou si tu es seule malheureuse.

LE CHOEUR.

Loxias lui a donné un fils, ô vieillard ! et, seul, il est heureux sans elle.

KRÉOUSA.

Tu as dit, tu as dit ce qui met le comble à mon mal, sur lequel je dois gémir !

LE VIEILLARD.

Mais doit-il naître de quelque femme, ce fils dont tu as parlé, ou l'Oracle a-t-il annoncé qu'il était déjà né ?

LE CHOEUR.

Loxias lui a donné un fils déjà né, un adolescent déjà homme. Je l'ai vu !

KRÉOUSA.

Que dis-tu ? Tu me racontes une chose lamentable, lamentable, inouïe !

LE VIEILLARD.

Et à moi aussi ! Mais comment l'Oracle a-t-il fini ? Dis-le-moi très clairement, et quel est cet enfant.

LE CHOEUR.

Le Dieu a donné pour fils à ton mari celui qu'il a rencontré le premier en sortant du Temple.

KRÉOUSA.

Hélas ! hélas ! Et moi, privée d'enfants, j'habiterai une demeure vide et solitaire !

LE VIEILLARD.

Qui a été désigné par l'Oracle ? Qui est celui qu'a rencontré le mari de cette malheureuse ? Quand ? Où l'a-t-il vu ?

## LE CHŒUR.

Connais-tu, ô chère Maîtresse, ce jeune homme qui balayait le Temple ? C'est lui qui est son fils.

## KRÉOUSA.

Plût aux Dieux que je pusse voler dans l'Aithèr humide, loin de la terre de la Hellas, jusqu'aux étoiles occidentales, tant je souffre !

## LE VIEILLARD.

De quel nom son père l'a-t-il nommé ? Le sais-tu, ou garde-t-on encore le silence sur cette chose incertaine ?

## LE CHŒUR.

Il a nom Iôn, parce qu'il s'est montré le premier à son père.

## LE VIEILLARD.

Et de quelle mère est-il né ?

## LE CHŒUR.

Je ne puis le dire. Mais, pour que tu saches, vieillard, tout ce que j'ai à t'apprendre, le mari de celle-ci est sorti, afin de célébrer avec son fils, par un sacrifice, dans les tentes sacrées, et par un festin public, la naissance de ce fils et l'hospitalité qu'il lui donne.

## LE VIEILLARD.

Maîtresse ! nous sommes trahis par ton mari, car j'en gémis aussi avec toi. Il nous insulte à dessein, et nous sommes chassés de la demeure d'Érékhtheus. Et je ne dis

pas cela en haine de ton mari; mais je t'aime mieux que lui qui, t'ayant épousée, bien qu'étranger dans la Ville et dans ta demeure, et s'étant emparé de tout l'héritage, est surpris ayant eu des enfants d'une autre femme. Je dirai comment cela est arrivé secrètement. Quand il eut vu que tu étais stérile, il ne voulut point pour lui d'une telle mauvaise fortune; il entra en secret dans un lit servile et il engendra cet enfant, et il l'envoya au loin à quelque Delphien, pour en être élevé; et l'enfant fut caché dans les demeures du Dieu pour qu'on l'y élevât. Et dès que le père eut appris qu'il était arrivé à l'adolescence, il te persuada de venir ici au sujet de ta stérilité. Ainsi le Dieu n'a point menti; mais c'est lui qui t'a trompée, en élevant un fils depuis longtemps, et en méditant de telles ruses. S'il eût été découvert, il eût tout rejeté sur le Dieu, et, s'il eût réussi à tout cacher, il lui aurait, en s'aidant du temps, légué la puissance royale sur les Athéniens. Et il forme à loisir ce nom d'Iôn, parce que cet enfant l'a rencontré sans doute comme il sortait du Temple. Hélas! combien je hais à jamais les hommes pervers qui commettent des actions injustes et les parent ensuite de ruses! J'aime mieux avoir un ami simple et honnête, qu'un plus habile et mauvais. Et tu subiras cet excès de malheurs, de voir commander dans ta maison un homme de rien, et qui n'a pas de mère, étant né de quelque femme esclave! Le mal eût été moindre si, en raison de ta stérilité, il eût amené dans ta demeure un enfant né de bonne race; et si cela t'eût semblé amer, il eût fallu au moins qu'il se mariât parmi les Aiolides. Il faut que tu te venges en femme, ou en tirant l'épée, ou par quelque ruse, ou que tu fasses périr ton mari et son fils par le poison, avant que la mort te soit donnée par eux! Si tu négliges ceci, tu perdras la

**viel** Quand deux ennemis, en effet, habitent sous le même toit, il est inévitable que l'un ou l'autre périsse. Je veux donc agir avec toi, et tuer le fils en entrant dans les demeures où le festin est préparé, et, m'acquittant envers les Maîtres qui m'ont nourri, subir la mort ou voir avec eux la lumière. Le nom seul, en effet, est honteux pour les esclaves. En toute autre chose, un esclave n'est point au-dessous des hommes libres, s'il est honnête.

## LE CHOEUR.

Et moi, chère Maîtresse, je veux aussi partager avec toi cette mauvaise fortune. Je veux mourir ou vivre irréprochablement.

## KRÉOUSA.

O mon âme ! Comment me tairai-je ? Comment révéler une union illégitime et dépouiller la pudeur ? Car quel empêchement s'oppose encore à moi ? Avec qui engagerai-je un combat de vertu ? Mon mari n'est-il pas le traître ? Me voici privée de demeure et d'enfants ; les espérances sont mortes que je désirais garder, et je ne le peux, en taisant cette union, en taisant cet enfantement très lamentable ! Mais non ! Par le thrône étoilé de Zeus, par la Déesse qui habite sur mes rochers, par le rivage sacré du marais de Tritoniade, je ne cacherai pas plus longtemps cette union, car en déchargeant mon cœur de ce secret, j'en serai plus allégée ! Mes yeux ruissellent de larmes, et mon âme gémit, tombée dans les embûches des hommes et des Dieux que je montrerai ingrats et traîtres envers le lit nuptial. C'est à toi, qui unis ta voix à la Kithare aux sept cordes, et qui sonnes sur les cornes agrestes et inanimées

les hymnes harmonieux des Muses, c'est à toi, ô fils de Latô, que je reprocherai ce crime, à la lumière de Hélios ! Tu vins à moi, resplendissant de ta chevelure d'or, tandis que, dans mon sein, je recueillais les fleurs dont l'éclat égalait celui de l'or ; et, me saisissant par mes blanches mains, malgré mes clameurs vers ma mère, tu me fis violence dans l'autre, ô Dieu impur, en rendant grâces à Kypris ! Et, malheureuse, je t'enfantai un fils que, par terreur de ma mère, je jetai dans ce même antre où tu m'avais possédée par une funeste union ! Hélas sur moi ! Et maintenant ton fils et le mien a misérablement péri déchiré par les oiseaux ; et, pendant ce temps, tu chantes des païans sur ta Kithare ! C'est à toi que je parle, fils de Latô, qui, assis sur le Trépied d'or, au centre de la terre, dispenses par le sort les prophéties à chacun. Je ferai résonner ma voix à ton oreille. Mauvais amant, tu donnes un fils, dans ses demeures, à mon mari à qui tu ne dois rien ; et ton fils et le mien, sans le savoir, a péri déchiré par les oiseaux, hors des langes que lui avait donnés sa mère ! Dalos te hait, et aussi le Laurier qui mêle ses branches à la molle chevelure du Palmier sous lequel Latô, par un vénérable accouchement, t'entanta de Zeus !

## LE CHOEUR.

Hélas ! Quel abondant trésor de maux se découvre, devant lequel chacun doit verser des larmes !

## LE VIEILLARD.

O fille ! Je ne puis me rassasier de regarder ton visage et je suis tout hors de moi ! A peine, en effet, ai-je puisé un flot de malheurs, qu'un autre flot me submerge par tes

paroles, et qu'aux maux présents tu ajoutes de nouvelles calamités. Que dis-tu ? Accuses-tu Loxias de ce crime ? Quel est cet enfant que tu dis avoir enfanté ? En quel lieu l'as-tu exposé pour être dévoré par les bêtes ? Reviens sur tout cela.

KRÉOUSA.

J'ai honte en face de toi, ô vieillard ! mais cependant je parlerai.

LE VIEILLARD.

Je sais m'affliger courageusement avec mes amis.

KRÉOUSA.

Ecoute donc ! Tu connais l'ancre septentrional du Rocher de Kékrôps, que nous nommons Makra ?

LE VIEILLARD.

Je connais l'ancre où est le sanctuaire de Pan, auprès d'un autel.

KRÉOUSA.

C'est là que j'ai soutenu un combat terrible.

LE VIEILLARD.

Lequel ? Les larmes me viennent à cause de tes paroles.

KRÉOUSA.

Contre ma volonté, je m'unis à Phoibos par une union lamentable

LE VIEILLARD.

O fille ! voilà donc ce que je pressentais !

KRÉOUSA.

Je ne sais ; mais, si tu dis vrai, j'avouerais.

LE VIEILLARD.

Quand tu gémissais sur un mal secret.

KRÉOUSA.

C'était celui-ci, que je te découvre maintenant.

LE VIEILLARD.

Et puis, comment as-tu caché tes noces avec Apollon ?

KRÉOUSA.

J'enfantai ! Écoute patiemment ceci, ô vieillard !

LE VIEILLARD.

Où ? Qui t'a aidée dans ton enfantement ? As-tu supporté seule ce travail ?

KRÉOUSA.

Seule dans l'ancre où j'avais été possédée.

LE VIEILLARD.

Mais où est l'enfant ? Désormais tu n'es plus sans enfants.

KRÉOUSA.

Il est mort, ô vieillard ! exposé aux bêtes fauves.

LE VIEILLARD.

Il est mort ? Le cruel Apollôn ne l'a donc pas secouru ?

KRÉOUSA.

Il ne lui a porté aucun secours. Il est nourri dans le Hadès.

LE VIEILLARD.

Mais qui l'a exposé ? Certes, ce n'est pas toi ?

KRÉOUSA.

Moi, dans la nuit noire, enveloppée de péplos.

LE VIEILLARD.

Et personne n'a su que tu exposais ton fils ?

KRÉOUSA.

Personne ; le malheur et le mystère seulement.

LE VIEILLARD.

Mais comment as-tu osé abandonner ton fils dans l'autre ?

KRÉOUSA.

Comment ? Après bien des plaintes lamentables.

LE VIEILLARD.

Hélas ! tu as été bien dure d'oser cela ; mais le Dieu a été plus dur que toi !

KRÉOUSA.

Si tu avais vu l'enfant tendre les mains vers moi !

LE VIEILLARD.

Cherchait-il ton sein, ou voulait-il venir dans tes bras ?

KRÉOUSA.

Il cherchait le sein qui ne l'a point nourri, soustrant par moi des maux injustes.

LE VIEILLARD.

Mais quelle a été ta pensée d'exposer ton fils ?

KRÉOUSA.

Je pensais que le Dieu sauverait son enfant.

LE VIEILLARD.

Hélas ! quelles tempêtes ont renversé la fortune de tes demeures !

KRÉOUSA.

Pourquoi, voilant ta tête, ô vieillard, répands-tu des larmes ?

LE VIEILLARD.

Je vois ton père et toi, accablés de maux tous deux

KRÉOUSA.

Telle est la destinée des mortels. Rien ne demeure stable.

LE VIEILLARD.

Ne gémissons donc pas davantage, ô fille !

KRÉOUSA.

Que faut-il donc que je fasse ? Le malheur ne sait à quoi se résoudre.

LE VIEILLARD.

Venge-toi du Dieu qui, le premier, t'a outragée.

KRÉOUSA.

Comment, moi, mortelle, l'emporterai-je sur les Tout-puissants ?

LE VIEILLARD.

Mets le feu au Temple vénérable de Loxias !

KRÉOUSA.

Je crains, ayant déjà bien assez de misères.

LE VIEILLARD.

Ose au moins des choses possibles : tue ton mari !

KRÉOUSA.

Je respecte notre hymenée, pour le temps où il était bon pour moi.

---

LE VIEILLARD.

Tue au moins cet enfant qui se lève contre toi.

KRÉOUSA.

Comment ? Si cela se pouvait ! Que je le voudrais !

LE VIEILLARD.

Arme tes serviteurs de leurs épées.

KRÉOUSA.

J'irai. Mais où cela se fera-t-il ?

LE VIEILLARD.

Dans les tentes sacrées où il reçoit ses amis au festin.

KRÉOUSA.

Mais c'est un meurtre éclatant ! et les esclaves sont lâches.

LE VIEILLARD.

Hélas ! tu manques de cœur ! Cherche donc quelque autre moyen.

KRÉOUSA.

Certes, j'ai un moyen secret et sûr.

LE VIEILLARD.

Je te servirai dans les deux cas.

KRÉOUSA.

Écoute donc. Tu sais le combat de la Race née de la Terre ?

LE VIEILLARD.

Je sais le combat que les Géants ont livré aux Dieux dans Phlégra.

KRÉOUSA.

C'est là que la Terre enfanta Gorgô, le monstre terrible.

LE VIEILLARD.

Qu'elle avait donnée pour alliée à ses fils pour combattre les Dieux ?

KRÉOUSA.

Certes ! Et la Déesse Pallas, fille de Zeus, la tua.

LE VIEILLARD.

Quelle forme affreuse avait-elle ?

KREOUSA

Elle avait la poitrine armée de vipères tordues.

LE VIEILLARD.

Ce récit n'est-il pas celui que j'ai entendu autrefois ?

KRÉOUSA.

De la peau de celle-ci Athana se couvrit la poitrine.

LE VIEILLARD.

On la nomme l'Aigide, armure de Pallas ?

KRÉOUSA.

Elle reçut ce nom, quand elle apparut dans le combat des Dieux.

LE VIEILLARD.

Donc, ma fille, en quoi ceci sera-t-il funeste à tes ennemis ?

KRÉOUSA.

Tu connais Érikhthonios, sans doute, vieillard ?

LE VIEILLARD.

Ton premier ancêtre, qui sortit de la terre ?

KRÉOUSA.

A peine né, Pallas lui donna...

LE VIEILLARD.

Quoi ? Tu tardes bien à parler.

KRÉOUSA.

Deux gouttes du sang de Gorgô.

LE VIEILLARD.

Quelle puissance ont-elles sur la nature de l'homme ?

KRÉOUSA.

Une d'elles est mortelle; l'autre guérit de tous les maux.

LE VIEILLARD.

Dans quoi la Déesse les suspendit-elle autour du corps de l'enfant?

KRÉOUSA.

Dans un anneau d'or. Et Érikhthonios les donna à mon père.

LE VIEILLARD.

Et, lui mort, elles te sont parvenues?

KRÉOUSA.

C'est cela! Et je les porte à cette phalange de ma main.

LE VIEILLARD.

Et de quelle nature est ce double présent de la Déesse?

KRÉOUSA.

La goutte de sang qui a coulé dans la veine cave...

LE VIEILLARD.

A quel usage sert-elle? Quel effet produit-elle?

KRÉOUSA.

Elle éloigne les maladies et alimente la vie.

LE VIEILLARD.

Et l'autre, dont tu parles, que fait-elle?

KRÉOUSA.

Elle tue, étant le poison des serpents de Gorgô.

LE VIEILLARD.

Portes-tu ces gouttes de sang mêlées, ou séparées ?

KRÉOUSA.

Séparées. Le bon, en effet, ne se mélange pas avec le mauvais.

LE VIEILLARD.

O très chère fille ! tu as tout ce dont tu as besoin.

KRÉOUSA.

L'enfant mourra par ceci ; et, toi, tu seras le meurtrier.

LE VIEILLARD.

Où, et que ferai-je ? C'est à toi de commander, à moi d'obéir.

KRÉOUSA.

Dans Athènes, quand il sera entré dans ma demeure.

LE VIEILLARD.

Tu ne parles pas sagement, car tu blâmais mon dessein.

KRÉOUSA.

Comment ? Soupçonnes-tu ce qui me vient à l'esprit ?

LE VIEILLARD.

Tu seras accusée d'avoir tué cet enfant, même ne l'ayant pas tué.

KRÉOUSA.

Bien ! On dit, en effet, que les marâtres haïssent les enfants des autres.

LE VIEILLARD.

Tue-le donc ici, afin de nier le meurtre.

KRÉOUSA.

J'en goûte d'avance le plaisir !

LE VIEILLARD.

Et tu cacheras à ton mari que tu sais ce qu'il s'efforce de te cacher.

KRÉOUSA.

Sais-tu ce que tu feras ? Ayant reçu de ma main cet ouvrage d'or de Pallas, cet antique flacon, pars, et va où mon mari sacrifie secrètement ; et quand ils seront à la fin du repas et voudront faire des libations aux Dieux, prenant ce flacon sous ton péplos, verse-le dans la coupe du jeune adolescent, non à tous, mais à celui seul qui doit être mon maître dans ma demeure. Et si cette goutte passe en lui, jamais il ne viendra dans l'illustre Athènes, mais il restera mort ici !

LE VIEILLARD.

Pour toi, rentre maintenant chez les Proxènes. Moi, je

ferai ce qui m'est ordonné. Allons ! ô vieux pied, sois jeune en réalité, quoique par l'âge tu ne puisses pas l'être ! Marche à l'ennemi de nos maîtres ! tuons-le et chassons-le en même temps des demeures ! Dans la prospérité il est beau d'honorer la vertu ; mais lorsque quelqu'un veut frapper des ennemis, aucune loi ne peut s'y opposer.

---

LE CHOEUR.

*Strophe I.*

Einodia, fille de Damatèr, qui présides aux assauts nocturnes, viens diriger le breuvage mortel de la coupe pleine des gouttes du sang de Gorgô née de la terre, là où l'envoie ma Maîtresse vénérable, contre celui qui envahit la demeure des Erékthides ! Que jamais aucun autre d'une race étrangère ne commande dans la Ville, sauf les nobles Erékthides !

*Antistrophe I.*

Mais si le meurtre est manqué, et si la tentative de ma maîtresse est vaine ; si le temps d'agir passe, ainsi que l'espoir qu'elle a ; sans doute, ou elle se percera la gorge d'une épée aiguë, ou elle serrera un lacet autour de son cou ; et, finissant ses maux avec d'autres maux, elle s'en ira vers une autre vie ! Car, certes, si elle vit, jamais elle ne verra de la lumière de ses yeux, elle qui est née d'une noble race, des Maîtres étrangers de sa demeure.

*Strophe II.*

J'ai honte pour le Dieu célébré par tant d'hymnes, si,

autour des sources de Kallikhoros, ce jeune homme voit, pendant la nuit, la torche illuminant les pompes des Eikades, quand l'Aïther étoilé mène les danses de Zeus, et Sélana ses chœurs, et quand les cinquante filles de Nèreus trépignent dans la mer et dans les gouffres des fleuves inépuisables, célébrant la Vierge à la couronne d'or et la Mère vénérable, là où ce vagabond Phoïboïen espère régner et posséder les richesses dûes aux travaux d'autrui !

*Antistrophe II.*

Voyez, vous qui, cherchant la Muse, maudissez dans vos hymnes chantés, nos adultères et les unions illégitimes et impies de Kypris, combien nous l'emportons par la piété sur la débauche inique des hommes ! C'est sur eux que votre Muse et votre chant doivent tomber en maudissant leurs adultères. Cet homme, né des fils de Zeus, oublie dans son cœur, quand il ne procrée point de concert avec ma maîtresse des enfants dans la demeure ; mais il s'est livré à une autre Aphrodita, et il en a reçu un enfant illégitime !

UN SERVITEUR.

Femmes, où trouverai-je ma maîtresse, l'illustre fille d'Éréktheus ? En la cherchant, j'ai erré ça et là par la Ville, et je ne puis la rencontrer.

LE CHOEUR.

Qu'est-ce donc, ô compagnon d'esclavage ? D'où te vient cette hâte des pieds, et quelles paroles apportes-tu ?

LE SERVITEUR.

Nous la cherchons, et les juges de cette terre la demandent, afin qu'elle meure précipitée d'un rocher !

LE CHŒUR.

Hélas ! Que diras-tu ? Avons-nous été surprises méditant le meurtre de l'enfant ?

LE SERVITEUR.

Tu as compris, et tu ne seras des derniers à partager le châtiment !

LE CHŒUR.

Comment ces embûches secrètes ont-elles donc été découvertes ?

LE SERVITEUR.

Le Dieu a mis l'iniquité au-dessous de la justice, ne voulant pas être souillé.

LE CHŒUR.

Comment ? Je te supplie de tout dire. Après que nous t'aurons entendu, s'il nous faut mourir, nous mourrons plus volontiers, ou nous verrons plus volontiers la lumière.

LE SERVITEUR.

Ayant quitté l'Oracle du Dieu, et conduisant avec lui son nouveau fils au festin et aux sacrifices qu'il préparait pour les Dieux, Xouthos, le mari de Kréousa, se rendit là où brille le feu du Dieu Bakkhos, afin d'arroser le

double Rocher du sang des victimes de Dionysos, en reconnaissance de son fils. Et il dit : — Toi, ô fils, reste et fais construire de tous côtés des tentes par des ouvriers. Après que j'aurai sacrifié aux Dieux de la naissance, si je suis absent trop longtemps, que le festin soit offert aux amis présents ! — Puis, emmenant les jeunes veaux, il s'en alla. Et le jeune homme fit dresser soigneusement, sur des piliers, l'enceinte d'une tente sans parois qui pût garantir, soit des ardeurs de midi, soit des rayons du couchant, et qui avait une forme rectangulaire et la longueur d'un plèthre par côté et dix mille pieds d'étendue totale, au dire des hommes habiles ; car il voulait appeler au festin tout le peuple des Delphiens. Puis, ayant pris, dans le trésor, des tapis sacrés, admirables aux yeux des hommes, il en fit de l'ombre à la tente. D'abord, il suspendit au toit une aile de péplos, dépouille des Amazones, dont Héraklès, le fils de Zeus, avait fait au Dieu. Et sur ce tissu étaient peints l'Ouranos rassemblant les astres dans le cercle de l'Aithèr, Hélios qui poussait ses chevaux vers l'occident et traînait après soi la lumière de Hespéros, la Nuit, vêtue de ses péplos noirs, qui menait son char dont l'attelage n'était point lié au joug, et les Astres qui accompagnaient la Déesse. La Pléias tenait le milieu de l'Aithèr, puis Oriôn porte-épée, et, par-dessus, l'Ourse tournant sur sa queue vers le Pôle d'or. En haut, rayonnait l'orbe de Sélana qui partage les mois ; et les Hyades luisaient, présage très sûr de tempêtes, et l'Aurore lumineuse qui chasse les astres. Aux parois, il suspendit d'autres tapis aux images de nefes Barbares, munies d'avirons, qui combattaient les Hellènes, et d'hommes demi-bêtes sauvages, et de chevaux chassant les cerfs et les lions féroces. A l'entrée était peint, ayant ses filles auprès de lui, Kékrôps qui

recourbait sa queue en spirale, présent d'un Athénaiien. Puis, au milieu du festin il posa des kratères d'or. Puis, se levant sur la pointe des pieds, un héraut annonça que tout citoyen qui voudrait venir au festin y était appelé. Et alors, quand la tente eut été remplie, tous, ceints de couronnes, réjouirent leur âme par la bonne nourriture. Mais, quand ils furent rassasiés, un vieillard, s'étant avancé, s'arrêta au milieu de la tente et fit s'élever un grand rire parmi les convives par son empressement à les servir. En effet, il leur versait de l'eau des cruches pour laver leurs mains, et il brûlait le parfum de la myrrhe, et il s'emparait des vases d'or, réclamant pour lui seul cet office. Quand le repas en vint aux flûtes et à la coupe commune, le vieillard dit : — Il faut enlever les petites coupes à vin et en apporter des grandes, afin d'en venir plus tôt à la joie ! — Aussitôt, hâte de ceux qui apportaient les coupes d'argent ciselé ou d'or. Et, prenant la plus belle, comme pour honorer son nouveau Maître, il la lui donna pleine, ayant mêlé au vin le poison sûr que, dit-on, sa Maîtresse lui avait donné, afin que son nouveau fils ne vît plus la lumière ! Et personne n'avait remarqué cela. Mais comme le jeune homme, de même que les autres, avait la libation en main, un des serviteurs prononça une parole mauvaise. Et le jeune homme, ayant été élevé dans le Temple, au milieu d'habiles divinateurs, interpréta ce présage, et ordonna d'emplir un autre kratèr. Puis, il répandit la première libation sur la terre, et invita les autres convives à la répandre aussi. Alors le silence se fit, et nous emplîmes les kratères sacrés de rosée et de vin de Byblos. Pendant ce temps, une troupe ailée de colombes se précipita sous la tente. En effet, elles habitent en toute sureté le Temple de Loxias. Et alors, désireuses de boire, elles mirent leurs

becs dans le vin répandu et l'attirèrent dans leurs gorges emplumées. Et la liqueur du Dieu ne fit aucun mal aux autres colombes; mais celle qui s'était posée auprès de la libation répandue par le nouveau fils, l'eut à peine goûtée, qu'elle commença aussitôt à battre des ailes et à chanceler, à crier et à gémir. Et la foule des convives resta stupéfaite de cette agonie de la colombe; et celle-ci mourut, palpitante, en roidissant ses pieds pourprés. Alors, déchirant son péplos, le fils déclaré tel par l'Oracle se jeta sur la table et s'écria : — Lequel des hommes a voulu me tuer? Réponds, vieillard! La tentative vient de toi, et j'ai reçu la coupe de ta main! — Et aussitôt il saisit le bras du vieillard, afin de le prendre sur le fait; mais celui-ci, la chose étant découverte, a été contraint d'avouer le crime de Kréousa et l'embûche de la coupe. Et le jeune homme désigné par l'Oracle de Loxias courut dehors, emmenant les convives, et il dit au milieu des Juges Pythiques : — O terre sacrée, une femme étrangère, fille d'Érecktheus, a voulu me tuer par le poison! — Donc, les Rois Delphiens ont unanimement décrété que ma maîtresse mourrait précipitée d'un rocher, pour avoir voulu tuer une personne sacrée, et avoir tenté ce meurtre dans le Temple. Et toute la Ville la cherche, elle qui a fait avec tant de hâte ce malheureux voyage. Elle est venue, espérant obtenir de Poibos les enfants qu'elle désirait; et, avec l'espérance d'en avoir, elle perd la vie!

## LE CHOEUR.

Pour moi, malheureuse, il n'y a, il n'y a aucun refuge

contre la mort ! Cela est manifeste, en effet, par cette colombe qu'a tuée la libation, mélange de la liqueur de Dionysos et des gouttes de sang de la rapide Ekhidna. C'est le malheur de ma vie, et c'est la mort de ma maîtresse précipitée d'un rocher ! Fuirai-je sur des ailes, ou me cacherais-je dans les noires entrailles de la terre, pour échapper à la mort par la lapidation ? Monterai-je sur un char rapide ou sur une nef ? Mais je ne puis me cacher, à moins qu'un Dieu ne m'arrache lui-même à la mort ! Et toi, ô malheureuse Maîtresse, à quel supplice es-tu destinée ? Les maux que nous avons voulu infliger à autrui, nous les subissons nous-mêmes, comme il est juste !

---

KRÉOUSA.

Servantes, condamnée par l'arrêt Pythique, on me cherche pour une mort affreuse, et je suis vouée au supplice !

LE CHOEUR.

Nous savons tes maux, ô malheureuse, et ton infortune !

KRÉOUSA.

Où fuirai-je ? C'est à peine si j'ai pu sortir des demeures pour ne pas mourir, et je suis arrivée ici furtivement, échappée aux mains de mes ennemis.

LE CHOEUR.

Où irais-tu, si ce n'est auprès de cet autel ?

---

KRÉOUSA.

A quoi me servira-t-il ?

LE CHOEUR.

Il n'est point permis de tuer un suppliant.

KRÉOUSA.

Mais je meurs par la loi !

LE CHOEUR.

Si tu avais été arrêtée.

KRÉOUSA.

Mais voici les cruels exécuteurs qui viennent ici avec des épées tirées.

LE CHOEUR.

Assieds-toi à l'autel. Si tu mourais ici, tu infligerais par ton meurtre une exécution à tes meurtriers. Mais il faut subir la destinée.

---

IÔN.

O Képhisos à la face de taureau ! quelle Ékhidna as-tu engendrée, quel dragon jetant par les yeux une flamme meurtrière ? Quelle audace n'a-t-elle pas, non moins féroce que le sang de Gorgô dont elle a voulu me tuer ? Saisissez-la ! et que les tresses de sa chevelure restent, arrachées, aux rochers du Parnasos d'où elle sera préci-

pitée ! Un Daimôn propice m'a sauvé avant que je vinsse dans la Ville d'Athènes, soumis au joug d'une marâtre ; car, si même au milieu de mes compagnons j'ai éprouvé ta main, une fois entré dans ta demeure, tu m'aurais envoyé chez Aidès ! Mais ni l'autel, ni le Temple d'Apollôn ne te sauveront. Ces lamentations me sont plutôt dues, à moi et à ma mère ; car, si elle est absente, son nom cependant m'est toujours présent. Voyez cette perverse, qui a ourdi ruse sur ruse, et qui, assise, tremblante, à l'autel du Dieu, pense qu'elle ne recevra pas le châtiment de ses crimes !

KRÉOUSA.

Je te défends de me tuer, en mon nom et au nom du Dieu, à l'autel de qui je me tiens !

IÔN.

Qu'y a-t-il de commun entre Phoibos et toi ?

KRÉOUSA.

Mon corps est consacré par ce Dieu !

IÔN.

Et cependant tu voulais tuer par le poison celui qui était à ce Dieu !

KRÉOUSA.

Tu n'étais non plus à Loxias, mais à ton père.

IÔN.

J'étais devenu son fils, et il était vraiment mon père.

KRÉOUSA.

Tu l'étais alors ; mais, maintenant, c'est moi qui lui suis vouée, et non plus toi !

IÔN.

Tu lui es vouée en impie, et moi je lui étais consacré pieusement.

KRÉOUSA.

J'ai tenté de tuer l'ennemi de mes demeures.

IÔN.

Certes, je ne suis point entré armé sur ta terre.

KRÉOUSA.

Si, très certainement ! Et tu as incendié la maison d'Érékhtheus.

IÔN.

Par quelles torches ? Par quelle flamme ?

KRÉOUSA.

Tu voulais m'enlever ma demeure, et la posséder malgré moi.

IÔN.

Mon père me cédait la terre qu'il a conquise.

KRÉOUSA.

Quei droit ont les fils d'Aiolos sur la Ville de Pallas ?

IÔN.

Il l'a délivrée par les armes, non par des paroles

KRÉOUSA.

Pour l'avoir secourue, il ne possède assurément pas cette terre.

IÔN.

Tu voulais me tuer par crainte de ce que je deviendrais.

KRÉOUSA.

Afin de ne pas mourir, si tu ne périssais.

IÔN.

Tu enviais mon père qui m'a retrouvé, quand toi-même n'avais pas d'enfants.

KRÉOUSA.

Tu arracheras donc leurs demeures à ceux qui n'ont pas d'enfants ?

IÔN.

Et moi, ne posséderai-je donc rien des biens paternels ?

KRÉOUSA.

Le bouclier et la lance. C'est tout ce que tu auras.

IÔN.

Quitte l'autel et le lieu consacré !

KRÉOUSA.

Enseigne cela à ta mère, où qu'elle soit !

IÔN.

Ne subiras-tu pas de châtement pour avoir voulu me tuer ?

KRÉOUSA.

Tue-moi, si tu veux, dans ce sanctuaire !

IÔN.

Quel plaisir as-tu à mourir au milieu des guirlandes du Dieu ?

KRÉOUSA.

Je rendrai maux pour maux à ceux par qui je souffre.

IÔN.

Hélas ! Il est déplorable que les Dieux n'aient pas imposé de plus sages lois aux hommes. Il ne convenait pas que les coupables pussent s'asseoir auprès des autels, mais ils devraient en être chassés ; car il n'est pas bon qu'une main coupable touche aux Choses du Dieu. Les justes seuls eussent dû s'asseoir dans les lieux sacrés, si l'un d'eux eût été outragé. Il est mal que, dans un même lieu, le juste et le coupable aient le même droit devant les Dieux.

LA PYTHIA.

Arrête, ô enfant ! Quittant le Trépied fatidique, je franchis cette enceinte, moi, Prophétesse de Phoïbos, choisie

entre toutes les femmes Delphiennes pour conserver la loi antique du Trépied.

IÔN.

Salut, ô chère mère, bien que tu ne m'aies pas enfanté !

LA PYTHIA.

On me donne cependant ce nom ; et il m'est doux d'être appelée ainsi.

IÔN.

Tu as appris de quelle façon celle-ci a voulu me faire mourir par ses ruses ?

LA PYTHIA.

Je l'ai appris. Mais, toi aussi, tu es coupable de cruauté.

IÔN.

N'est-il pas juste qu'à mon tour je fasse périr mes meurtriers ?

LA PYTHIA.

Les épouses sont toujours ennemies d'enfants nés d'étrangères.

IÔN.

Et moi, je suis l'ennemi d'une marâtre par laquelle j'ai souffert.

LA PYTHIA.

Non ! Quitte ce temple et retourne dans ta patrie.

IÔN.

Que me conseilles-tu ? Que faut-il que je fasse ?

LA PYTHIA.

Pars pour Athènes, les mains pures, et sous d'heureux auspices.

IÔN.

Certes, il est pur, celui qui tue ses ennemis.

LA PYTHIA.

Ne fais pas cela. Écoute plutôt mes paroles.

IÔN.

Parle ! car toutes tes paroles me seront toujours bienveillantes.

LA PYTHIA.

Vois-tu ce coffre sous mon bras ?

IÔN.

Je vois une corbeille ancienne, entourée de bandes-lettes.

LA PYTHIA.

C'est dans celle-ci que je te reçus autrefois nouveau-né.

IÔN.

Que dis-tu ? Tes paroles sont nouvelles pour moi.

---

LA PYTHIA.

Je tenais, en effet, ces choses secrètes, mais je les révèle maintenant.

IÔN.

Pourquoi, m'ayant reçu depuis si longtemps, m'as-tu caché ceci ?

LA PYTHIA.

Le Dieu t'a voulu pour serviteur dans ce Temple.

IÔN.

Et, maintenant, il ne le veut plus ? D'où puis-je le savoir ?

LA PYTHIA.

En te révélant à ton père, il te renvoie de cette terre.

IÔN.

D'où vient que tu aies conservé cette corbeille ? Est-ce par son ordre ?

LA PYTHIA.

C'est Loxias qui m'a mis dans l'esprit...

IÔN.

De faire quelle chose ? Parle, achève !

LA PYTHIA.

De conserver ceci jusqu'à ce moment.

IÔN.

Quel profit ou quel mal m'en reviendra-t-il ?

LA PYTHIA.

Ici sont cachés les langes dans lesquels tu étais couché.

IÔN.

Ces indices m'aideront à retrouver ma mère ?

LA PYTHIA.

Quand le Dieu le voudra, et non auparavant.

IÔN.

Oh ! que ce jour m'a amené de choses heureuses !

LA PYTHIA.

Prends ceci, et cherche avec soin ta mère. Connais tout par toi-même, en parcourant l'Asia entière et l'Europè. Je t'ai nourri par ordre du Dieu, ô enfant, et je te rends ceci qu'il a voulu que je reçusse de bon gré pour le conserver. Pourquoi il l'a voulu, je ne puis le dire. Personne, de tous les hommes mortels, ne savait que j'eusse ces choses, ni où elles étaient cachées. Je te salue, et je t'aime autant qu'une mère. Mais il faut que tu commences à chercher ta mère. Vois, d'abord, si quelque jeune fille Delphienne, après t'avoir enfanté, ne t'a pas déposé dans ce Temple, et puis, si ce n'est point quelque autre Hellène. C'est tout ce que tu as à apprendre de moi, et de Phoibos qui a pris part à ceci.

---

IÔN.

Hélas ! hélas ! Que je répands de larmes, quand je songe dans mon esprit que ma mère, secrètement épousée, m'a exposé en se cachant, et ne m'a pas nourri de son sein ; mais que, sans nom, j'ai mené une vie servile dans les demeures du Dieu ! Les bons traitements me sont venus d'un Dieu, et les mauvais de la fortune. Dans le temps même où il est juste de goûter le bonheur de vivre dans les bras caressants d'une mère, j'ai été privé de la très chère nourriture maternelle. Et ma mère aussi a été malheureuse, puisqu'elle a souffert le même mal, privée des joies maternelles. Et maintenant, en possession de ce berceau, je l'offrirai au Dieu, afin d'ignorer ce que je ne désire point savoir ; car si quelque esclave m'a enfanté, il me serait plus dur de retrouver ma mère que de n'en point avoir et de me taire. O Phoïbos ! Je consacre ce berceau à ton temple ! Mais que fais-je ? Je m'oppose à la volonté du Dieu qui m'a réservé le moyen de retrouver ma mère. Ceci doit être ouvert. Il faut oser, car je ne pourrai jamais l'emporter sur la destinée. O bandelettes sacrées, pourquoi m'avez-vous été cachées, et vous, ô lieux, qui gardiez des choses si chères ? Voici le dehors de la corbeille ronde. Comme elle n'a point vieilli, et comme elle est intacte, grâce à un Dieu, bien qu'il se soit passé un long temps !

KRÉOUSA.

Quelle chose inattendue ai-je vue ?

IÔN.

Tais-toi ! Déjà, tu le sais, tu as refusé de me dire bien des choses.

KRÉOUSA.

Le silence ne peut plus être gardé. Ne me recommande rien, car je vois le berceau dans lequel je t'exposai autrefois, ô fils, encore tout enfant, dans l'autre de Kékrôps, sous les rochers de Makra ! Je quitterai donc cet autel, même si j'en dois mourir !

IÔN.

Saisissez-la ! Elle a quitté l'autel par une inspiration divine. Liez ses bras !

KRÉOUSA.

Vous me tuerez donc, car je m'attacherai à toi, à ce berceau et aux choses qui y sont enfermées.

IÔN.

Ceci n'est-il pas terrible ? Elle veut me surprendre par un mensonge.

KRÉOUSA.

Non ! mais, grâce à toi aussi, je te retrouve, toi qui m'es cher !

IÔN.

Je te suis cher, moi ? Cependant, n'as-tu pas tenté de me tuer ?

KRÉOUSA.

Tu es mon enfant, ce qui est le plus cher à des parents.

IÔN.

Cesse d'ourdir des ruses ! Je t'éprouverai aisément.

KRÉOUSA

Puissé-je être éprouvée en ceci, fils !

IÔN.

Cette corbeille est-elle vide, ou renferme-t-elle quelque chose ?

KRÉOUSA.

Tes langes, dans lesquels je t'ai exposé autrefois.

IÔN.

Me les nommeras-tu avant de les voir ?

KRÉOUSA.

Si je ne les nomme, je meurs volontiers !

IÔN.

Parle ! car ta confiance a quelque chose d'étrange.

KRÉOUSA.

Vois cette couverture que j'ai tissée autrefois, étant toute jeune.

IÔN.

Comment est-elle ? Il y a beaucoup d'œuvres semblables de jeunes filles.

KRÉOUSA.

Non achevée, mais telle qu'un essai de navette.

IÔN.

Que représente-t-elle ? Tu ne me tromperas pas en ceci.

KRÉOUSA.

Gorgô même, au milieu de la trame.

IÔN.

O Zeus ! Quel destin me chasse !

KRÉOUSA.

Elle est entourée de serpents sur les bords, à la façon de l'Aigide.

IÔN.

Voici ! Tel est ce tissu, ainsi que je le trouve, avec les courroies.

KRÉOUSA.

O ancien travail de mes toiles virginales !

IÔN.

As-tu d'autres signes ? Ne seras-tu heureuse que sur celui-ci ?

KRÉOUSA.

Deux dragons resplendissants et d'or massif.

IÔN.

Est-ce un don d'Athana, ou veut-elle que les enfants soient élevés au milieu d'eux ?

KRÉOUSA.

A l'imitation de l'antique Érikhthonios.

IÔN.

Et à quoi servent, dis-moi, ces ornements d'or ?

KRÉOUSA.

L'enfant nouveau-né les porte en collier, mon fils.

IÔN.

Voici les dragons. Mais je désire connaître le troisième signe.

KRÉOUSA.

Je mis auprès de toi une couronne d'olivier qu'Athana apporta sur le Rocher, qui y est encore, ne perd jamais ses feuilles et verdit immortellement.

IÔN.

O très chère mère, combien je suis heureux de te revoir et d'embrasser ton joyeux visage !

KRÉOUSA.

O fils ! ô lumière plus douce pour ta mère que celle de Hélios ! Que le Dieu me le pardonne ! Je te serre dans mes bras, toi que je n'espérais plus retrouver, toi que je croyais sous la terre, avec les morts et Perséphona !

IÔN.

O chère mère, me voici dans tes bras, mort et vivant à la fois !

KRÉOUSA.

Iô ! quel cri de joie pousserai-je dans l'étendue de l'Aithè resplendissant ? D'où ce bonheur inespéré ? De qui me vient cette joie ?

IÔN.

Tout me serait venu plus promptement à l'esprit, mère, que la pensée que j'étais ton fils.

KRÉOUSA.

Je tremble encore de terreur.

IÔN.

Crains-tu donc de ne pas m'avoir dans tes bras ?

KRÉOUSA.

C'est que j'étais bien loin de cette espérance. O femme, de qui as-tu reçu mon enfant dans tes bras ? Quelle main l'a amené à la demeure de Loxias ?

IÔN.

C'est l'œuvre d'un Dieu ! Mais soyons heureux de notre bonne fortune, après avoir souffert de l'adversité.

KRÉOUSA.

Fils ! tu as été enfanté dans les larmes, et c'est avec des gémissements que je t'ai éloigné des bras de ta mère, mais je respire maintenant près de toi, et je goûte la plus grande des félicités !

IÔN.

En exprimant ce que tu ressens, tu exprimes aussi ce que j'éprouve.

KRÉOUSA.

Je ne suis plus stérile et sans enfants ; ma demeure est honorée et mon pays a un Maître ! Èrektheus refléurit, et la race née de la terre n'est plus dans la nuit, et revoit les rayons de Hèlios !

IÔN.

Mère, que mon père aussi vienne partager le bonheur que je vous donne à tous deux !

KRÉOUSA.

O fils, que dis-tu ? A quoi suis-je condamnée !

IÔN.

Qu'as-tu dit ?

KRÉOUSA.

Tu es né d'un autre, d'un autre !

IÔN.

Hélas sur moi ! Tu m'as donc enfanté illégitimement, étant vierge ?

KRÉOUSA.

L'hymen qui t'a fait naître, ô fils, n'a été célébré ni par les torches, ni par les chœurs !

IÔN.

Hélas ! hélas ! Je suis né honteusement, mère ! Et de qui ?

KRÉOUSA.

Qu'elle l'atteste, la meurtrière de Gorgô !

IÔN.

Que veux-tu dire ?

KRÉOUSA.

Celle qui siège sur mes rochers, où elle a porté l'olivier.

IÔN.

Tu dis des choses obscures et non claires.

KRÉOUSA.

Sous la Roche hantée par les rossignols, à Phoibos...

IÔN.

Pourquoi parles-tu de Phoibos ?

KRÉOUSA.

Je fus unie sur un lit secret.

IÔN.

Parle ! car ce que tu dis est bon et heureux pour moi.

KRÉOUSA.

Dans la dixième révolution du mois je t'enfantai secrètement, engendré par Phoibos.

IÔN.

Oh ! que cela m'est doux, si cela est vrai !

KRÉOUSA.

Vierge et mère, je t'enveloppai de ces langes, œuvre de ma navette. Je ne t'ai pas approché de mes mamelles, je ne t'ai point offert le lait maternel ni ne t'ai lavé de mes mains, mais, dans l'antré désert, pour être en pâture aux oiseaux carnassiers, tu fus livré à la mort !

IÔN.

O mère, que ce que tu as osé est cruel !

KRÉOUSA.

Saisie de crainte, j'ai perdu ton âme, fils ! Je t'ai tué malgré moi.

IÔN.

Et de moi aussi tu devais recevoir une mort impie !

KRÉOUSA.

Hélas ! nos misères passées et nos misères présentes sont égales. Nous roulons tour à tour de maux en félicités, et les vents sont changeants. Que celui-ci dure ! Nos premiers malheurs suffisent. Maintenant, ô fils, un vent favorable s'est levé après les vents contraires.

LE CHOEUR.

Aucun homme ne doit penser à désespérer, après ce qui vient d'arriver.

IÔN.

O toi, qui changes la destinée des vivants innombrables, afin qu'ils soient tour à tour heureux et malheureux, ô Fortune, en étais-je donc venu à ce point, ou de tuer ma mère ou de périr par elle ! Hélas ! de telles choses ne sont-elles point vues chaque jour, partout où luisent les rayons de Hélios ? Mais je t'ai retrouvée, chère mère, et on ne peut en rien me reprocher ma naissance. Cependant, je dirai le reste à toi seule. Approche ici ; je veux te parler à l'oreille et répandre les ténèbres sur mes paroles. Fais attention, mère, ayant commis la faute commune aux vierges qui se livrent à des unions furtives, de ne point rejeter cette faute sur le Dieu, et, pour m'épargner la honte, de ne point dire que j'ai été engendré par Phoibos, quand tu ne m'as point conçu d'un Dieu.

KRÉOUSA.

Non ! Par Athana victorieuse, qui vint autrefois sur son char secourir Zeus contre les Enfants de la Terre, aucun des mortels n'est ton père, fils, mais bien le roi Loxias qui t'a élevé !

IÔN.

Comment donc a-t-il donné son fils à un autre père, et dit-il que je suis né de Xouthos ?

KRÉOUSA

Il ne dit pas que tu es né de celui-ci ; mais il te donne à lui, toi, son fils. Un ami, en effet, peut donner pour héritier son fils à un ami.

IÔN.

Le Dieu est-il véridique, ou sa révélation est-elle fausse  
O mère, ce doute trouble mon esprit.

KRÉOUSA.

Ecoute donc maintenant ce qui me vient à l'esprit, ô  
fils ! Loxias, bienveillant pour toi, te place dans une noble  
maison. Fils d'un Dieu, jamais tu n'aurais obtenu ni l'héri-  
tage, ni le nom de ton père. En effet, n'ai-je pas caché  
mon union avec lui, et n'ai-je pas tenté de te tuer ? Mais  
le Dieu, pour ton bien, t'a donné à un autre père.

IÔN.

Je ne crois point cela aussi légèrement ; mais j'interro-  
gerai Phoibos dans le Temple, et je saurai si je suis né  
d'un père mortel ou de Loxias. Ah ! quel Dieu, debout  
sur les demeures sacrées, montre sa face resplendissante  
comme celle de Hélios ? Fuyons, ô mère, de peur de voir  
les Daimones, qu'il ne faut point regarder !

ATHANA.

Ne fuyez pas ! Ce n'est point une ennemie que vous  
fuyez, mais je vous suis propice dans Athènes et ici. Moi,  
Pallas, je viens de ta patrie qui porte mon nom, me hâtant  
sur mon char, et envoyée par Apollôn qui n'a point voulu  
paraître devant vous, pour ne point subir de reproches sur  
les choses passées. Mais il m'envoie pour vous dire ceci :  
C'est d'Apollôn que celle-ci t'a conçu, et il t'a donné à

qui ne t'a point engendré, afin de te faire entrer dans une illustre maison. Mais, ceci ayant été découvert, craignant que tu mourusses par ta mère ou qu'elle mourût par toi, il t'a mis à l'abri de ce danger. Et le roi Loxias a résolu de se taire, et de ne déclarer que dans Athènes que celle-ci est ta mère, et que tu es né de Phoibos. Mais, afin que j'achève la révélation divine pour laquelle j'ai lié mes chevaux à mon char, écoutez : Ayant reçu ton fils, va, Kréousa, retourne à la terre de Kékrops, et place ce fils sur le trône royal, car il est de la race d'Érekhtheus, et il est juste qu'il commande à la terre qui m'appartient. Et il sera illustre dans la Hellas, et quatre fils, issus d'une racine unique, donneront leurs noms aux tribus des peuples qui habitent mon rocher. Et le premier sera Téléôn, et la deuxième tribu sera celle de Hoplès, puis celle d'Argadès, puis celle d'Aigikoros, appelé ainsi du nom de l'Aigide. Dans le temps voulu, leurs enfants peupleront les Iles Kyklades, et les côtes maritimes, et les Villes qui sont le rempart de ma terre, et ils habiteront les plaines opposées des deux continents de l'Asie et de l'Europa; et les habitants de l'Asie se glorifieront d'être nommés Iones, du nom de celui-ci. Mais il vous naîtra d'autres enfants, à Xouthos et à toi : Dôros, d'où la célèbre Dôris; puis, Akhaïos, sur la terre de Pélôps, qui sera maître de la côte auprès de Rhios; et son peuple sera honoré de son nom. Apollôn a tout réglé sagement. D'abord, il t'a fait enfanter sans douleurs, afin que rien ne fût connu de tes amis; puis, après que tu eusses enfanté ce fils, et que tu l'eusses exposé dans ses langes, il ordonna que Hermès l'importât ici dans ses bras; et il l'a nourri, et il n'a point souffert qu'il mourût. Maintenant, tais-toi, et ne révèle point que cet enfant est ton fils, afin que Xouthos se réjouisse de cette erreur. Et

toi, femme, à ton tour, prends possession de ton bien. Salut! vos peines sont finies, et je vous promets une heureuse destinée.

IÔN.

O Pallas, fille du très grand Zeus, nous en croyons tes paroles sans réserves! Il est certain pour moi que je suis fils de Loxias et de celle-ci; et, même auparavant, la chose n'était pas incroyable.

KRÉOUSA.

Maintenant, écoute-moi. Je loue Phoibos que j'avais d'abord blâmé, puisqu'il me rend ce fils qu'il avait négligé autrefois. Ces portes et les Oracles du Dieu me sont aujourd'hui propices, eux qui m'étaient ennemis naguère. Maintenant donc, nous suspendons joyeusement nos mains aux anneaux, et je salue les portes.

ATHANA.

Je t'approuve, ayant ainsi changé de pensée, de remercier le Dieu par tes louanges. Les volontés des Dieux sont lentes, mais elles ne sont jamais vaines.

KRÉOUSA.

O fils, regagnons la patrie!

ATHANA.

Allez! Je vous suivrai.

IÔN.

Certes, en bonne compagnie de route!

KRÉOUSA.

Et en amie de notre Ville!

ATHANA.

Siège sur le trône antique!

IÔN.

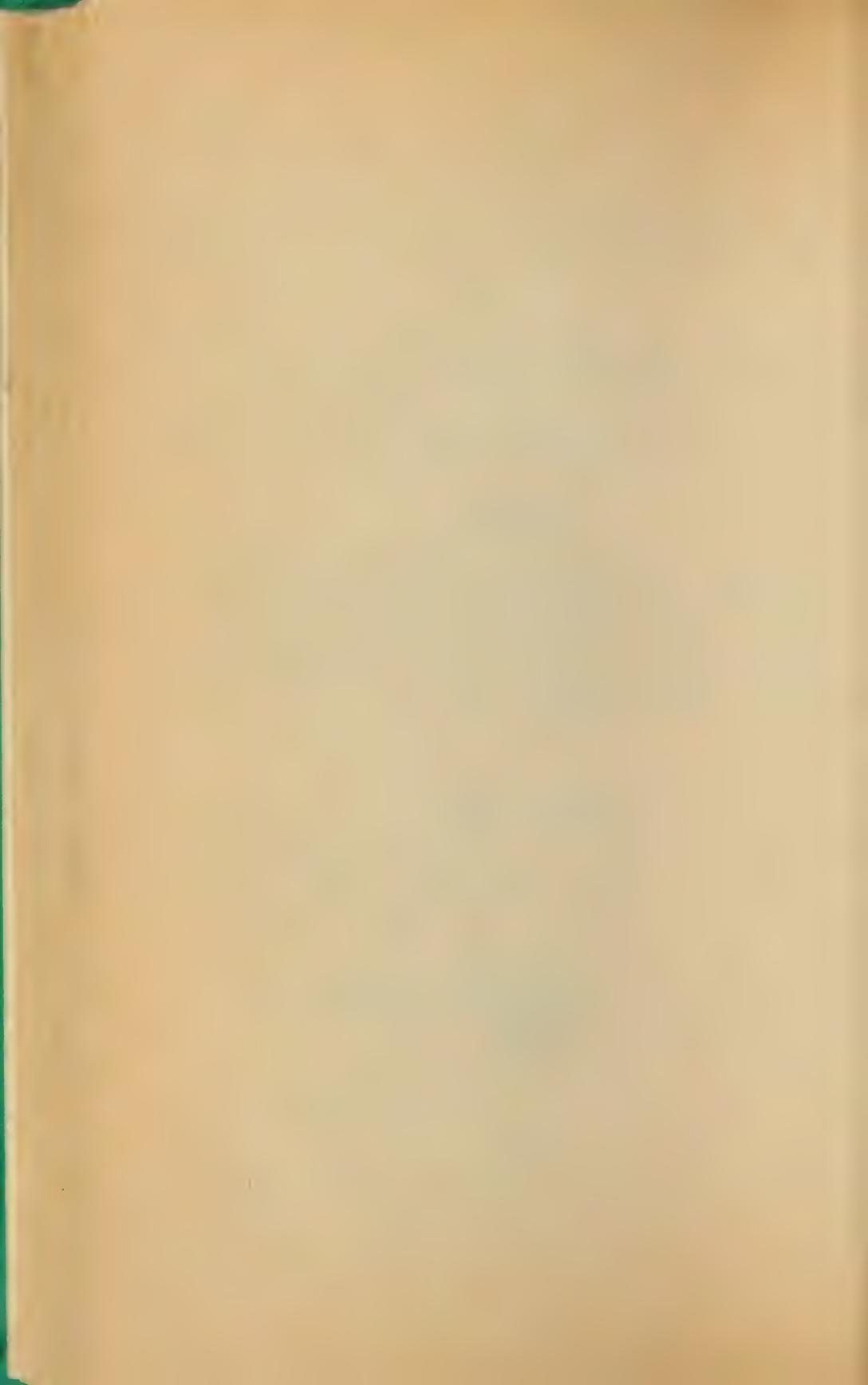
Possession d'un grand prix pour moi!

LE CHOEUR.

O Apollôn, fils de Zeus et de Latô, salut! Qu'il soit **confiant**, s'il honore les Dieux, celui dont la demeure **est en proie** aux calamités! Les bons reçoivent enfin les **récompenses** qui leur sont dues; et les mauvais, **tels qu'ils sont**, ne seront jamais heureux.

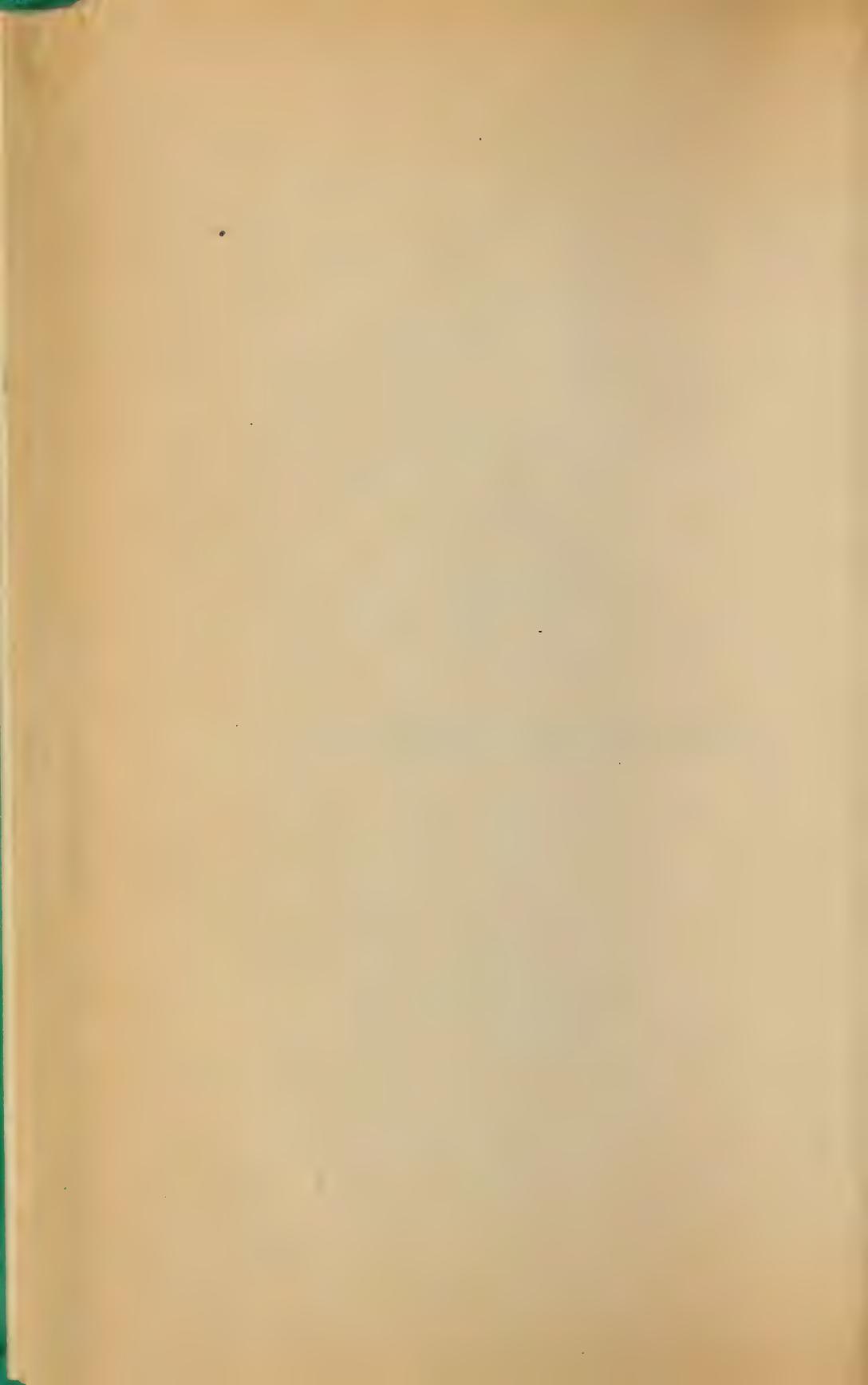
FIN DE IÔN.





XVII

HÈRAKLÈS FURIEUX





XVII

HÈRAKLÈS FURIEUX

---

AMPHITRYÛN.

MÉGARA.

CHOEUR DES VIEILLARDS THÈBAIENS.

LYKOS.

IRIS.

LYSSA

HÈRAKLÈS.

THÈSEUS.

AMPHITRYÛN.

**Q**UI d'entre les vivants ne connaît l'Argien Amphitryôn qui eut Zeus pour compagnon de lit, qu'engendra autrefois Alkaios, et qui fut père de Hèraklès? Et celui-ci habita cette terre de Thèba, d'où naquit toute une moisson de guerriers, de la

race desquels Arès ne conserva qu'un petit nombre, et qui rendirent bien peuplée la Ville de Kadmos, et la transmirent aux enfants de leurs enfants. C'est d'ici qu'est sorti Kréôn, fils de Ménoikeus, Roi de cette terre. Et Kréôn fut père de Mégara, qui est ici, et dont tous les Kadméiens célébraient autrefois les noces au son de la flûte, quand l'illustre Hèraklès l'épousa et l'amena dans ma demeure. Mais, ayant quitté Thèba, où je suis venu, et Mégara et ses parents, mon fils voulut habiter Argos et les murailles kyklopéennes, d'où je suis exilé pour avoir tué Elektryôn. Et désirant adoucir mes maux, et rentrer avec moi dans la patrie, il offrit à Eurystheus un grand prix pour mon retour; car il promit de pacifier toute la terre, soit qu'il ait été excité par l'aiguillon de Hèra, soit qu'il ait été entraîné par la destinée. Or, il a accompli tous ses autres travaux. Il est allé, pour le dernier, par les bouches du Tainaros, dans la demeure d'Aidès, afin d'amener à la lumière le Chien à trois corps, et il n'est pas revenu.

Il y a unè rumeur ancienne parmi les Thèbaisiens, qu'un certain Lykos épousa autrefois Dirkè, et fut Maître de la Ville aux sept tours, avant le temps où régnèrent ici les fils de Zeus, Amphiôn et Zèthos, porté par des chevaux blancs. Un enfant de Lykos, ayant le même nom que son père, non pas Thèbaisien, mais venu d'Euboa, a tué Kréôn, et, celui-ci mort, commande à cette terre, après avoir envahi la Ville déchirée par la sédition. Notre alliance avec Kréôn a été pour nous, semble-t-il, un grand malheur; car, pendant que mon fils est retenu dans le sein de la terre, l'illustre Maître de ce pays, Lykos, veut tuer les enfants de Hèraklès et sa femme, afin d'éteindre le meurtre par le meurtre, et me tuer moi-même (s'il convient de me compter parmi les hommes, moi qui ne suis plus qu'un

vieillard inutile), de peur que, parvenus à l'âge viril, ils tirent vengeance du meurtre de leur aïeul maternel. Et moi, que mon fils a laissé ici pour nourrir et garder sa famille et sa demeure, tandis qu'il est plongé dans la noire obscurité de la terre, je viens, afin que ses enfants ne meurent pas, m'asseoir avec leur mère à l'autel de Zeus Sôtèr, que mon noble fils éleva comme un monument de sa lance victorieuse, après qu'il eut défait les Myniens. Nous restons ici, manquant de toutes choses, de nourriture, d'eau, de vêtements, et reposant nos flancs sur la terre nue; car nous sommes chassés de notre demeure, et nous désespérons de notre salut. Je vois que, de tous nos amis, les uns ne sont pas sûrs, et que les véritables ne peuvent nous aider. L'adversité (puisse-t-elle ne jamais frapper ceux qui m'aiment!) est, parmi les hommes, l'épreuve la plus certaine des amis.

## MÉGARA.

O vieillard ! qui détruisis autrefois la Ville des Taphiens, en menant glorieusement l'armée des Kadméiens, combien ce qui vient des Dieux est incertain pour les hommes ! En effet, en ce qui concernait mon père, je n'étais point maltraitée par la fortune. Autrefois, orgueilleux de ses richesses, il possédait la puissance royale qui excite l'ambition et les guerres contre les Rois, et il me donna à ton fils, et me valut une illustre alliance en me mariant à Héraklès. Et, maintenant, tout cela s'est envolé et n'est plus, et nous mourrons tous deux, vieillard, ainsi que les enfants de Héraklès, que j'abrite de mes ailes, comme une poule qui couve ses poussins ! Et, pour me questionner, ils s'approchent aussi l'un après l'autre : — O mère, disent-ils, en quel lieu de la terre est allé notre père ? Que fait-il ?

Quand viendra-t-il ? — Trompés par l'inexpérience de l'enfance, ils cherchent leur père. Et moi je les distrais et les flatte par mes paroles ; mais je tressaille quand les portes crient ; et chacun d'eux s'élançe pour se jeter aux genoux paternels. Maintenant donc, quelle voie de salut, quelle espérance médites-tu, vieillard ? En effet, c'est vers toi que je regarde. Nous ne pouvons sortir en secret de ce pays, car de plus forts que nous s'opposent à notre fuite, et nous ne pouvons mettre aucun espoir de salut en nos amis. Dis-moi donc quelle est ta pensée, et comment, faibles que nous sommes, nous prolongerons notre vie, tandis que la mort nous menace.

AMPHITRYON.

O fille ! il n'est pas facile d'accomplir cela aisément et sans peine.

MÉGARA.

Te manque-t-il quelque douleur, ou aimes-tu tant la lumière ?

AMPHITRYÛN.

Je me réjouis encore de la lumière, et j'aime l'espérance.

MÉGARA.

Moi aussi. Mais il ne faut pas espérer des choses désespérées, vieillard !

AMPHITRYÛN.

Le délai est déjà un remède aux maux.

## MÉGARA.

Mais le temps qui s'écoule, quand il est aussi triste, m'est un tourment.

## AMPHITRYÛN.

Sans doute un vent favorable surviendra, ô fille, après les maux dont nous souffrons, toi et moi; et mon fils, ton époux, reviendra peut-être. Apaise-toi, ferme les sources de larmes de tes enfants; console-les, en les abusant par de trompeuses paroles, bien que de tels mensonges soient misérables. Les calamités des vivants finissent par se lasser et le souffle des vents n'a pas toujours la même violence, et les heureux ne sont pas toujours heureux; car tout change tour à tour. L'homme le meilleur s'affermir toujours par l'espérance, et il n'appartient qu'au lâche de désespérer.

## LE CHOEUR.

*Strophe.*

Vers les demeures couvertes et le lit du vieillard, je marche, appuyé sur un bâton, chantant des plaintes lamentables, comme un cygne blanc. Je ne suis qu'une voix semblable à la vision vaine des songes nocturnes, tremblante, mais pleine de cœur, ô enfants, qui n'avez plus de père! ô vieillard, et toi, malheureuse mère, qui gémis sur ton époux retenu dans les demeures d'Aidès!

*Antistrophe.*

Ne fatigue pas ton pied et tes membres alourdis par la vieillesse, tel qu'un cheval qui traîne, sous le joug, un char sur la pente d'un rocher, et qui s'arrête, dompté par

la lassitude. Prends ma main et mon péplos, si la force manque à ton pied débile. Vieillard, conduis un vieillard ! Autrefois, nous avons partagé les armes et les travaux des jeunes hommes de notre âge, en honneur de notre patrie très glorieuse !

*Épôde.*

Voyez les éclairs de leurs yeux semblables à ceux de leur père ! Leur visage a gardé toute sa grâce, mais le malheur ne les a point quittés depuis l'enfance. O Hellas ! Quels braves compagnons de guerre tu perdras en les perdant ! Mais je vois Lykos, le Maître de cette terre, qui approche de cette demeure.

LYKOS.

Si cela m'est permis, je veux interroger le père et la femme de Héraklès ; et, certes, je le puis, si je suis votre Maître. Jusques à quand chercherez-vous à prolonger votre vie ? Quelle espérance, quel secours prévoyez-vous pour ne pas mourir ? Pensez-vous que le père de ceux-ci, lui qui est couché dans le Hadès, puisse revenir ? Parce qu'il vous faut mourir, vous êtes en proie à un deuil peu digne de vous, de toi qui te vantes inutilement, dans toute la Hellas, que Zeus, en partageant ton lit nuptial, a engendré un nouveau Dieu, et de toi qui te glorifies d'être appelée la femme du plus illustre des hommes. Et quelle action si glorieuse ton mari a-t-il donc accomplie, pour avoir tué l'Hydre des marais, ou la Bête Néméienne qu'il a prise dans des réts, et qu'il prétend avoir étranglée de ses

mains ? Est-ce pour cela que vous luttez contre moi ? Est-ce pour cela que les fils de Hèraklès ne doivent pas mourir ? Lui, qui n'était qu'un homme de rien, il s'est acquis une réputation de courage en combattant des bêtes sauvages, mais jamais en accomplissant d'autres actions. Jamais il n'a porté le bouclier sur le bras gauche, et n'a engagé le combat de la lance ; mais, n'ayant que son arc, la plus lâche des armes, il était toujours prêt à la fuite. Se servir d'un arc n'est point une marque de courage pour un homme ; mais il est brave, celui qui regarde fermement le sillon creusé par la lance rapide, et reste à son rang. Ce que je fais, vieillard, ne témoigne point de ma cruauté, mais de ma prudence. En effet, je sais que j'ai tué Kréon, père de celle-ci, et que je possède son thrône. Donc, je ne veux pas, en laissant ces enfants devenir hommes, épargner des vengeurs futurs de mes actions.

## AMPHITRYÛN.

Il appartient à Zeus de protéger les fils de Zeus. Pour moi, Hèraklès, il me faut prouver à celui-ci sa demeure en ce qui te regarde, car je ne dois pas permettre que tu sois outragé. Tout d'abord, Hèraklès, je dois repousser loin de toi, entre toutes les accusations incroyables qu'on t'adresse, celle de lâcheté, qui doit être comptée parmi les plus incroyables, et je la repousse par le témoignage des Dieux. J'interroge la foudre de Zeus et le quadrigé qui portait Hèraklès, quand, perçant de ses traits ailés les entrailles des Géants fils de Gaia, il célébra avec les Dieux sa glorieuse victoire. O le père des Rois, va dans Pholoè, demande aux injurieux quadrupèdes, à la race des Kentaures, quel homme ils estiment le plus brave ! Ne sera-ce point mon fils, que tu accuses de peu de courage ? Inter-

roge Dirphys l'Abantide, où tu as été élevé, et, certes, elle ne te louera pas, car, en effet, tu ne peux appeler en témoignage de tes belles actions aucun lieu de ta patrie. Tu méprises la plus adorable des inventions, l'arc qui lance des flèches? Écoute mes raisons, et tu seras mieux instruit. L'homme lourdement armé est esclave de ses armes, et quand ceux qui sont rangés autour de lui ne sont pas braves, il succombe à cause de la lâcheté de ses compagnons. Quand il a rompu sa lance, il ne peut repousser la mort, car il ne possède que cette seule défense. Mais celui dont la main est habile à lancer les traits de l'arc, possède le plus grand des avantages, qui est d'envoyer mille flèches aux ennemis, en se défendant de la mort; et, même de loin, peut se venger de ses adversaires qu'il blesse et aveugle de ses traits, sans exposer son corps, car il est en sûreté. Et c'est la plus grande habileté, puisqu'il se sauvegarde, tout en infligeant des maux à ses ennemis, et qu'il n'est pas soumis au hasard. Telle est la réponse que je fais aux choses que tu as avancées. Mais pourquoi veux-tu tuer ces enfants? Que t'ont-ils fait? En une seule chose je t'estime prudent, lâche comme tu l'es : tu crains cette race de braves! Cependant il est dur pour nous de mourir à cause de ta lâcheté. Il serait plus juste que tu souffrisses cela de nous qui sommes meilleurs que toi, si Zeus était équitable envers nous. Donc, si tu veux commander ici, permets-nous de nous exiler de cette terre. Ne nous fais pas violence, ou tu la subiras à ton tour, lorsque le souffle de la destinée aura changé. Hélas! O terre de Kadmos! car je m'adresse aussi à toi, est-ce là le secours que tu apportes à Héraklès et à ses enfants? Lui qui combattit seul sous les Myniens et fit que Thèba put regarder d'un œil libre! Et je blâme aussi la Hellas, et je ne puis

me taire, lorsque je la trouve très ingrate envers mon fils; quand elle devrait venir en aide à ses enfants, par le feu, la lance et les armes, à cause de la mer et de la terre purgées par les travaux de Héraklès! O enfants! ni la Ville des Thèbaiens, ni la Hellas, ne vous secourent, et vous me regardez, moi qui suis un ami impuissant, et qui ne suis rien qu'un vain bruit de paroles! Mes forces anciennes ne sont plus, et mes membres sont tremblants de vieillesse, et ma vigueur s'est évanouie. Si j'étais jeune et fort, ayant saisi une lance, j'ensanglanterais sa tête blonde, et, plein de terreur, il fuirait par delà les bornes atlantiques!

## LE CHOEUR.

Les hommes irréprochables n'ont-ils pas occasion de parler, bien qu'ils soient lents à le faire?

## LYKOS.

Parle insolemment contre moi; je te répondrai en te châtiant. Vous, allez! les uns sur le Hélikôn, les autres dans les gorges du Parnasos. Ordonnez aux bûcherons de couper des troncs de chêne; et, dès qu'ils les auront apportés dans la Ville, amassant un bûcher autour de l'autel, brûlez et consommez les corps de tous ceux-ci, afin qu'ils sachent que ce n'est pas un mort qui commande à cette terre, mais moi seul! Vous, vieillards, qui êtes opposés à mes desseins, vous ne pleurerez pas uniquement les enfants de Héraklès, mais les calamités de vos propres familles, quand elles souffriront par moi; et rappelez-vous que vous êtes mes esclaves!

## LE CHOEUR.

O nés de la terre, qu'Arès sema autrefois, après qu'il eut arraché les dents voraces du Dragon, que ne levez-vous ces sceptres sur lesquels s'appuie votre main droite, et n'ensanglantez-vous la tête impie de cet étranger qui, bien qu'il ne soit pas Thèbain, et très lâche qu'il est, opprime nos jeunes hommes ? Mais, au moins, jamais tu ne me commanderas impunément, ni tu ne t'empareras de ce que j'ai acquis par le grand travail de mes mains. Retourne avec ta méchanceté et ton insolence là d'où tu viens, car, moi vivant, tu ne tueras jamais les enfants de Héraklès ! Il n'est pas caché si profondément sous la terre, ayant laissé des enfants. Toi, tu as ruiné cette terre, et lui l'a sauvée, sans en être dignement récompensé. Ai-je donc le souci de ce qui m'est étranger, en m'inquiétant de mes amis morts, en un moment où j'ai le plus besoin d'amis ? O ma main droite, combien tu désires saisir la lance, mais la faiblesse de mon grand âge rend mon vœu inutile. Sinon, je te réprimerais, toi qui m'appelles esclave, et j'habiterais glorieusement Thèba dans laquelle tu te réjouis. En effet, la Cité, en proie à la sédition et aux mauvais conseils, a perdu toute sagesse ; car autrement, jamais elle ne t'eût subi pour Maître !

## MÉGARA.

Je vous loue, ô vieillards ! Il convient, en effet, que des amis montrent une juste colère en faveur de leurs amis ; mais ne vous attirez aucun mal, en vous irritant à cause de nous contre vos Maîtres. Écoute mes paroles, Amphitryôn ! et dis si elles te semblent sages. J'aime mes enfants, car comment n'aimerais-je pas ceux que j'ai conçus et en-

fantés ? et j'estime la mort une chose malheureuse ; mais je crois qu'il est insensé, l'homme qui lutte contre la nécessité. Pour nous, puisqu'il est nécessaire de mourir, mourons donc, mais non consumés par le feu, excitant ainsi le rire de nos ennemis, ce qui est pour moi un mal plus grand que la mort elle-même. Nous devons à notre race de nobles exemples. Tu as une glorieuse renommée guerrière, et tu ne saurais supporter de mourir lâchement. Mon illustre mari n'a-t-il point donné la preuve qu'il ne voudrait pas sauver ses enfants au prix d'une mauvaise renommée ? Car les hommes bien nés souffrent des actions honteuses de leurs enfants, et je ne dois pas rejeter l'exemple de mon mari. Considère ton espérance, telle que je la juge. Tu penses que ton fils reviendra du fond de la terre ? Mais quel mort est jamais revenu du Hadès ? Pouvons-nous fléchir Lykos par nos paroles ? Non, certes ! Il faut fuir un ennemi stupide, et il convient de céder à des ennemis sages et de nobles mœurs. On obtient plus facilement leur clémence, en se montrant doux envers eux. Déjà, il m'est venu dans l'esprit d'obtenir par nos supplications l'exil pour ces enfants ; mais il est lamentable d'acheter son salut au prix d'une misérable pauvreté, car on dit qu'un hôte ne fait pas, plus d'un jour, bon visage à des amis exilés. Souffre donc la mort avec nous, puisqu'elle t'attend. J'en appelle à ta bonne race, vieillard ! Celui qui veut lutter contre les maux envoyés par les Dieux prouve du zèle, mais ce zèle est de la démence, car nul ne peut faire que ce qui doit être fatalement n'arrive pas.

## LE CHOEUR.

Quand mes bras étaient vigoureux, si quelqu'un t'avait

fait injure, je l'aurais facilement réprimé ; mais nous ne sommes plus rien maintenant. C'est donc à toi de songer, Amphitryôn, aux moyens de repousser ces calamités.

## AMPHITRYÔN.

Ce n'est ni la lâcheté, ni le désir de vivre qui me font craindre de mourir, mais je veux conserver ses enfants à mon fils. Si j'avais un autre dessein, je semblerais vouloir ce qui ne peut être. Voici ma gorge que je tends à l'épée pour qu'on la tranche et que ma tête tombe, et qu'on la jette du haut d'un rocher. Mais fais-nous cette grâce à tous deux, Roi, nous t'en supplions ! Tue-nous, cette malheureuse et moi, avant mes enfants, afin que le spectacle impie nous soit épargné de les voir rendre l'âme et de les entendre appeler leur mère et le père de leur père ! Pour le reste, fais ce qu'il te plaît, car nous n'avons aucun secours contre la mort.

## MÉGARA.

Et moi, je te prie et te conjure d'ajouter une grâce à cette grâce, afin d'en accorder deux à deux suppliants. Permets-moi de parer ces enfants d'ornements mortuaires, et que les demeures soient ouvertes d'où nous sommes maintenant chassés, pour qu'ils aient au moins cela de la maison paternelle.

## LYKOS.

Que cela soit ! Que les serviteurs ouvrent les portes ! Entrez pour vous parer. Je ne vous refuse point ces ornements ; mais, dès que vous les aurez revêtus, je reviendrai, afin de vous envoyer sous terre.

## MÉGARA.

O Enfants ! suivez les pas de votre malheureuse mère dans la demeure paternelle où d'autres possèdent vos richesses. Mais le nom nous reste encore !

## AMPHITRYÛN.

O Zeus ! c'est en vain que tu as partagé mon lit, c'est en vain que nous te nommons le père de mon fils. Certes ! tu es moins notre ami que nous le pensions. Moi qui ne suis qu'un mortel, je l'emporte par la vertu sur toi qui es un grand Dieu, car je n'ai pas trahi les enfants de Hèraklès. Mais toi, tu as su te glisser dans ma chambre nuptiale, entrer dans un lit étranger contre la volonté de tous ; mais tu ne sais pas sauver tes amis ! Tu es donc un Dieu impuissant, ou tu n'es pas juste !

## LE CHOEUR.

*Strophe I.*

Phoibos chante joyeusement et fait sonner, du plektre d'or, sa kithare sonore ; et moi, je veux célébrer par mes louanges celui qui a pénétré dans les ténèbres de la terre et du Hadès, soit que je le dise fils de Zeus, ou d'Amphitryôn. Je veux le louer, car les louanges des grandes actions sont l'honneur des morts. Et, d'abord, il purgea la forêt de Zeus du Lion farouche, et il en revêtit son dos, et il couvrit sa tête blonde de la terrible gueule de la Bête féroce.

*Antistrophe I.*

Et il blessa de son arc meurtrier la race des sauvages Kentaures montagnards, et il les tua de ses flèches ailées. Et les témoins de sa victoire furent le Pénéios aux beaux tourbillons, et les vastes plaines infécondes, et les vallées Péliades, et les cavernes proches de la Homola, où ils s'armaient de pins pour ravager par leurs courses cavalières la terre des Thessaliens. Puis, ayant tué la Biche au dos tacheté et aux cornes d'or, fléau des laboureurs, il la voua à la Déesse Oinôatide, tueuse de bêtes fauves.

*Strophe II.*

Et il monta sur le quadrigé, et il soumit au frein les chevaux de Diomèdès, furieux et indomptés, qui, dans leurs crèches meurtrières, dévoraient une nourriture sanglante, car ils mangeaient des hommes et s'en réjouissaient ! Et il traversa le Hébrois aux flots argentés, afin d'accomplir le travail ordonné par le Tyran Mykènaïen, puis le rivage Péliade, auprès du courant de l'Anauros. Et il dompta de son arc Kyknos qui tuait ses hôtes, l'habitant inhospitalier d'Amphanaïa.

*Antistrophe II.*

Puis il vint au gardien Hespérien, vers les Vierges harmonieuses, cueillir les splendides Pommes d'or sur les branches lourdes de fruits, ayant tué le Dragon au dos couleur de feu, qui entourait de ses replis l'arbre inaccessible et le gardait. Et il entra dans le sein de la mer, afin d'assurer la sécurité des navigateurs. Et, s'étant approché de la demeure d'Atlas, il tendit les bras au milieu de l'Ouranos, et il soutint de sa force les demeures étoilées des Dieux !

*Strophe III.*

Et près du marais Méotis qui abonde en fleuves, à travers les flots de l'Euxeinos, il marcha vers l'armée cavalière des Amazones; et avec quelle troupe d'amis sortis de la Hellas, lorsqu'il enleva la robe tissée de fils d'or de la fille d'Arès, et le baudrier meurtrier ! Et la Hellas reçut les illustres dépouilles de la Vierge Barbare, et Mykèna les conserve. Et il brûla la Chienne meurtrière, l'Hydre de Lerna aux milles têtes, et il trempa dans son fiel les flèches avec lesquelles il tua le Berger d'Érythéia aux trois corps !

*Antistrophe III.*

Et il emporta les glorieuses palmes d'autres combats; et, pour dernier travail, il navigua vers le lamentable Aidès; et c'est là que le malheureux a fini sa vie; et il n'est point revenu. Et sa demeure est vide d'amis; et, ce qui est impie, la barque de Kharôn attend ses enfants pour la route terrible qui n'a point de retour ! Ta famille regarde vers toi, et tu n'es pas ici ! Si j'étais florissant de forces, si je pouvais brandir la lance dans le combat et me joindre aux Kadméiens de mon âge, je viendrais en aide à ses enfants; mais j'ai perdu l'heureuse jeunesse !

Mais voici les fils de Hèraklès autrefois si grand, revêtus des ornements mortuaires. Sa chère femme traîne ses enfants derrière elle, ainsi que le vieux père de Hèraklès. Malheureuse ! je ne puis contenir plus longtemps les vieilles sources de larmes de mes yeux !

---

## MÉGARA.

Allons ! quel sacrificateur tuera ces enfants ? Qui m'ôtera ma misérable vie ? Ces victimes sont prêtes à être conduites dans le Hadès. O mes fils ! tous à la fois, vieillards, enfants et mère, nous sommes attelés à l'horrible joug des morts ! Oh ! la malheureuse destinée que la nôtre, ô enfants, vous que je vois pour la dernière fois ! Je vous ai enfantés, je vous ai élevés pour être le jouet de vos ennemis, insultés et tués par eux ! Hélas ! combien l'espérance m'a trompée, que j'avais autrefois conçue d'après les paroles de votre père ! A toi, ton père avait réservé Argos, et tu devais habiter les demeures d'Eurystheus, et commander sur la fertile Pélasgia, et il couvrait ta tête de la peau du Lion dont il était vêtu. Et toi tu devais être Roi des Thébaiens qui aiment les chars, et posséder mes champs héréditaires, ainsi qu'il l'avait affirmé à mon père ; et il t'aurait légué la massue écrasante, présent de Daïdalos. Et à toi, enfin, il promit de donner Oikalia qu'il avait autrefois dévastée à l'aide de ses flèches lancées au loin. A tous trois que vous êtes, votre père vous réservait ainsi trois royaumes, dans l'élan de sa grande âme. Et moi, pour vos noces, je choisissais d'excellentes fiancées, sur la terre des Athéniens, dans Sparta et dans Thèba, afin que, votre nef étant solidement amarrée, vous eussiez une vie heureuse ! Et tout cela s'est évanoui, et la fortune changée vous donne les Kères de la mort pour épouses, et à moi, misérable, mes larmes pour bain nuptial ! Et votre aïeul prépare le festin nuptial, ayant pour gendre Aidès, lugubre alliance ! Hélas sur moi ! Lequel presserai-je le premier ou le dernier contre ma poitrine ? Plût aux Dieux, qu'ayant les ailes brillantes de l'abeille, je pusse recueillir en un seul les gémissements

de tous, et me repaître de mes larmes sans nombre ! O très cher ! si tu peux entendre ma voix dans le Hadès des morts, c'est à toi que je parle, Hèraklès : Ton père et tes enfants vont mourir, et je pérís aussi, moi qui, à cause de toi, étais autrefois nommée heureuse par les hommes ! Secours-nous, viens ! Que ton ombre m'apparaisse au moins ! A peine seras-tu venu, que cela suffira pour nous ; car, devant toi, ceux qui tuent tes enfants seront des lâches !

## AMPHITRYÔN.

Toi, femme, prépare tout, afin que nous allions dans le Hadès. Pour moi, ô Zeus ! je t'appelle en tendant mes mains vers l'Ouranos. Si tu veux secourir les enfants, accours ! car, avant peu, tu ne pourras plus rien. Je t'ai souvent appelé, mais en vain, et je vois qu'il nous faut mourir ! O vieillards, la vie est brève ; jouissez-en donc et coulez-la doucement, et ne pleurez ni jour, ni nuit ! Le temps détruit l'espérance, et, son œuvre faite, il s'envole. Voyez-moi ! J'étais admiré des hommes pour l'éclat de ma destinée, et cependant la fortune m'a tout enlevé, et, en un jour, a tout emporté comme un oiseau dans l'air ! Je ne sais pour qui sont assurées la plus grande félicité et la gloire. Salut ! vous qui avez mon âge. Vous voyez aujourd'hui votre ami pour la dernière fois !

## MÉGARA.

Ah ! vieillard ! ne vois-je pas ce qui m'est le plus cher ?  
Que faut-il dire ?

AMPHITRYÛN.

Je ne sais, fille ! Ta stupeur aussi me saisit.

MÉGARA.

C'est lui qu'on disait enfermé sous terre ! Si, du moins, je ne fais pas un songe, en pleine lumière ! Que dis-je ? Je serais insensée de croire que ceci est un songe. Celui-ci n'est autre que ton fils, ô vieillard ! Ici, ô enfants ! Suspendez-vous aux vêtements de votre père. Allez ! hâtez-vous, ne le quittez plus ! Il vaut pour vous Zeus Sôtèr !

HÉRAKLÈS.

Salut, ô demeure et vestibule de mes foyers ! Combien je vous contemple avec joie, à mon retour à la lumière ! Mais qu'est ceci ? Je vois, devant la demeure, mes enfants la tête ceinte d'ornements mortuaires, ma femme au milieu d'une foule d'hommes, et mon père en larmes au sujet de quelque malheur ! Allons ! approchons, et que je sache ce qui est survenu de nouveau dans cette demeure !

AMPHITRYÛN.

O le plus cher des hommes, ô lumière qui apparais à ton père ! Te voilà donc ! Tu es sauvé, et tu reviens à temps pour tes amis.

HÉRAKLÈS.

Que dis-tu ? Au milieu de quel trouble suis-je tombé, père ?

MÉGARA.

Nous périssons ! Toi, vieillard, pardonne-moi de répondre quand c'était à toi de parler. Mais les femmes sont

beaucoup plus faibles que les hommes, et mes enfants et moi-même nous allions mourir !

HÉRAKLÈS.

Apollôn ! Quel exorde à ces paroles !

MÉGARA.

Mes frères et mon vieux père ont péri.

HÉRAKLÈS.

Que dis-tu ? Comment ? Quelle lance les a frappés ?

MÉGARA.

L'illustre Lykos, Maître de cette terre, les a tués.

HÉRAKLÈS.

En combattant, ou au milieu d'une sédition ?

MÉGARA.

C'est par une sédition qu'il s'est emparé de la Ville de Kadmos aux sept portes.

HÉRAKLÈS.

D'où vient la terreur qui vous possède, toi et ce vieillard ?

MÉGARA.

Il allait tuer ton père, moi et tes enfants.

HÉRAKLÈS.

Que dis-tu ? Que craignait-il de mes enfants orphelins ?

MÉGARA.

Qu'ils vengent un jour la mort de Kréon.

HÉRAKLÈS.

Mais pourquoi ces vêtements, ornements qui conviennent aux morts ?

MÉGARA

Nous sommes déjà revêtus des vêtements mortuaires.

HÉRAKLÈS.

Et vous alliez mourir violemment ? O malheureux que je suis !

MÉGARA.

Nous étions sans amis. Nous avons appris que tu étais mort.

HÉRAKLÈS.

Mais d'où vient ce désespoir qui vous a saisis

MÉGARA.

Les messagers d'Eurystheus nous ont apporté cette nouvelle.

HÉRAKLÈS.

Mais pourquoi avez-vous quitté ma demeure et mes byers ?

MÉGARA.

Ton père a été chassé de son lit par la Violence.

HÉRAKLÈS.

Elle n'a pas eu honte d'outrager un vieillard ?

MÉGARA.

La pudeur n'habite pas avec cette Déesse.

HÉRAKLÈS.

J'ai donc perdu tous mes amis pendant mon absence ?

MÉGARA.

Existe-t-il des amis pour un homme malheureux ?

HÉRAKLÈS.

N'ont-ils donc que du mépris pour les combats que j'ai soutenus contre les Myniens ?

MÉGARA.

Je te le dis encore : le malheur n'a point d'amis.

HÉRAKLÈS.

Ne rejetterez-vous point ces bandelettes d'Aidès, et ne contemplerez-vous pas la lumière, si chère aux yeux au sortir des ténèbres souterraines ? Moi, car maintenant c'est à mon bras d'agir, je vais d'abord renverser la demeure du nouveau Tyran, et couper sa tête impie, et la jeter aux chiens, pour qu'ils la déchirent ! Et tous les Kadméiens qui, ayant reçu mes bienfaits, m'ont été ingrats, je les écraserai de ma massue victorieuse, et je dissiperai le reste à l'aide de mes flèches ailées, et j'em-

plirai tout l'Isménos d'un égorgement de morts, et l'eau limpide de Dirké en sera ensanglantée! Qui donc dois-je secourir d'abord, si ce n'est ma femme, mes enfants et ce vieillard? Qu'importe tous mes travaux! Tout ce que j'ai accompli est vain, si je ne fais ceci. Il convient que je meure pour défendre ces enfants qui devaient mourir pour leur père. Que dirais-je, si, après avoir, par ordre d'Eurystheus, combattu l'Hydre et le Lion, je ne tentais de sauver mes enfants de la mort? On ne pourrait plus me nommer, comme autrefois, Héraklès le victorieux.

## LE CHOEUR.

Il est juste qu'un père vienne en aide à ses enfants, qu'un fils secoure son vieux père, et un mari celle qui partage sa vie.

## AMPHITRYÛN.

Il est digne de toi, ô fils, d'aimer tes amis et de haïr tes ennemis; mais ne te hâte pas trop.

## HÉRAKLÈS.

Mais en ceci, ô père, qu'y a-t-il de plus prompt qu'il ne convient?

## AMPHITRYÛN.

Le Roi a pour alliés un grand nombre d'hommes pauvres qui passent pour riches, et qui ont excité une sédition et perdu la Cité, afin de piller les autres. Leur patrimoine a été dissipé par leurs dépenses et par l'oisiveté. On t'a vu entrer dans la Ville; et puisque tu as été vu, crains de périr, attaqué pas tes ennemis réunis.

HÉRAKLÈS.

Je n'en ai nul souci, même quand toute la Ville m'aurait vu. Cependant, ayant aperçu un oiseau dans un lieu non propice, j'ai compris qu'une calamité était tombée sur ma demeure. C'est pourquoi je suis entré en secret sur cette terre.

AMPHITRYÛN.

Bien ! Maintenant, va saluer tes foyers, et fais revoir ton visage aux demeures paternelles. En effet, Lykos viendra lui-même pour entraîner ta femme et tes enfants, et m'égorger moi-même. Donc, si tu restes ici, tout te réussira, et tu assureras ta sécurité. Ainsi, fils, ne trouble pas la Ville avant d'avoir tout préparé pour le mieux.

HÉRAKLÈS.

Je ferai ainsi, car tu conseilles sagement. J'entre dans la demeure. Revenu enfin des gouffres souterrains et privés de lumière, où est la femme d'Aidès, je ne dédaigne pas de saluer avant tout mes Dieux domestiques.

AMPHITRYÛN.

O fils ! es-tu donc descendu dans les demeures d'Aidès

HÉRAKLÈS.

Et j'ai aussi ramené à la lumière la Bête aux trois têtes.

AMPHITRYÛN.

Vaincue dans un combat, ou grâce à la Déesse ?

HÉRAKLÈS.

Dans un combat. Et j'ai eu la bonne fortune de voir les sacrés Mystères.

AMPHITRYÛN.

Et cette Bête est-elle maintenant dans les demeures d'Eurystheus ?

HÉRAKLÈS.

Dans le bois de la Déesse terrestre et dans la Ville de Hermiôn.

AMPHITRYÛN.

Eurystheus ignore-t-il que tu es revenu sur la terre ?

HÉRAKLÈS.

Il ne le sait pas. J'ai voulu, dès mon retour, m'informer de mes affaires domestiques.

AMPHITRYÛN.

Comment es-tu resté si longtemps sous terre ?

HÉRAKLÈS.

Je me suis attardé, père, afin de ramener Thèseus du Hadès.

AMPHITRYÛN.

Où est-il ? Est-il retourné dans la terre de la patrie ?

HÉRAKLÈS.

Il est parti pour Athènes, joyeux d'avoir échappé au

Hadès. Mais allons, ô enfants ! Suivez votre père dans la demeure. Il vous sera plus agréable d'y rentrer que d'en être sortis. Ayez bon courage, et ne versez plus des flots de larmes de vos yeux. Et toi, femme, recueille ton esprit, et cesse de trembler. Lâche mes vêtements ; je ne suis pas un oiseau, et ne veux point fuir ceux que j'aime. Ah ! ils ne me lâchent point, et ils se suspendent encore plus à mes vêtements ! Vous étiez donc à ce point sur le tranchant du rasoir ? Je vous mènerai de mes mains, je vous traînerai comme une nef entraîne de petites barques, car je ne refuse pas de prendre soin de mes enfants. Tous les hommes se ressemblent ; les premiers d'entre eux et ceux qui ne sont rien aiment leurs enfants. Tous diffèrent par les richesses, car les uns en possèdent et les autres n'en ont pas ; mais toute la race des hommes aime ses enfants.

---

LE CHŒUR

*Strophe I.*

La jeunesse m'est douce, mais la vieillesse, fardeau toujours plus lourd que les roches de l'Aitna, est pesante à ma tête et couvre d'un brouillard la lumière de mes paupières ! Ni les royales richesses asiatiques, ni une demeure pleine d'or, ne seraient acceptées par moi en échange de la jeunesse qui est très belle dans la richesse, et très belle aussi dans la pauvreté. Mais je hais la vieillesse triste et mortelle. Puisse-t-elle périr sous les flots, et toujours s'envoler dans l'air comme un oiseau loin des Cités et des demeures des hommes !

*Antistrophe I.*

Si la prudence et la sagesse des Dieux étaient telles que celles des hommes, ceux qui possèdent la vertu en recevraient un signe manifeste, en ayant une double jeunesse ; et, une fois morts, ils recommenceraient une nouvelle course à la lumière de Hélios. Et les mauvais n'auraient qu'une seule vie ; et, de cette façon, il serait permis de reconnaître les bons et les mauvais, comme, dans les nuées, la foule des astres est manifeste aux marins. Mais nous n'avons reçu des Dieux aucune marque certaine pour reconnaître les bons et les mauvais, et toute l'existence est agitée et se passe à amasser des richesses.

*Strophe II.*

Je ne cesserai pas de joindre, par un très doux accord, les Kharites aux Muses. Que je ne vive jamais sans les Muses, et que je sois toujours couronné ! L'Aoïde, quoique vieux, célèbre encore Mnèmosyna. Je chanterai encore le chant triomphal de Hèraklès, et Bromios qui dispense le vin, au son de la lyre aux sept cordes et de la flûte Libyque ; et je ne cesserai pas encore de célébrer les Muses qui m'ont excité aux chœurs.

*Antistrophe II.*

Les Dèliades chantent le Païan aux portes, célébrant l'heureux fils de Latô par leurs belles danses. Comme un cygne, je ferai sonner le Païan dans tes demeures, Hèraklès, vieillard harmonieux malgré mes vieilles joues, car le fils de Zeus est un sujet heureux pour mes hymnes. Il a surpassé par ses vertus la noblesse de sa race, et par

ses travaux il a donné une vie tranquille aux vivants, en détruisant la terreur des bêtes féroces.

LYKOS.

Tu sors à propos de la demeure, Amphitryôn ! Voici, en effet, un long temps déjà que vous vous êtes vêtus des ornements mortuaires. Allons ! ordonne aux enfants et à la femme de Héraklès de sortir de ces demeures, selon la promesse que vous avez faite de mourir.

AMPHITRYÛN.

Roi ! tu me poursuis, misérablement affligé que je suis, et tu m'outrages parce que mon fils est mort, quand tu devrais, bien que tout puissant, nous traiter plus modérément. Mais puisque tu nous imposes la fatalité de mourir, il est nécessaire d'y consentir et de faire ce que tu veux.

LYKOS.

Où est Mégara ? Où sont les enfants du fils d'Alkmèna ?

AMPHITRYÛN.

Je la vois, autant que je puis en conjecturer, de cette porte.

LYKOS.

Qu'est-ce ? Quelle raison as-tu de le croire ?

AMPHITRYÛN.

Elle est assise, suppliante, aux sacrés autels domestiques.

LYKOS.

Supplication, certes, bien vaine pour sauver sa vie !

AMPHITRYÛN.

Elle appelle en vain son mari mort.

LYKOS.

Il n'est pas ici, et il ne reviendra jamais.

AMPHITRYÛN.

Non ! à moins qu'un Dieu ne le fasse renaître.

LYKOS.

Va vers elle, et conduis-la hors de la demeure.

AMPHITRYÛN.

Je participerais au meurtre en faisant cela.

LYKOS.

Puisque tu penses que cela ne t'est point permis, moi qui n'ai pas cette crainte, j'irai prendre les enfants et la mère. Suivez-moi, serviteurs, et que je jouisse enfin du repos après tant d'inquiétudes !

AMPHITRYÛN.

Va donc ! Va où il est juste que tu ailles. D'autres auront peut-être d'autres soucis ; mais attends-toi, puisque tu fais le mal, à subir le mal à ton tour. — O vieillards, il entre ! C'est bien. Mais il sera enveloppé de rets mortels, le très scélérat qui espérait tuer les autres ! J'irai

aussi, afin de le voir tomber mort. C'est une volupté de voir mourir un ennemi, quand il reçoit le châtimeut de ses crimes.

1<sup>er</sup> DEMI-CHOEUR*Strophe I.*

Il se fait un changement de maux. Celui qui était auparavant un grand Roi, incline à son tour sa vie vers le Hadès. O justice ! ô retours du Destin des Dieux !

2<sup>e</sup> DEMI-CHOEUR.

Tu es enfin arrivé là où tu vas expier par la mort les outrages que tu infligeais à ceux qui étaient meilleurs que toi !

1<sup>er</sup> DEMI-CHOEUR.*Strophe II.*

La joie me donne des ruisseaux de larmes ! Les choses dont le Maître de cette terre n'eût jamais cru devoir souffrir ont tourné contre son espoir.

2<sup>e</sup> DEMI-CHOEUR

Mais, ô vieillard ! voyons ce qui se fait dans la demeure, et si quelqu'un en est où je désire qu'il soit.

## LYKOS.

Hélas, hélas sur moi !

1<sup>er</sup> DEMI-CHOEUR.*Antistrophe I.*

Le chant qui m'est doux à entendre commence dans les demeures! La mort n'est pas loin. Le Roi crie et gémit; c'est le prélude du meurtre.

LYKOS.

O terre de Kadmos! Je meurs par une embûche!

2<sup>e</sup> DEMI-CHOEUR.

Tu en as perdu d'autres; il te faut, à ton tour, subir ton châtiment; il te faut expier tes crimes.

1<sup>er</sup> DEMI-CHOEUR.*Antistrophe II.*

Quel homme, étant mortel, accusera désormais injustement les Dieux, jettera des paroles insensées contre les bienheureux Ouraniens, en disant que les Dieux sont impuissants?

2<sup>e</sup> DEMI-CHOEUR.

Vieillards! cet homme impie n'est plus. Les demeures se sont tues. Formons des danses, car nos amis, comme je le désire, sont heureux!

LE CHOEUR.

*Strophe I.*

Les danses, les danses et les festins emplissent la Ville sacrée de Thèba! Un changement, un changement de la

fortune fait naître des chants après les larmes. Le nouveau Roi est mort, et l'ancien maître règne, ayant quitté le port de l'Akhérôn. L'espérance est venue contre mon attente.

*Antistrophe I.*

Les cœurs impies et les cœurs des justes sont ouverts aux Dieux, et les Dieux les voient. L'or et la bonne fortune éloignent les hommes de la modération et les entraînent avec eux vers la puissance injuste. Celui qui méprise les lois et se livre à l'iniquité ne soutient pas les vicissitudes du temps, et il brise le noir char de la fortune.

*Strophe II.*

Couronne-toi, ô Isménos ! Vous qui habitez la Ville aux sept portes, menez les danses ! Dirké au beau cours, et vous, Vierges de l'Asopos, sortez de l'eau paternelle, et chantez toutes, ô Nymphes, le combat glorieux et l'illustre victoire de Héraklès. O roches boisées de Pythô, demeures des Muses Hélikoniades, emplissez d'un bruit joyeux ma Ville et mes murs où apparut la race des hommes nés de la terre, foule armée de boucliers d'airain, qui ont transmis cette terre aux enfants de leurs enfants, lumière sacrée de Thèba !

*Antistrophe II.*

O double couche nuptiale d'un mortel et de Zeus qui entra dans le lit de la nymphe Perséide ! Cette union, ô Zeus ! autrefois certaine pour moi, est aujourd'hui manifeste au delà de mon espérance, et le temps montre la splendide vertu de Héraklès qui revient des profondeurs de la terre, ayant quitté la demeure souterraine d'Aidès. Tu es pour moi un bien meilleur Maître que ces Rois dégé-

nérés, et on peut reconnaître, par ce combat, que la justice plaît encore aux Dieux.

Hélas ! hélas ! Ressentez-vous, vieillards, la même terreur que moi ? Quel est ce spectre que je vois au-dessus de la demeure ? Fuyons ! fuyons ! hâte ton pied tardif, enfuis-toi d'ici ! O Roi Païan, écarte de moi ces maux !

---

IRIS.

Rassurez-vous, ô vieillards ! vous voyez Lyssa, la fille de la nuit, et moi, Iris, la messagère des Dieux. Nous ne venons en aucune façon pour la ruine de la Ville, mais bien contre la famille d'un seul homme qu'on dit être né de Zeus et d'Alkmèna ; car, avant d'avoir accompli ses durs travaux, il était soumis à la destinée, et le Père Zeus ne permettait ni à moi, ni à Hèra, de le maltraiter. Mais, puisqu'il a terminé les travaux d'Eurystheus, Hèra veut qu'il se souille du sang des siens, en tuant ses enfants, et je le veux comme elle. Va donc, Fille vierge de la noire Nuit, au cœur inexorable ! jette la démence dans cet homme tueur de ses enfants, trouble son esprit, agite furieusement ses pieds, tourmente-le, charge-le d'un lien mortel, afin que cette belle couronne d'enfants égorgés passe par sa main le détroit Akhérousien, et qu'il sache quelle est notre colère à Hèra et à moi ! Ou les Dieux ne seront rien, ou les mortels seront puissants, si cet homme ne subit ce châtement.

LYSSA.

Je suis née d'un noble père et d'une noble mère, du sang de Nyx et d'Ouranos, et je n'ai point mission de

porter envie à mes amis, et je ne me réjouis pas de nuire aux amis des hommes ; mais je veux vous avertir, Héra et toi, avant que vous erriez, si vous obéissez à mes paroles. Cet homme n'est pas sans nom, ni sur la terre, ni parmi les Dieux, lui dans la demeure de qui tu m'envoies. Il a rendu la paix à des régions inaccessibles et à la mer pleine de dangers, et, seul, il a rendu aux Dieux les honneurs qui leur avaient été enlevés par des hommes impies. Je veux donc te persuader de ne point méditer de mauvais desseins

IRIS.

Ne blâme point les desseins de Héra et les miens.

LYSSA.

Je voudrais te ramener du mauvais sentier dans la bonne voie.

IRIS.

L'épouse de Zeus ne t'a point envoyée ici pour montrer de la modération.

LYSSA.

J'atteste Hélios que je fais ce que je ne voudrais point faire ! Mais s'il est nécessaire que je m'asservisse à Héra et à toi, et que je te suive promptement et impétueusement, comme les chiens le chasseur, j'irai ! Ni la mer dont les flots gémissent, ni le violent tremblement de la terre, ni la chute de la foudre, ne feront autant de mal que moi, me précipitant dans la poitrine de Héraklès ! Je fracasserai ses toits et bouleverserai ses demeures, et, avant tout, je tuerai ses enfants ; car, en les égorgeant, il ne saura pas

qu'il égorge ceux qu'il a engendrés, avant d'être délivré de ma rage. Le voici ! Déjà il commence à secouer la tête, et il roule en silence des yeux hagards et farouches, ne contenant pas son souffle haletant ; et comme un taureau qui se rue, il mugit terriblement, en invoquant les Kères du Tartaros ! Bientôt je l'aiguillonnerai plus encore et je le frapperai de terreur. Retourne dans l'Olympos, Iris, de tes pieds immortels. Moi, je vais pénétrer dans les demeures de Héraklès.

LE CHOEUR.

Hélas ! hélas ! gémis, ô Ville ! Le fils de Zeus, ta fleur est moissonnée ! Malheureuse Hellas, tu perdras ton bienfaiteur en proie aux fureurs de Lyssa ! Elle a fui, portée sur son char, et pressant ses chevaux de l'aiguillon, comme pour commettre un crime, celle qui cause d'innombrables gémisséments, la fille de Nyx, la Gorgô aux cent têtes qui sifflent comme des serpents, Lyssa aux yeux ardents ! un Daimôn a promptement détruit la félicité de Héraklès, et ses enfants vont bientôt rendre l'âme, égorgés par leur père ! O malheureuse que je suis ! hélas ! Zeus ! Les cruelles vengeances de Héra vont accabler le fils qui bientôt n'aura plus d'enfants ! O demeure ! voici la danse sans tympanons et sans thyrses de Bromios ! ô demeure ! Elle finira dans le carnage, et non dans les libations de la liqueur de la vigne ! Fuyez, enfants, échappez-vous ! Le cri de haine du chasseur qui poursuit ses enfants retentit, et ce n'est pas vainement que Lyssa se déchaîne dans les demeures. Hélas ! hélas ! à cause de ces maux ! hélas ! hélas ! Combien je me lamente sur ce vieux père et sur

cette nourrice d'enfants qu'elle a enfantés en vain !  
Voici ! voici ! La tempête secoue la demeure et le toit  
s'écroule ! Hélas ! hélas ! Que fais-tu, ô fils de Zeus ?  
Comme autrefois Pallas contre Egkélados, tu répands  
dans ta demeure la confusion Tartaréenne !

UN MESSAGER.

O têtes blanchies par la vieillesse...

LE CHOEUR.

Pourquoi m'appelles-tu avec ces cris ?

LE MESSAGER.

Des choses horribles se passent dans les demeures !

LE CHOEUR.

Je n'appellerai pas un autre divinateur.

LE MESSAGER.

Les enfants ont péri !

LE CHOEUR.

Hélas ! hélas !

LE MESSAGER.

Pieurez ! car ceci est lamentable. O meurtres horribles !

LE CHŒUR.

O mains paternelles, cruelles aussi!

LE MESSAGER.

Nul n'en pourrait dire plus que le fait même.

LE CHŒUR.

Raconte-nous comment le lamentable malheur du père est devenu le malheur infligé par lui à ses enfants. Dis comment le mal divin s'est rué dans la demeure; dis-nous la misérable fin des enfants.

LE MESSAGER.

Les victimes sacrées étaient devant l'autel de Zeus, afin de purifier la demeure, après que Héraklès eut jeté dehors le cadavre du Roi de cette terre; et le beau groupe de ses enfants était auprès de lui, ainsi que son père et Mégara; et déjà la corbeille était portée autour de l'autel, et nous faisons silence. Mais, comme il allait prendre de la main droite le tison pour l'éteindre dans l'eau purificatrice, le fils d'Alkmèna s'arrêta, muet. Et comme il tardait, ses enfants tournèrent les yeux vers lui. Mais il n'était plus le même; et, tel qu'un insensé, roulant des yeux hagards et montrant le fond ensanglanté de leurs orbites, il répandait de l'écume sur son menton barbu! Puis, il dit avec un rire de démence: — Père! pourquoi allumé-je le feu purificateur, avant d'avoir tué Eurystheus? Pourquoi faire un double travail, quand je puis tout achever en une seule fois? Quand j'aurai apporté la tête d'Eurystheus, je purifierai mes mains pour les deux morts. Répandez l'eau, rejetez ces corbeilles! Qu'on me donne mon arc!

Où est ma massue ? Je pars pour Mykèna. Il faut prendre des leviers et des houes, afin que je détruise avec le fer recourbé la Ville et les demeures kyklopéennes bien bâties à l'aide de la règle rouge et du pic ! — Puis, il marcha ; et quoiqu'il n'eût point de char, il disait qu'il en avait un ; et il y montait, en frappant comme s'il avait un fouet en main. Et les serviteurs riaient et tremblaient à la fois ; et ils se regardaient l'un l'autre, et un d'entre eux dit : — Notre Maître joue-t-il, ou est-il en démence ? — Et lui montait et descendait dans la demeure ; et, se précipitant dans la chambre des hommes, il dit qu'il était arrivé dans la Ville de Nisos, bien qu'il fût dans sa propre demeure ; et, se couchant par terre, toujours le même, il prépara son repas. Et, peu de temps après, il déclara qu'il était arrivé dans les vallées boisées de l'Isthme. Puis, s'étant mis nu, il combattait un adversaire absent, et il déclarait à des spectateurs imaginaires qu'il était vainqueur. Puis, exhalant des menaces furieuses contre Eurystheus, il affirmait qu'il était à Mykèna. Mais son père, saisissant sa robuste main, lui parla ainsi : — O fils, que t'arrive-t-il ? Quel est ce voyage que tu fais ? Est-ce le meurtre de ceux que tu as tués qui te trouble l'esprit ? — Et lui, croyant que c'était le père tremblant d'Eurystheus qui le suppliait en lui tendant la main, le repoussa et prépara son arc et son carquois contre ses enfants, pensant tuer les enfants d'Eurystheus. Ceux-ci, saisis de terreur, se jetaient çà et là, l'un se cachant sous le péplos de sa malheureuse mère, l'autre derrière une colonne, et le troisième sous l'autel comme un oiseau palpitant. Et la mère criait : — O père, que fais-tu ? Tu veux tuer tes fils ? — Et le vieillard criait, et la foule des serviteurs aussi. Et lui, poursuivant l'enfant autour de la colonne, et le rencontrant en face, lui perça

le foie, et l'enfant, rendant l'âme, arrosa de sang les colonnes de pierre. Et lui, se glorifia plein de joie, disant : — Voilà un des fils d'Eurystheus mort et recevant le châ-timent de la haine paternelle ! — Et il tendit son arc contre un autre qui s'était réfugié, tremblant, à la base de l'autel, espérant s'y cacher. Et le malheureux, tombant aux genoux de son père, et portant la main à son cou et à son menton, lui dit : — O très cher père, ne me tue pas ! Je suis ton fils, ton fils ! Ce n'est pas le fils d'Eurystheus que tu frapperas ! — Mais lui, roulant des yeux farouches de Gorgô, et l'enfant étant trop près pour le jet de la flèche ailée, tel qu'un forgeron qui bat une masse en feu, faisant tomber sa massue sur la tête blonde de l'enfant, lui brisa le crâne ! Et, après avoir tué ce second fils, il s'élança pour égorger le troisième. Mais la malheureuse mère le prévint, et entraîna l'enfant dans la demeure, et ferma les portes. Et lui, comme s'il était devant les murs kyklopéens, creusa, secoua les portes avec des leviers, et, ayant enfoncé les battants, tua d'un seul trait sa femme et son fils. Puis, comme il allait égorger le vieillard, survint une apparition admirable, Pallas, qui brandissait sa lance à la pointe aiguë, et qui jeta une roche contre la poitrine de Hèraklès, ce qui l'empêcha de continuer ce carnage, et le fit tomber endormi. Et il tomba contre terre et heurta du dos une colonne rompue par la chute du toit, et qui gisait sur sa base. Pour nous, affranchis de la nécessité de fuir, nous l'avons, aidant le vieillard, lié avec des cordes à une colonne, afin qu'en se réveillant il ne puisse pas commettre d'autres meurtres, après ceux qu'il a déjà commis. Et le malheureux dort ainsi d'un misérable sommeil, ayant égorgé ses enfants et sa femme ! Je ne sais si un des mortels est plus malheureux.

## LE CHOEUR.

Le meurtre le plus célèbre et le plus incroyable, commis sur la terre d'Argos et connu de la Hellas, est celui qu'accomplirent les filles de Danaos; mais ceci a surpassé et vaincu les anciens crimes! Je puis dire que le meurtre de l'unique et divin fils de Proknè fut une offrande aux Muses; mais toi, ô malheureux, tu as égorgé dans ta rage les trois fils que tu as engendrés! Auquel d'entre eux vouer mes larmes, ou mes gémissements, ou la lamentation des morts, ou le chœur sacré du Hadès? Hélas! hélas! voyez s'ouvrir les deux battants des hautes demeures! Hélas! hélas! voyez ces misérables enfants couchés auprès de leur misérable père qui dort d'un terrible sommeil, hors de ce massacre! Des liens aux nœuds multipliés enserrent le corps de Hèraklès, et l'attachent aux colonnes de pierre des demeures. Mais, tel qu'un oiseau qui gémit sur sa couvée sans plumes encore, le vieillard s'approche d'un pas lent, au milieu de ces choses terribles!

## AMPHITRYÛN.

Ne vous taisez-vous pas, vieillards? Ne le laisserez-vous pas oublier ses maux dans le sommeil?

## LE CHOEUR.

Je gémis et pleure, vieillard! sur toi, sur ces enfants et sur cette tête illustre par ses victoires.

## AMPHITRYÛN.

Retirez-vous au loin; ne faites aucun bruit, ne criez pas. Il dort paisiblement; laissez-le dormir.

LE CHOEUR.

Hélas ! quel égorgement !

AMPHITRYÛN.

Ah ! ah ! vous me tuerez !

LE CHOEUR.

Il se soulève de terre.

AMPHITRYÛN.

Ne vous lamenterez-vous point à voix basse, ô vieillards ! de peur que, s'il se réveille, il ne rompe ses liens, ruine la Ville, tue son père et renverse la demeure ?

LE CHOEUR.

Cela m'est impossible, impossible !

AMPHITRYÛN.

Taisez-vous, pour que j'écoute sa respiration et prête l'oreille !

LE CHOEUR.

Dort-il ?

AMPHITRYÛN.

Oui ! Il dort d'un sommeil funeste, lui qui a tué sa femme, qui a égorgé ses enfants percés par son arc strident !

LE CHOEUR.

Gémis donc !

AMPHITRYÛN.

Je gémis.

LE CHOEUR.

Sur tes enfants morts.

AMPHITRYÛN.

Hélas ! hélas !

LE CHOEUR.

Sur ton fils.

AMPHITRYÛN.

Ah ! hélas !

LE CHOEUR.

O vieillard !

AMPHITRYÛN.

Tais-toi, tais-toi ! Il s'éveille, il se retourne de nouveau.  
Allons ! je me cacherai le corps dans la demeure.

LE CHOEUR.

Rassure-toi. L'ombre couvre encore les paupières de  
ton fils.

AMPHITRYÛN.

Voyez, voyez ! Au milieu de mes maux, malheureux  
que je suis, je ne crains pas de perdre la lumière ; mais  
s'il me tuait, moi son père, il se forgerait de nouveaux  
malheurs ; et, aux crimes qui le tourmentent, il ajouterait  
la souillure du sang paternel !

## LE CHOEUR.

Il te fallait mourir, quand tu vengeas le meurtre des frères de ta femme, ayant renversé la ville des Taphiens entourée des flots.

## AMPHITRYÛN.

Fuyez, fuyez, vieillards ! Courez loin des demeures, fuyez l'homme furieux et réveillé ! Bientôt, ajoutant le meurtre au meurtre, il va renverser la Ville des Kadméiens !

## LE CHOEUR.

O Zeus ! Pourquoi hais-tu si grandement ton fils, et l'as-tu plongé dans cette mer de malheurs ?

## HERAKLÈS.

Ah ! je respire, et je vois encore ce que je dois voir, l'Aithèr, la terre et les rayons de Hélios ! Mais je ressens un bouleversement d'esprit tel qu'une tempête, et je pousse des souffles brûlants, avec un haut effort et en haletant, du fond de mes poumons. Pourquoi, comme une nef, suis-je attaché par ma jeune poitrine et par les bras, dans ce lieu plein de cadavres, à cette colonne de pierre brisée par le milieu ? Et mon arc et mes flèches ailées sont répandues à terre, elles que je portais à ma ceinture ou entre mes mains où je les gardais. Ne serais-je pas, ce me semble, descendu de nouveau dans le Hadès, d'où je suis revenu récemment, par ordre d'Eurysteus ? Mais je n'aperçois ni le rocher de Sisyphe, ni Aidès, ni le sceptre de la fille de Dèmètèr. Je suis stupéfait cependant. Où suis-je ? Je ne sais. Holà ! y a-t-il, de près ou

de loin, quelqu'un de mes amis qui remédie à mon ignorance ? Je ne reconnais, en effet, aucune des choses qui me sont connues.

AMPHITRYÔN.

Vieillards, m'approcherai-je de ma terreur ?

LE CHOEUR.

Je m'approcherai avec toi ; je ne te trahirai point dans tes malheurs.

HERAKLES.

Père, pourquoi pleures-tu ? Pourquoi couvrir tes yeux et t'éloigner de ton très cher fils ?

AMPHITRYÔN.

O fils, car tu es mien, bien que tu sois malheureux !

HERAKLES.

De quel mal ai-je donc souffert, que tu pleures sur moi ?

AMPHITRYÔN.

Un des Dieux lui-même en gémirait.

HERAKLES.

Voilà de grandes paroles ; mais tu ne dis pas encore ce qui est arrivé.

AMPHITRYÔN.

Vois-le toi-même, si tu possèdes ta raison.

HÉRAKLÈS.

Parle ! si tu me reproches quelque crime.

AMPHITRYÛN.

Si tu n'es plus le Bakkhos d'Aidès, je parlerai.

HERAKLES.

Dieux ! Tu me donnes de nouveau un mystère à découvrir !

AMPHITRYÛN.

Je cherche à savoir si tu es vraiment maître de ton esprit.

HERAKLES.

Je ne me souviens en aucune façon que mon esprit ait été troublé.

AMPHITRYÛN.

Vieillards, dénouerai-je les liens de mon fils ? Que ferai-je ?

HÉRAKLÈS.

Dis aussi celui qui m'a lié, car je suis honteux de cela.

AMPHITRYÛN.

Que tu saches seulement une part de tes malheurs ! oublie le reste.

HÉRAKLÈS.

Le silence suffit-il donc pour que j'apprenne ce que je veux savoir ?

AMPHITRYÛN

O Zeus ! ne vois-tu pas ces maux partir du thrône de Héra ?

HERAKLES.

Ai-je donc souffert quelque nouveau mal venu d'elle ?

AMPHITRYÛN.

Laisse la Déesse ; inquiète-toi de tes maux.

HERAKLES.

Je suis perdu ! De quel malheur parles-tu ?

AMPHITRYÛN.

Voici ! Regarde ces cadavres d'enfants.

HERAKLES.

Hélas sur moi ! Que vois-je, malheureux !

AMPHITRYÛN.

Toi-même, ô fils, as fait à tes enfants cette guerre horrible !

HERAKLES.

De quelle guerre parles-tu ? Qui les a tués ?

AMPHITRYÛN.

Toi ! et celui des Dieux qui t'a poussé.

HERAKLES.

Que dis-tu ! Qu'ai-je fait ! O père, que tu m'annonces de malheurs !

AMPHITRYÛN.

Tu étais en démente. Mais tu demandes un récit lamentable.

HÉRAKLÈS.

Et suis-je aussi l'égorgeur de ma femme ?

AMPHITRYÛN.

Tous ces meurtres sont de ta main seule.

HÉRAKLÈS.

Hélas ! hélas ! Un nuage lamentable m'environne !

AMPHITRYÛN.

C'est pour cela que je déplore tes malheurs.

HÉRAKLÈS.

Étant furieux, j'ai donc renversé ma propre demeure ?

AMPHITRYÛN.

Je ne sais qu'une seule chose, c'est que tout est malheur pour toi.

HÉRAKLÈS.

Où cette fureur m'a-t-elle saisi ? Où m'a-t-elle perdu ?

AMPHITRYÛN.

Lorsque par le feu tu purifiais tes mains devant l'autel.

HÉRAKLÈS.

Hélas sur moi ! Pourquoi épargnerais-je ma vie quand j'ai été l'égorgeur de mes très chers enfants ? Pourquoi ne

pas me ruer du haut d'un rocher poli, ou me percer le foie avec l'épée, pour venger le meurtre de mes enfants? ou brûler ma chair dans le feu, afin d'épargner à ma vie l'infamie qui lui est réservée? Mais voici un empêchement à mon dessein mortel; voici venir Thèseus, mon parent et mon ami. Je serai vu par lui, et cette souillure du meurtre de mes enfants va s'offrir aux yeux de mon hôte le plus cher! Hélas! que ferai-je? Quelle solitude trouverai-je pour mes maux? Est-ce dans l'air ou sous la terre? Allons! je répandrai les ténèbres sur ma tête à l'aide de mes vêtements. J'ai honte des crimes que j'ai commis, et je ne veux pas infliger à celui-ci, qui est innocent, la souillure du sang que j'ai versé.

---

**THÈSEUS.**

Je viens, avec d'autres jeunes hommes de la terre des Athéniens, qui sont restés en armes sur les bords de l'Asôpos, apporter le secours de ma lance à ton fils, ô vieillard! Le bruit, en effet, est venu dans la Ville d'Érékhthides, que Lykos, ayant saisi le sceptre de ce pays, allait vous déclarer la guerre et vous combattre. Afin de vous montrer ma gratitude pour les bienfaits de Héraklès qui m'a ramené en sûreté du Hadès souterrain, je viens, vieillard, si besoin en est, vous aider de ma main et de mes compagnons. Ah! pourquoi ce lieu est-il plein de cadavres? Suis-je arrivé trop tard, et après ces récents malheurs? Qui a tué ces enfants? A qui cette femme que je vois, était-elle mariée? Ces enfants, en effet, n'ont point péri dans le combat? Mais je trouve ici la trace d'un nouveau malheur.

AMPHITRYÛN.

O Roi ! qui commandes sur la colline où croissent les oliviers !

THÉSEUS.

Pourquoi m'adresses-tu ce lugubre exorde ?

AMPHITRYÛN.

Nous sommes soumis par les Dieux à de lamentables maux.

THÉSEUS.

Qui sont ces enfants sur qui tu gémiss ?

AMPHITRYÛN.

Mon malheureux fils les a engendrés, et il a tué ceux qu'il avait engendrés, et il a osé ce massacre.

THÉSEUS.

Dis de meilleures paroles !

AMPHITRYÛN.

Tu me demandes ce que je désire.

THÉSEUS.

O paroles affreuses !

AMPHITRYÛN.

Nous périssons ! nous périssons !

THÉSEUS.

Que dis-tu ! Qu'a-t-il donc fait ?

AMPHITRYÛN.

C'est tandis qu'il était tourmenté par l'aiguillon furieux du poison de l'Hydre aux cent têtes.

THESEUS.

Ceci vient de Héra. Mais quel est cet homme couché parmi les morts, vieillard ?

AMPHITRYÛN.

C'est mon fils, mon fils aux nombreux travaux, qui alla avec les Dieux au combat mortel des Géants, dans la plaine Phlègrienne.

THESEUS.

Hélas ! hélas ! Quel homme fut malheureux à ce point ?

AMPHITRYÛN.

Tu ne rencontreras aucun autre homme plus misérable et plus accablé de maux.

THESEUS.

Pourquoi couvre-t-il sa malheureuse tête de son péplos ?

AMPHITRYÛN.

Parce qu'il redoute ta vue, ton amitié fraternelle, et l'aspect du meurtre de ses enfants.

THESEUS.

Je suis venu pour gémir avec lui. Découvre-le.

## AMPHITRYÛN.

O fils ! écarte ton péplos de tes yeux ; rejette-le, montre ta face au jour ! L'amitié, égale aux bienfaits, compense tes larmes. Je te supplie par ton menton, par tes genoux, par ta main, par les vieilles larmes que je verse ! hélas ! fils, réprime ton cœur de lion farouche, car tu cours à des actions impies et mortelles, en voulant ajouter, ô fils, les malheurs aux malheurs.

## THÈSEUS.

Allons ! je t'appelle, toi qui restes tristement assis. Montre ton visage à tes amis. Aucune obscure nuée n'est assez noire pour cacher l'horreur de tes maux. Pourquoi me tends-tu la main, en me montrant ce carnage ? Crains-tu de me souiller en me parlant ? Je ne refuse pas d'être malheureux avec toi, ayant été autrefois heureux ensemble ; et je dois me souvenir que tu m'as ramené d'entre les morts à la lumière. Je hais la gratitude vieillissante de ceux qui, à la vérité, veulent bien jouir de la prospérité de leurs amis, mais refusent de naviguer avec eux quand ils sont malheureux. Lève-toi ! découvre ta tête malheureuse, regarde-nous ! Quiconque est bien né parmi les vivants supporte les calamités des Dieux et les accepte.

## HÉRAKLÈS.

Thèseus, as-tu vu cet égorgement de mes enfants ?

## THÈSEUS.

Je sais, je vois les malheurs dont tu parles.

HERAKLES.

Pourquoi donc as-tu découvert ma tête à la lumière ?

THESEUS.

Pourquoi non ? Homme, souilles-tu ainsi les Dieux ?

HERAKLES.

Malheureux, fuis la contagion de mon impiété !

THESEUS.

Il ne peut y avoir de souillure entre amis.

HÉRAKLÈS.

Je t'approuve, et je ne me repens pas de t'avoir rendu des services.

THESEUS.

Et moi, à qui tu as rendu des services, j'ai maintenant compassion de toi.

HÉRAKLÈS.

Je suis, en effet, bien à plaindre, moi qui ai tué mes enfants !

THESEUS.

Je me lamente sur ta fortune changée.

HERAKLES.

As-tu jamais rencontré d'autres hommes plongés en de plus grands malheurs ?

THESEUS.

Tu atteins, par ton malheur, de la terre aux confins de l'Ouranos!

HÉRAKLÈS.

Aussi suis-je prêt à mourir.

THESEUS.

Penses-tu que les Dieux aient quelque souci de tes menaces?

HÉRAKLÈS.

Un Dieu est implacable pour moi, et je le suis pour les Dieux.

THESEUS.

Ferme la bouche! de peur qu'en parlant avec arrogance, tu sois plus cruellement frappé.

HÉRAKLÈS.

Je suis déjà comblé de maux, et rien n'y peut ajouter.

THESEUS.

Que feras-tu donc? Où la colère t'emportera-t-elle?

HÉRAKLÈS.

J'irai mort sous la terre d'où je viens.

THESEUS.

Tu parles comme un homme vulgaire.

HERAKLÈS.

Et toi, qui es exempt de mes maux, tu me conseilles !

THESEUS.

Est-ce Hèraklès qui parle ainsi, lui qui a supporté tant d'épreuves ?

HERAKLÈS.

Je n'en ai jamais subi d'aussi affreuses, si, toutefois, cela peut se mesurer.

THESEUS.

Le bienfaiteur des vivants, et leur grand ami !

HERAKLÈS.

Ils ne m'aideront en rien ; Hèra l'emporte !

THESEUS.

La Hellas ne permettra pas que tu meures pour un crime involontaire.

HERAKLÈS.

Écoute donc les raisons par lesquelles je combats ton avis. Je t'expliquerai pourquoi il ne m'est plus permis de vivre, maintenant et depuis longtemps. Avant tout, je suis né de celui-ci qui, ayant tué le père de ma mère, et souillé de ce meurtre, épousa Alkmèna qui m'a enfanté. Quand les assises d'une race ne sont pas solidement jetées, il est nécessaire que les enfants soient malheureux. Zeus lui-même, quel que soit ce Zeus, m'a engendré

odieux à Héra. Toi, cependant, vieillard, ne t'offense pas, car je pense que tu es mon père, et non Zeus. Comme j'étais encore allaité, l'épouse de Zeus envoya deux monstrueux serpents dans mon berceau, afin de me faire périr. Après que, devenu adolescent, je me fusse revêtu de chair, est-il besoin de rappeler les travaux que j'ai supportés ? N'ai-je point dompté Lions, Typhones aux trois corps, Géants, belliqueux Kentaures quadrupèdes ? J'ai tué l'Hydre, cette Chienne aux têtes innombrables et qui renaissent toujours. Puis, ayant accompli une toule d'autres travaux, je suis descendu, par ordre d'Eurystheus, dans le Hadès, pour en ramener à la lumière le Chien à trois têtes, portier d'Aidès. Enfin, pour accumuler tous les maux dans ma demeure, j'ai eu la douleur, misérable que je suis, d'égorger mes enfants ! Et j'en suis venu à ce point de ne plus pouvoir habiter ma chère Thèba ; car, si j'y restais, vers quel temple ou vers quelle assemblée d'amis irais-je ? Les calamités qui m'accablent ne permettent pas qu'on m'approche. Partirai-je pour Argos ? Comment, puisque je suis exilé de ma patrie elle-même ? Me rendrai-je dans une autre Ville ? Suivi de tous les yeux, connu de tous, je serais tourmenté de cruels coups de langue : — Celui-ci n'est-il pas ce fils de Zeus, qui a tué autrefois ses enfants et sa femme ? Qu'il s'en aille, maudit, loin de cette terre ! — Pour l'homme qu'on disait heureux autrefois, un changement de fortune est amer ; mais celui qui a toujours été malheureux, n'en souffre pas, étant fait à la misère. Pour moi, j'en viendrai à ce point de calamité, je pense : la terre élèvera la voix pour m'interdire tout sol ; les mers et les fleuves se refuseront à être traversés par moi, et je serai tel qu'Ixiôn enchaîné sur sa roue. Il est donc mieux de n'être vu par aucun des Hellènes

parmi lesquels j'étais heureux. Qu'ai-je besoin de vivre ? Quel profit aurai-je dans ma vie inutile et souillée ? Que l'illustre Épouse de Zeus trépigne donc de joie, en frappant du pied le pavé de l'Olympos, car elle a fait ce qu'elle voulait faire, en renversant de fond en comble l'homme le plus illustre de la Hellas ! Qui honorerait une telle Déesse qui, jalouse d'une femme à cause du lit de Zeus, ruine le bienfaiteur de la Hellas, lui qui était irréprochable ?

## THÈSEUS.

Aucun autre Daimôn que l'Épouse de Zeus n'a médité ceci ; tu le penses avec raison. Il m'est plus facile de conseiller que de supporter les maux ; mais aucun des mortels, non plus que des Dieux, n'est hors des coups de la fortune, si, toutefois, les récits des Aoides ne sont pas faux. Les Dieux n'ont-ils pas formé des unions absolument interdites ? N'ont-ils pas, pour se saisir de la tyrannie, enchaîné et outragé leurs pères ? Et cependant ils habitent l'Olympos, et ils supportent aisément leurs fautes. Que diras-tu donc, toi qui, étant mortel, supportes moins patiemment que les Dieux les malheurs de la vie ? Quitte donc Thèba, puisque la loi le veut, et suis-moi dans la Ville de Pallas. Là, tu purifieras tes mains de cette souillure, et je te ferai part de ma demeure et de mes richesses. Et les présents que j'ai reçus des citoyens pour avoir sauvé sept jeunes filles et sept jeunes hommes, après avoir tué le Taureau Gnôssien, je te les donnerai. Des champs m'ont été réservés de tous côtés dans le pays. Je veux que les hommes les nomment désormais de ton nom, tant que tu vivras ; et quand tu seras mort et descendu dans le Hadès, toute la Ville des

Athénaïens t'honorera par des sacrifices, et t'élèvera des monuments de pierre. Et ce sera pour les citoyens une belle couronne, parmi les Hellènes, d'honorer ainsi un homme illustre. Et moi, je te prouverai ma gratitude pour m'avoir sauvé, car maintenant tu manques d'amis. Quand les Dieux sont propices, on n'a pas besoin d'amis, car l'aide d'un Dieu suffit, quand il veut nous aider.

HERAKLES.

Hélas ! tout cela est peu de chose dans mon malheur ! Je ne pense pas que les Dieux forment des unions illégitimes, ni qu'ils enchaînent leurs pères, ni que l'un d'eux soit devenu le maître d'un autre. Je ne l'ai jamais pensé, et je ne le croirai jamais. Un Dieu n'a besoin de personne, s'il est véritablement un Dieu. Ce ne sont là que de misérables récits d'Aoides. Mais, bien que je sois accablé de maux, je crains d'être accusé de lâcheté, si je renonce à la lumière ; car l'homme mortel qui ne sait pas lutter contre le malheur, comme il lui sied, ne pourrait pas soutenir les coups d'un ennemi. J'attendrai donc courageusement la mort. Mais j'irai dans ta Ville ; et j'ai une gratitude infinie pour tes dons. J'ai supporté d'innombrables travaux auxquels je ne me suis point refusé, et je n'ai jamais versé des flots de larmes, et je ne pensais pas que je dusse en verser jamais. Et, maintenant, il faut, paraît-il, que je sois esclave de la fortune. O vieillard ! tu vois mon exil ; tu vois aussi en moi le meurtrier de mes enfants ! Mets-les au tombeau, et honore-les de tes larmes, car la loi ne me le permet pas. Dépose-les sur le sein de leur mère, et remets dans ses bras ces fruits d'une triste union que j'ai brisée malgré moi, malheureux ! Et, après que tu les auras enfermés morts dans la terre,

habite cette Ville, quoique avec tristesse, et contrains ton âme de supporter mes malheurs avec moi. O fils! Celui qui vous engendra, votre père, vous a tués, et vous ne jouirez pas du fruit de mes victoires, de la gloire que j'ai acquise par mes travaux, éclatant héritage d'un père. Et toi, ô malheureuse! je t'ai tuée, récompensant bien mal la fidélité que tu avais gardée à mon lit et ta longue surveillance de mes demeures. O femme! O enfants! Hélas sur moi! Combien je suis malheureux! Voici que je suis arraché à ma femme et à mes enfants! O cruelles douceurs des embrassements! Lugubre mélange de ces armes et de ces corps! Je ne sais si je dois les reprendre ou les rejeter. Si elles sont encore suspendues à mon flanc, elles me diront : — C'est par nous que tu as égorgé ta femme et tes enfants; tu possèdes en nous les meurtriers de tes enfants! — Les porterais-je encore après cela? Que dirai-je? Mais, privé de ces armes avec lesquelles j'ai accompli de très éclatantes actions dans la Hellas, m'abandonnerai-je à mes ennemis et à une mort honteuse? Il ne faut pas que je les abandonne, mais que je les garde, quoique avec douleur. Aide-moi en une seule chose, Thèseus! Pars avec moi pour Argos, afin de régler la récompense promise pour le Chien amené du Hadès, de peur qu'étant seul, la douleur que me causent mes enfants ne me porte malheur. O terre de Kadmos! O peuple Thèbaien! Coupez vos cheveux, gémissiez! allez sur le tombeau de mes enfants, pleurez tous ensemble sur les morts et sur moi! Nous périssons tous, frappés par la misérable haine de Héra!

THESEUS.

Lève-toi, ô malheureux! C'est assez de larmes.

HERAKLES.

Je ne puis, car mes membres sont tout roidis.

THESEUS.

Les malheurs, en effet, domptent les plus forts.

HERAKLES.

Hélas ! Plût aux Dieux que je devinsse rocher pour oublier mes maux !

THESEUS.

Assez ! Donne ta main à un ami.

HERAKLES.

Prends garde que je ne souille tes vêtements de sang.

THESEUS.

Essuie ! Ne m'épargne pas ! Je ne me refuse à rien.

HERAKLES.

Privé de mes enfants, j'ai en toi un fils.

THESEUS.

Mets tes bras à mon cou. Je te conduirai.

HERAKLES.

Voici deux vrais amis, mais l'un est malheureux. O vieillard, il faut avoir un tel homme pour ami !

AMPHITRYÛN.

La patrie où il est né est heureuse en enfants !

HERAKLÈS.

Thèseus ! retournons afin que je contemple mes fils.

THESEUS.

Ceci allègera-t-il ta douleur ?

HERAKLÈS.

Je le désire ; et je veux les serrer contre le cœur de leur père.

AMPHITRYÛN.

Les voici, ô fils ! Tu demandes une chose qui m'est douce.

THESEUS.

Ne te souvient il plus de tes travaux ?

HÉRAKLÈS.

Tout ce que j'ai souffert est au-dessous de ce que je souffre.

THESEUS.

Si on te voyait ainsi tel qu'une femme, on te blâmerait.

HERAKLÈS.

Tu me vois tombé bien bas ; mais, naguère, tu ne me jugeais point tel, je pense ?

THÉSEUS.

Certes ! Mais, comme te voilà, qu'est devenu l'illustre Héraklès ?

HÉRAKLÈS.

N'étais-tu pas ainsi, quand tu souffrais dans le Hadès ?

THÉSEUS.

Pour le courage j'étais moins qu'un homme.

HÉRAKLÈS.

Comment donc me blâmes-tu d'être accablé par mes maux ?

THÉSEUS.

Marche !

HÉRAKLÈS.

Salut, ô vieillard !

AMPHITRYÛN.

Et moi aussi je te salue, ô fils !

HÉRAKLÈS.

Ensevelis mes enfants, comme je te l'ai dit.

AMPHITRYÛN.

Et moi, fils, qui m'ensevelira ?

HÉRAKLÈS.

Moi !

AMPHITRYÛN.

Quand reviendras-tu ?

HÉRAKLÈS.

Quand tu auras mis mes enfants au tombeau.

AMPHITRYÛN.

Comment ?

HÉRAKLÈS.

Je te conduirai de Thèba à Athènes. Mais, par une triste tâche, donne ces enfants à la terre. Pour moi, qui ai honteusement détruit ma demeure, je suivrai Thèseus, comme une barque naufragée. Quiconque préfère les richesses et la puissance à de sûrs amis, a de mauvaises pensées.

LE CHOEUR.

Nous partons, misérables et en gémissant, car nous avons perdu le plus grand des amis !

FIN DE HÉRAKLÈS FURIEUX.





XVIII

ÈLEKTRA





XVIII

ÈLEKTRA

---

UN LABOUREUR MYKÉNAIEN.

ÈLEKTRA.

ORESTÈS.

PYLADÈS.

KLYTAIMNESTRA.

LE CHOEUR.

UN VIEILLARD.

UN MESSAGER.

LES DIOSKOURES.

LE LABOUREUR.



ANTIQUE Argos de la terre, où coule l'Inakhos, et d'où, autrefois, menant mille nefes de guerre vers la plaine de Troia, navigua le roi Agamemnôn ! Ayant tué Priamos qui régnait sur la terre Iliade, il revient dans Argos, après avoir pris

l'illustre ville de Dardanos, et il déposa dans les hauts Temples les dépouilles nombreuses des Barbares. Et il fut heureux là-bas ; mais, dans ses demeures, il périt par la ruse de sa femme Klytaimnestra et par la main d'Aigisthos, fils de Thyestès. Il périt ainsi, abandonnant le sceptre antique de Tantalos ; et Aigisthos commande sur cette terre et possède la Tyndaris, femme de l'Atréide. Et celui-ci avait laissé dans sa demeure, quand il navigua vers Troia, son fils Orestès et sa fille Élektra. Un vieillard, nourricier de leur père, enleva Orestès qu'Aigisthos allait tuer, et le donna, pour qu'il le nourrît, à Strophios, dans la terre des Phokéens ; mais Élektra resta dans les demeures paternelles. Dès qu'elle eut atteint l'âge florissant de la nubilité, les premiers parmi ceux de la Hellas la demandèrent ; mais craignant que, si elle concevait des enfants de quelque Argien, ceux-ci vengeassent Agamemnôn, Aigisthos la retint dans la demeure et ne l'unit à personne. Cependant, plein d'une grande crainte qu'elle conçût des enfants, en secret, d'un homme illustre, il résolut de la tuer ; mais, bien que cruelle, sa mère la sauva des mains d'Aigisthos. En effet, elle avait eu une raison pour tuer son mari, mais elle redouta de s'attirer la haine par le meurtre de ses enfants. C'est pourquoi Aigisthos ourdit ceci : Le fils d'Agamemnôn étant exilé de la patrie, il promit de l'or à qui le tuerait ; et il me donna Élektra pour femme, à moi qui suis né de parents Mykènaiens. Et je ne puis être blâmé de ce côté, car je suis d'une bonne race, mais pauvre, et ma haute naissance est réduite à rien par la pauvreté. Donc, en la donnant à un homme faible, il craignait moins, tandis qu'en la mariant à un homme puissant, il rappellerait le meurtre assoupi d'Agamemnôn et s'exposerait à en subir le

châtiment. Mais, jamais, j'en atteste Kypris ! je n'ai souillé le lit d'Elektra, et elle est restée vierge. En effet, je rougirais de violer la fille d'hommes puissants, et qu'il ne me convenait point d'épouser. Mais je gémis de ce que le malheureux Orestès, qui n'est mon parent que de nom, si jamais il revient dans Argos, puisse voir les noces malheureuses de sa sœur. Si quelqu'un me dit que je suis insensé, parce qu'ayant reçu une jeune vierge dans ma demeure, je ne l'ai pas touchée, celui-là mesure ma continence, qu'il le sache, à la mauvaise mesure de son esprit, et c'est lui-même qui doit être tenu pour insensé.

## ÈLEKTRA.

O Nuit noire, nourricière des astres d'or ! Je vais, dans ton ombre, et portant cette urne sur ma tête, vers les sources fluviales ; non que je sois réduite à une si grande pauvreté, mais afin de montrer aux Dieux les outrages d'Aigisthos, et de répandre dans l'ampleur de l'Aithèr mes plaintes à mon père. En effet, la funeste Tyndaris, ma mère, m'a chassée des demeures pour plaire à son mari ; et, depuis qu'elle a enfanté d'Aigisthos, elle nous regarde, Orestès et moi, comme des étrangers dans la demeure.

## LE LABOUREUR.

Pourquoi, ô malheureuse ! accomplis-tu ces choses pour moi, et travailles-tu ainsi, ayant été élevée délicatement, et, malgré mes exhortations, ne cesses-tu pas :

## ELEKTRA.

Je te tiens pour un ami égal aux Dieux, car tu ne m'as point outragée dans mes malheurs. C'est une grande félicité pour les mortels de rencontrer un médecin de la mauvaise fortune. Il me faut donc, sans être commandée, te soulager par mon travail, autant que je le puis, afin que tu puisses supporter plus facilement tes peines, et travailler avec toi. Tu as, en effet, assez à faire au dehors; il faut que je veille aux choses domestiques. Quand le laboureur rentre, il lui est agréable de trouver tout en ordre dans la demeure.

## LE LABOUREUR.

S'il te plaît ainsi, va ! En effet, les sources ne sont pas éloignées des demeures. Pour moi, dès le lever du jour, je conduirai les bœufs dans les champs, et j'ensemencerais les sillons. Aucun paresseux, bien qu'ayant le nom des Dieux à la bouche, ne pourrait se procurer de la nourriture sans travail.

## ORESTÈS.

Pyladès ! entre tous les hommes, je pense que tu es un ami et un hôte fidèle, car, seul des amis d'Orestès, tu ne l'as point abandonné dans la mauvaise fortune, tandis que je souffre cruellement de la part d'Aigisthos qui a tué

mon père, et aussi de ma mère qui l'a aidé. Je viens, selon la parole d'un Dieu, et nul ne le sachant, sur la terre Argienne, afin de rendre le meurtre aux meurtriers de mon père. Cette nuit, je suis allé sur son tombeau, et je lui ai offert mes larmes et les prémices de mes cheveux; et, à l'insu des tyrans qui commandent à cette terre, j'ai versé sur le bûcher le sang d'une brebis égorgée. Je ne porterai point mon pied en dedans des murs. Ayant un double dessein, je m'arrête sur les confins de ce pays, pour que je puisse m'échapper dans une autre contrée, si quelque espion me reconnaissait cherchant ma sœur (car ils disent qu'elle s'est mariée et n'est point restée vierge) afin que je m'entende avec elle et qu'elle prenne part au meurtre, et que je sache d'une façon certaine ce qui se passe dans les demeures. Maintenant donc que Éôs montre son blanc visage, éloignons notre trace de ce sentier. Nous apercevrons quelque laboureur, ou quelque femme servante que nous interrogerons pour savoir si ma sœur habite ce lieu. Mais je vois une femme qui porte sur sa tête rasée une charge d'eau de source. Asseyons-nous, et sachons de cette esclave, Pyladès, si nous pouvons apprendre quelque chose qui concerne le dessein pour lequel nous sommes venus sur cette terre.

---

ELEKTRA.

*Strophe I.*

Presse le mouvement de tes pieds, il est temps !  
Marche, marche en te lamentant ! Hélas sur moi ! Je suis

née d'Agamemnôn, et l'odieuse fille de Tyndaréos, Klytaïmnèstra m'a enfantée, et les citoyens me nomment Èlektra, moi, malheureuse ! hélas ! hélas sur mes durs travaux et sur ma triste vie ! O père ! tu gis dans la demeure d'Aidès, égorgé par ta femme et par Aigisthos, ô Agamemnôn !

*Mésode.*

Allons ! Pousse les mêmes plaintes ! Goûte de nouveau la volupté des larmes !

*Antistrophe I.*

Presse le mouvement de tes pieds, il est temps ! Marche, marche en te lamentant ! Hélas sur moi ! Dans quelle Ville, dans quelle demeure sers-tu, ô malheureux frère, ayant laissé ta lamentable sœur dans la maison paternelle, au milieu des plus amères misères ? Puisses-tu me délivrer de mes maux, ô Zeus, Zeus ! Puisses-tu venger très cruellement le meurtre de mon père, et porter tes pieds errants dans Argos !

*Strophe II.*

Déposons cette urne, en l'enlevant de ma tête ; et je redirai à mon père, d'une voix haute, mes plaintes nocturnes, mes cris, mes chants et l'hymne à Aidès. O père, je répands vers toi, sous terre, ces plaintes auxquelles je me livre chaque jour et sans cesse, en déchirant de mes ongles ma chère gorge, et en heurtant de mes poings ma tête rasée, en songeant à ta mort !

*Mésode.*

Ah ! ah ! frappons ma tête ! De même qu'un cygne harmonieux, sur le bord d'un fleuve, appelle son très cher père tué par les pièges rusés des rets, de même je te pleure, ô malheureux père,

*Antistrophe II.*

Qui as lavé ton corps dans ce dernier bain qui fut pour toi le lit très amer de la mort ! Hélas sur moi ! hélas sur moi ! à cause de cette plaie cruelle, père, qui te fut infligée par la hache, et à cause des horribles embûches de ma mère à ton retour de Troia ! Ta femme ne te reçut pas avec des guirlandes et des couronnes ; mais après que, frappé par l'épée à deux tranchants, elle t'eut livré à l'outrage d'Aigisthos, elle épousa le furtif adultère !

## LE CHOEUR.

*Strophe III.*

O fille d'Agamemnôn, je viens, Elektra, vers ta demeure agreste. Un certain homme Mykènaien, buveur de lait et montagnard, est arrivé ; et il annonce que les Argiens vont faire un sacrifice dans trois jours, et que toutes les vierges sont convoquées au temple de Héra.

## ELEKTRA.

Mon cœur ne s'inquiète point des colliers d'or, malheureuse ! et, au milieu des chœurs des vierges Argiennes, je ne ferai point bondir mes pieds agiles. Les larmes me

tiennent lieu de danse, et les larmes sont mon souci de chaque jour, à moi, malheureuse ! Voyez ma chevelure salie et les haillons de mes vêtements ! Conviennent-ils à la fille royale d'Agamemnôn, ainsi qu'à Troia qui se souvient d'avoir été autrefois prise par mon père ?

LE CHŒUR.

*Antistrophe III.*

La Déesse est puissante ! Viens donc et accepte de moi des robes bien travaillées que tu revêtiras, et des ornements d'or ajustés à ta grâce brillante. Penses-tu qu'en pleurant et en n'honorant pas les Dieux, tu l'emporteras sur tes ennemis ? Ce n'est pas en gémissant, mais en vénérant les Dieux par tes prières, que tu retrouveras le bonheur, ô enfant !

ELEKTRA.

Aucun des Dieux n'entend les clameurs d'une malheureuse, ni ne se souvient des anciens sacrifices offerts par mon père ! Hélas sur moi ! puisqu'il est mort, et que mon frère encore vivant est errant et vagabond sur quelque terre étrangère, et cherche, le malheureux, un foyer servile, lui qui est né d'un père illustre ! Et moi, j'habite une pauvre demeure, et je me consume le cœur à cause de mon exil de la maison paternelle, et je vis parmi les rochers des montagnes, et ma mère, s'étant mariée à un autre, couche dans un lit souillé par un meurtre !

LE CHŒUR.

Héléna, la sœur de ta mère, a causé d'innombrables maux aux Hellènes et à ta famille.

ELEKTRA.

Helas ! femmes ! Je cesse de me lamenter. Des étrangers sortent de leur affût, et approchent de la demeure. Fuyons ! vous par le sentier, et moi dans la maison, afin que nous évitions ces malfaiteurs.

ORESTES.

Reste, ô malheureuse ! et ne redoute point ma main.

ELEKTRA.

O Phoibos Apollôn ! je te supplie ! fais que je ne meure pas !

ORESTES.

J'en tuerais plus volontiers d'autres qui me sont plus odieux que toi.

ELEKTRA.

Va-t'en ! Ne touche pas celle qu'il n'est pas permis de toucher.

ORESTES.

Il n'en est point que je puisse embrasser à meilleur droit.

ELEKTRA.

Mais pourquoi, armé d'une épée, me guettais-tu auprès de la demeure ?

ORESTES.

Reste et écoute, et tu seras aussitôt d'accord avec moi.

ELEKTRA.

Soit! Je suis entièrement tienne, puisque tu es le plus fort.

ORESTES.

Je t'apporte des nouvelles de ton frère.

ELEKTRA.

O très cher! Est-il vivant, ou mort?

ORESTES.

Il vit. Je veux d'abord t'annoncer quelque chose d'heureux.

ELEKTRA.

Sois heureux pour prix de tes excellentes paroles!

ORESTES.

C'est pour que nous en soyons heureux tous deux que je t'annonce cela.

ELEKTRA.

En quel lieu de la terre le malheureux est-il misérablement exilé?

ORESTES.

Il ne souffre pas sous les lois d'une seule Ville, mais de plusieurs.

ELEKTRA.

Peut-être souffre-t-il, manquant de la nourriture de chaque jour?

ORESTES.

Il se nourrit; mais un exilé est toujours indigent.

ELEKTRA.

Mais quelle nouvelle viens-tu apporter de sa part ?

ORESTES.

Il demande si tu vis, et de quelles douleurs ta vie est accablée.

ELEKTRA.

Tu vois, avant tout, combien mon corps est amaigri.

ORESTES.

Certes ! il est consumé par les maux, et j'en gémis.

ELEKTRA.

Et ma tête rasée à la façon des Skythes, et mes boucles coupées.

ORESTES.

Ton frère te tourmente sans doute, et ton père mort ?

ELEKTRA.

Hélas ! qu'ai-je en effet de plus cher qu'eux ?

ORESTES.

Hélas ! que penses-tu que ton frère puisse avoir aussi de plus cher que toi ?

ELEKTRA.

Il est absent, ce n'est pas présent qu'il m'aime !

ORESTÈS.

Pourquoi habites-tu ici, loin de la Ville ?

ELEKTRA.

J'ai subi, ô Étranger, des noces funestes.

ORESTÈS.

Je plains ton frère. Est-ce avec un Mykènaïen ?

ELEKTRA.

Il n'est pas un de ceux auxquels mon père eût espéré m'unir.

ORESTÈS.

Parle ! afin que je rapporte à ton frère ce que tu m'auras dit.

ELEKTRA.

J'habite loin de lui dans cette demeure.

ORESTÈS.

Cette maison doit être celle d'un laboureur ou d'un bœuvier.

ELEKTRA.

C'est un homme pauvre, mais généreux, et qui me respecte.

ÈLEKTRA.

---

ORESTES.

Mais quel est ce respect dans un mari?

ELEKTRA.

Il n'a jamais osé toucher à mon lit.

ORESTES.

Possède-t-il quelque chasteté divine, ou te juge-t-il indigne de lui?

ELEKTRA.

Il n'a pas voulu outrager mes parents.

ORESTES.

Et comment n'a-t-il pas été joyeux de telles noces?

ELEKTRA.

Il n'a point pensé que celui qui m'a donnée à lui eût le droit de le faire, ô Étranger!

ORESTES.

Je comprends. Il a craint d'être châtié par Orestès?

ELEKTRA.

Il l'a craint; mais, en outre, il est modeste.

ORESTES.

Ah! tu parles d'un homme généreux, et qui doit être bien traité.

ELEKTRA.

Certes ! si celui qui est absent revenait un jour dans sa demeure.

ORESTES.

Et ta mère, qui t'a enfantée, a souffert cela ?

ELEKTRA.

Les femmes, ô Étranger, aiment les hommes, non leurs enfants !

ORESTES.

Pourquoi Aigisthos t'a-t-il ainsi outragée ?

ELEKTRA.

Il a voulu que mes enfants fussent contraints d'obéir, en me donnant un tel mari.

ORESTES.

Sans doute pour que tes enfants ne fussent pas des vengeurs ?

ELEKTRA.

Il eut ce dessein. Puisse-t-il l'expier un jour !

ORESTES.

Le mari de ta mère sait-il que tu es vierge ?

ELEKTRA.

Il ne te sait pas. Nous le lui cachons.

ORESTES.

Ces femmes qui écoutent nos paroles sont-elles tes amies ?

ELEKTRA.

Oui. Elles tairont fidèlement tes paroles et les miennes.

ORESTES.

Que ferait donc Orestès, s'il revenait dans Argos ?

ELEKTRA.

Le demandes-tu ? Ce que tu dis est honteux ! Les choses ne sont-elles pas au comble de l'outrage ?

ORESTES.

Mais, une fois revêtu, comment tuerait-il les meurtriers de son père ?

ELEKTRA.

En usant contre ses ennemis de l'audace dont son père a souffert.

ORESTES.

Et, te joignant à lui, oserais-tu tuer ta mère ?

ELEKTRA.

Certes ! de la même hache par laquelle mon père a péri.

ORESTES.

Dirai-je cela à Orestès, et ta résolution est-elle ferme ?

ELEKTRA

Que je meure après avoir versé le sang de ma mère !

ORESTÈS.

Ah ! Plût aux Dieux qu'Orestès fût ici et entendit cela !

ELEKTRA.

Mais, ô Étranger, même en le voyant, je ne le reconnaîtrais pas.

ORESTÈS.

Il n'y a rien de surprenant ; jeune encore tu as été séparée de lui tout jeune aussi.

ELEKTRA.

Un seul de nos amis pourrait le reconnaître.

ORESTÈS.

N'est-ce pas celui qui, dit-on, le sauva du meurtre ?

ELEKTRA.

Certes ! le pédagogue de mon père, un homme très vieux.

ORESTÈS.

Mais ton père, une fois mort, a-t-il eu un tombeau ?

ELEKTRA.

Un tombeau tel quel, une fois jeté hors des demeures.

## ORESTES.

Hélas sur moi ! qu'as-tu dit ? car le sentiment des maux d'autrui mord les hommes. Mais parle, afin qu'ayant été instruit, je rapporte à ton frère cette nouvelle douloureuse, et qu'il lui faut entendre. La compassion est propre, non aux natures grossières, mais aux hommes sages ; mais trop de sagesse aussi n'est pas sans danger pour les sages.

## LE CHOEUR.

Et moi aussi, j'ai dans l'âme le même désir que celui-ci. Habitant loin de la Ville, je ne sais pas les maux qui y sont ; mais, maintenant, je désire les connaître.

## ÈLEKTRA.

Je parlerai, si cela est convenable, car il sied de confier à un ami mes malheurs et ceux de mon père. Puisque tu souhaites ce récit, je te supplie, Étranger, de rapporter à Orestès mes maux et ceux de mon père, et, avant tout, de quels vêtements sordides je suis couverte, de quelle saleté je suis chargée, et sous quel toit j'habite, moi, issue de race royale ! J'ai tissu moi-même péniblement mon péplos, sans quoi je serais nue et manquerais de vêtements ; et je porte moi-même l'eau du fleuve, je suis privée des fêtes sacrées et des danses, je fuis le commerce des femmes, étant vierge encore, et Kastôr aussi qui était de mon sang, et à qui mes parents m'avaient fiancée avant qu'il fût allé vers les Dieux. Et ma mère, au milieu des dépouilles Phrygiennes, est assise sur le trône ; et, auprès d'elle, se tiennent les esclaves Asiatiques, prises et amenées par mon père, et couvertes de manteaux Idaiens aux agrafes d'or. Et le sang noir de mon père

souille encore les murs, et celui qui l'a égorgé monte ouvertement sur le char même de mon père. et se glorifie de porter, entre ses mains souillées par le meurtre, le sceptre avec lequel celui-ci commandait aux Hellènes ! Et le tombeau d'Agamemnôn est délaissé : jamais il n'a reçu ni libations, ni rameaux de myrte ; et son bûcher est privé d'offrandes. Et, toujours ivre, l'illustre mari de ma mère, comme on le nomme, insulte le tombeau et attaque à coups de pierre le tertre funèbre de mon père, et il ose nous insulter par ces paroles : — Où est ton enfant Orestès ? Est-il ici, défendant courageusement ta tombe ? — Mon frère absent est ainsi outragé ! ô Étranger, je t'en supplie, rapporte-lui ceci. Beaucoup l'appellent dont je suis l'interprète : ces mains, cette bouche, ce triste cœur, ma tête rasée et son père lui-même ! Car il serait honteux qu'un fils dont le père a dompté les Phryges ne pût tuer un seul homme, étant jeune et né d'un père illustre.

## LE CHOEUR.

Je vois cet homme, je veux dire ton mari, qui, ayant achevé son travail, s'avance vers la demeure.

## LE LABOUREUR.

Ah ! quels sont ces étrangers que je vois aux portes ?  
 Quelle cause les amène à ces portes agrestes ? Ont-ils  
 besoin de moi ? Car il est honteux à une femme de  
 s'arrêter avec des jeunes hommes.

ELEKTRA.

O très cher, ne me soupçonne pas ! Afin que tu le saches, ces étrangers sont venus m'apporter des nouvelles d'Orestès. Mais, ô Etrangers, pardonnez ses paroles.

LE LABOUREUR.

Que disent-ils ? Est-il vivant, et voit-il la lumière ?

ELEKTRA.

Il vit, d'après leurs paroles ; et ce qu'ils disent ne me semble pas incroyable.

LE LABOUREUR.

Se souvient-il de son père et de tes maux ?

ELEKTRA.

Il faut l'espérer. Mais un exilé est impuissant.

LE LABOUREUR.

Et quelle parole d'Orestès t'ont-ils apportée ?

ELEKTRA.

Il les envoie pour s'informer de mes malheurs

LE LABOUREUR.

Ils en voient une partie ; et tu leur as sans doute raconté le reste ?

ELEKTRA.

Ils savent tout. Rien ne leur a été caché.

## LE LABOUREUR.

Il fallait donc que les portes leur fussent depuis longtemps ouvertes. Entrez dans les demeures. Acceptez les dons hospitaliers en retour des bonnes nouvelles, tels du moins qu'en contient ma demeure. Serviteurs, portez dans la maison les bagages de ceux-ci. Et vous qui venez, étant chers à un homme qui m'est cher, ne me refusez rien. En effet, bien que je sois pauvre, je ne vous montrerai point un cœur mauvais.

## ORESTÈS.

Par les Dieux ! dis-moi, est-ce là cet homme qui ne s'est point uni à toi, ne voulant pas offenser Orestès ?

## ELEKTRA.

C'est lui qu'on nomme le mari de la malheureuse tra.

## ORESTÈS.

Ah ! il n'est pas d'indice certain de la vertu d'un homme. La nature des mortels est pleine de confusion. Déjà j'ai vu le fils d'un homme bien né n'être qu'un homme de rien, et des enfants excellents naître de pervers. J'ai vu la misère dans l'esprit de l'homme riche, et un grand cœur dans le corps du pauvre. Comment donc discerner et bien juger ces choses ? Est-ce par la richesse ? Ce serait se servir d'un mauvais juge. Par ceux qui ne possèdent rien ? Mais la pauvreté a un défaut : elle enseigne le mal à l'homme qui manque de tout. Me tournerai-je du côté

des armes ? Mais qui peut attester, en voyant une lance, que celui qui la porte est brave ? Le mieux est de laisser faire les choses. En effet, cet homme-ci n'est pas grand parmi les Argiens, et il ne se vante pas de la gloire de sa race, et, bien que sorti du peuple, il s'est trouvé excellent. Ne deviendrez-vous pas sages, vous qui êtes troublés par de vaines opinions, et ne jugerez-vous pas plutôt les hommes généreux par leurs mœurs et leur caractère ? Tels sont ceux, en effet, qui gouvernent bien les Cités et les demeures ; mais les corps vides d'esprit sont des statues dans l'agora. Un bras robuste ne soutient pas mieux la lance qu'un bras plus faible. C'est le naturel et la vaillance d'âme qui font tout. C'est pourquoi, puisque, présent ou absent, le fils d'Agamemnôn, pour qui nous venons, est digne de cet accueil, acceptons l'asile de ces demeures. Il faut donc y entrer, serviteurs. Un hôte pauvre et empressé m'est plus agréable qu'un hôte riche. Je loue donc l'accueil qui nous est fait dans la demeure de cet homme. Cependant, j'aimerais mieux que ton frère, étant heureux, me reçût dans ses heureuses demeures. Il viendra peut-être, car les prophéties de Loxias sont certaines ; mais je ne tiens aucun compte de celles des vivants.

## LE CHOEUR.

Maintenant, plus que jamais, Elektra, réchauffons notre cœur par la joie. En effet, peut-être que la fortune qui marche avec peine va s'arrêter heureusement.

ELEKTRA.

O malheureux ! lorsque tu connais la pauvreté de ta demeure, pourquoi y reçois-tu des hôtes qui sont au-dessus de toi ?

LE LABOUREUR.

Quoi ! s'ils sont de haute race, comme il semble, que la nourriture soit peu abondante ou non, ne la prendront-ils pas cependant ?

ELEKTRA.

Puisque tu as failli en cela, bien que tu possèdes peu de choses, va vers l'ancien nourricier de mon cher père, qui, chassé de la Ville, pâit ses troupeaux auprès du fleuve Tanaos, frontière qui sépare la terre d'Argos et le sol de Sparta, et ordonne-lui de revenir dans sa demeure et d'apporter quelques mets pour le repas des Étrangers. Il sera joyeux et remerciera les Dieux en apprenant que l'enfant qu'il a sauvé autrefois est encore vivant. En effet, ce n'est pas des demeures paternelles, ni de ma mère, que nous recevons quelque chose. La malheureuse ressentirait une peine amère, si elle apprenait de nous qu'Orestès est encore vivant.

LE LABOUREUR.

Je vais donc, puisqu'il te plaît, porter cette nouvelle à ce vieillard ; mais va promptement dans la demeure, et prépare les choses domestiques. Une femme, quand elle le veut, trouve beaucoup pour le repas, et nous avons encore assez dans la demeure pour satisfaire nos hôtes, du moins un jour. C'est dans ces occasions qu'une pensée me vient, et que je songe à la grande puissance qu'ont

les richesses, par lesquelles nous pouvons recevoir des hôtes et nous sauver nous-mêmes dans la maladie. Mais elles servent peu pour la nourriture de chaque jour; car tout homme, riche ou pauvre, est rassasié de la même façon.

---

LE CHOEUR.

*Strophe I.*

Nefs illustres qui, à l'aide d'innombrables avirons, avez abordé autrefois Troia, dansant avec les Nèrèides, là où le Dauphin, ami de la flûte, sautait autour des proues bleues, et conduisant le fils de Thétis, Akhilleus aux pieds légers, avec Agamemnôn, vers les rives troiennes du Simoïs!

*Antistrophe I.*

Les Nèrèides, ayant quitté les rivage de l'Euboia, lui portaient les armes bien travaillées sur les enclumes d'or de Hèphaistos, à travers le Pèlios et les hauts bois sacrés de l'Ossa et les cavernes des Nymphes, où son père cavalier élevait la lumière de la Hellas, le fils de la maritime Thétis, Akhilleus aux pieds légers, soutien des Atréides.

*Strophe II.*

J'ai appris d'un homme revenu d'Ilios dans le port Nauplien, que sur l'orbe de ton illustre bouclier, ô Enfant de Thétis, étaient sculptées ces images, terreur des Phryges : Sur le rebord du bouclier, Perseus volant sur la mer avec ses talonnières ailées, et portant la face de

Gorgô décapitée, puis, le messager de Zeus, Hermès, le fils agreste de Maia ;

*Antistrophe II.*

Et, au milieu du bouclier resplendissant, l'orbe éclatant de Hélios, sur ses chevaux ailés, et les chœurs aithériens des astres, les Pléiades, les Hyades, formidables aux yeux de Hektôr ! Et sur ton casque orné d'images d'or étaient des Sphinges qui portaient entre leurs ongles une proie célébrée par les Aoides. Et sur l'armure des flancs, la lionne Khimaira, soufflant du feu, se précipitait, voulant saisir le Cheval Peirènaïen !

*Épôde.*

Enfin, sur la lance qui donne la mort s'agitaient quatre chevaux ; et une noire poussière montait autour de leur dos. Et tu as tué un tel Roi de porteurs de lances, ton mari, ô Tyndaris, ô femme mauvaise ! C'est pourquoi, un jour, les Ouranides t'enverront la mort ; et, un jour, un jour, je verrai de ta gorge sanglante couler ton sang répandu par l'épée !

LE VIEILLARD.

Où est la jeune fille vénérable, ma Maîtresse, la fille d'Agamemnôn, que j'ai élevée autrefois ? Que l'accès de cette demeure est difficile pour les pieds d'un vieillard ridé ! Cependant, pour aller vers des amis, il faut traîner son épine dorsale ployée en deux, et ses genoux tremblants. O fille ! car je te vois maintenant auprès de la demeure, je viens, t'apportant ce jeune agneau choisi

dans les troupeaux de mes brebis, et ces couronnes et ces fromages ôtés des claies, et ce vieux trésor de Dionysos, plein de parfum. Il est petit, à la vérité, mais il est doux de boire une coupe de ce vin mêlé à un plus faible. Que quelqu'un porte ces choses aux hôtes dans les demeures ! Pour moi, je veux essuyer mes yeux mouillés de larmes avec ces pans de mes vêtements.

## ELEKTRA.

Pourquoi, ô vieillard, as-tu les yeux mouillés ? Mes malheurs, après un si long temps, se retracent-ils à ta mémoire ? Gémis-tu sur le malheureux exil d'Orestès, et sur mon père que tu as tenu autrefois entre tes bras, et que tu as élevé en vain pour toi et pour tes amis ?

## LE VIEILLARD.

Certes, en vain ! mais je ne puis me consoler de ceci : je suis allé, en passant, au tombeau de ton père, et je me suis prosterné en pleurant devant son abandon. Ayant ouvert l'outre que j'apporte à tes hôtes, j'ai répandu des libations, et j'ai déposé des rameaux de myrte autour du tertre. Mais j'ai vu, sur le bûcher, une brebis noire offerte en victime, du sang versé récemment et des boucles de cheveux blonds. Et je suis surpris, ô enfant, que quelqu'un ait osé venir au tombeau. Ce n'est, certes, aucun des Argiens. Mais ton frère est peut-être venu secrètement, afin d'honorer le tombeau malheureux de son père. Voici cette chevelure ; et, la mettant auprès de la tienne, remarque que ces boucles coupées ont la même couleur que tes cheveux. En effet, ceux qui ont le sang du même père ont coutume d'être semblables d'aspect.

## ELEKTRA.

Ce que tu dis, vieillard, n'est pas digne d'un homme sage, si tu penses que mon brave frère, étant de retour, se cache ici par crainte d'Aigisthos. Ensuite, pourquoi nos cheveux se ressembleraient-ils. Les uns sont ceux d'un homme bien né, exercé dans la palaistre, et les autres peignés et fins. Cela est donc impossible. Tu trouveras beaucoup de cheveux semblables, vieillard, sans qu'ils appartiennent aux personnes du même sang.

## LE VIEILLARD.

Mais, au moins, viens sur sa trace, et regarde l'empreinte de sa sandale, pour voir si son pied a la même mesure, ô fille!

## ELEKTRA.

Comment la marque de son pied peut-elle être empreinte sur le sol pierreux? Et même, cela étant, les pieds d'un frère et d'une sœur ne sont pas égaux, et celui de l'homme est le plus grand.

## LE VIEILLARD.

Si ton frère était de retour, et ici, ne reconnaîtrais-tu pas la toile que tu avais tissée, et dans laquelle je l'ai enlevé autrefois à la mort?

## ELEKTRA.

Ne sais-tu pas que j'étais encore toute jeune quand Orestès s'échappa de cette terre? Même si j'avais tissé ce péplos, comment, puisqu'il était alors enfant, aurait-il maintenant le même vêtement, à moins que ce vêtement

n'eût grandi en même temps que son corps? C'est sans doute quelque étranger, ayant pitié de ce tombeau, qui s'est coupé les cheveux, ou quelqu'un de cette terre qui s'est dérobé aux espions.

LE VIEILLARD.

Mais où sont ces étrangers? Je veux les voir et les interroger sur ton frère.

ELEKTRA.

Ils sortent de la demeure, d'un pied rapide.

LE VIEILLARD.

Ils semblent de bonne race, à la vérité; mais ceci est trompeur, car beaucoup sont bien nés et mauvais. Cependant, je salue les Etrangers.

ORESTES.

Salut, ô vieillard! Elektra, quel est ce débris de vieil homme? Est-ce un de tes amis?

ELEKTRA.

Celui-ci a élevé mon père, ô Etranger?

ORESTES.

Que dis-tu? Est-ce lui qui a sauvé ton frère?

ELEKTRA.

C'est lui qui l'a sauvé, si toutefois il est vivant.

ORESTÈS.

Ah ! pourquoi me regarde-t-il, comme s'il contemplait un brillant signe d'argent ? Me compare-t-il à quelque autre ?

ÈLEKTRA.

Peut-être se réjouit-il, en te voyant de l'âge d'Orestès.

ORESTÈS.

Certes, d'un homme qui m'est cher. Mais pourquoi tourne-t-il autour de moi ?

ÈLEKTRA.

Je m'en étonne moi-même, Étranger !

LE VIEILLARD.

O vénérable fille, Èlektra, rends grâces aux Dieux ?

ÈLEKTRA.

Pour une chose éloignée, ou présente ?

LE VIEILLARD.

De ce que tu reçois un cher trésor qu'un Dieu te révèle !

ÈLEKTRA.

Soit ! j'invoque les Dieux ! Mais, enfin, que veux-tu dire, vieillard ?

LE VIEILLARD.

Regarde donc celui-ci, ô fille ! regarde le plus cher des hommes !

ELEKTRA.

Je crains depuis long temps que tu ne sois pas sain d'esprit.

LE VIEILLARD.

Je ne suis pas sain d'esprit parce que je vois ton frère !

ELEKTRA.

Quelle parole inespérée as-tu dite, ô vieillard ?

LE VIEILLARD.

Je dis que je vois Orestès, le fils d'Agamemnon.

ELEKTRA.

A quelle marque le reconnais-tu avec cette certitude ?

LE VIEILLARD.

A la cicatrice qu'il se fit autrefois auprès du sourcil, dans les demeures de son père, étant tombé et s'étant blessé, tandis qu'il poursuivait avec toi un jeune faon.

ELEKTRA.

Que dis-tu ? Je vois, en effet, la marque de cette chute.

LE VIEILLARD.

Et tu tardes encore à embrasser ce que tu as de plus cher ?

ELEKTRA.

Non, vieillard ! Je suis persuadée dans mon cœur par ces signes. O toi, qui m'apparais enfin, je te possède contre toute espérance !

ORESTÈS.

Et moi aussi je te possède enfin !

ELEKTRA.

Quand je ne l'aurais jamais pensé !

ORESTÈS.

Je ne l'espérais pas non plus.

ELEKTRA

C'est donc toi ?

ORESTÈS

X Ton seul vengeur, si, du moins, je retire les filets que je vais jeter. Mais j'ai confiance, ou il ne faut plus penser qu'il y a des Dieux, si le crime l'emporte sur la justice.

LE CHOEUR.

Tu es venu ! tu es venu, ô jour si lent ! Tu as resplendi ! Tu le montres comme une lumière manifeste à cette Ville, celui qui, longtemps errant dans l'exil, loin des demeures paternelles, et malheureux, revient enfin ! O amie, un Dieu, un Dieu nous rend la victoire ! Lève les mains, hausse la voix, répands tes prières aux Dieux, afin que ton frère entre heureusement dans la Ville !

ORESTÈS.

Soit ! Je goûte la volupté des embrassements, mais nous en jouirons de nouveau plus tard. Pour toi, vieillard, car tu es venu à propos, dis comment puis-je me venger du meurtrier de mon père, et de ma mère qui s'est unie à

lui par des noces impies ? Ai-je encore un ami dans Argos, ou sommes-nous entièrement ruinés comme notre fortune ? A qui me joindre ? La nuit ou le jour ? Par quelle voie atteindrai-je mes ennemis ?

LE VIEILLARD.

O fils ! tu n'as aucun ami dans ton malheur. C'est une rencontre rare qu'un ami partage également la bonne et mauvaise fortune. Pour toi, sache-le sûrement de moi, tu as entièrement perdu tous tes amis, sans qu'il te reste aucune espérance. Dans ta main et dans la fortune sont toutes tes chances de recouvrer la demeure paternelle et ta Ville.

ORESTES.

Que ferai-je donc pour en arriver là ?

LE VIEILLARD.

Il te faut tuer le fils de Thyestès et ta mère !

ORESTES.

Je veux, certes, saisir cette couronne ; mais comment la prendre ?

LE VIEILLARD

Non pas dans les murs, même si tu le tentais

ORESTES.

Sont-ils défendus par des gardes et des porteurs de lances ?

LE VIEILLARD.

Tu l'as dit ! Il te craint évidemment, et il ne dort pas.

ORESTES.

Allons! Conseille-moi donc, ô vieillard, sur le reste.

LE VIEILLARD.

Écoute-moi donc, car une pensée m'arrive soudainement.

ORESTES.

Puisses-tu me donner un bon avis, et puissé-je en user!

LE VIEILLARD.

J'ai vu Aigisthos en venant ici.

ORESTES.

Je comprends ce que tu as dit. En quels lieux?

LE VIEILLARD.

Près de ces champs où paissent les chevaux.

ORESTES.

Que faisait-il? Je vois une espérance briller dans mon malheur.

LE VIEILLARD.

Il préparait une fête pour les Nymphes, m'a-t-il semblé.

ORESTES.

Pour les enfants qu'il élève, ou pour ceux qu'il aura?

LE VIEILLARD.

Je ne sais qu'une seule chose, c'est qu'il se prépare à un sacrifice de bœufs.

ORESTES.

Avec combien d'hommes est-il, ou est-il seul avec ses serviteurs?

LE VIEILLARD.

Il n'y avait là aucun Argien, mais seulement des serviteurs.

ORESTES.

Y a-t-il là quelqu'un qui, me voyant, me reconnaisse, vieillard?

LE VIEILLARD.

Ce sont des serviteurs qui ne t'ont jamais vu.

ORESTES

Seront-ils pour nous, si nous l'emportons?

LE VIEILLARD.

Cela est dans la nature des esclaves et t'est favorable. <sup>ra</sup>

ORESTES.

Comment pourrai-je l'approcher?

LE VIEILLARD.

Avance jusqu'à ce qu'il te voie, tandis qu'il tue ses bœufs.

ORESTES.

Ses champs vont sans doute jusqu'à la route même?

LE VIEILLARD.

Dès qu'il t'aura vu, il te conviera au festin.

ORESTES.

Certes, je lui serai un amer convive, si un Dieu le veut !

LE VIEILLARD.

Pour le reste, agis selon ce qui arrivera.

ORESTES.

Tu as bien dit. Et ma mère, où est-elle ?

LE VIEILLARD.

Dans Argos. Mais elle viendra avant peu au festin.

ORESTES.

Et pourquoi ma mère n'est-elle pas venue avec son mari ?

LE VIEILLARD.

Craignant le blâme du peuple, elle est restée dans la demeure.

ORESTES.

Je comprends. Elle sait qu'elle est suspecte à la Cité.

LE VIEILLARD.

Oui ! Cette femme impie est en proie à la haine de tous.

ORESTES.

Comment donc les tuerai-je, elle et lui ?

ÈLEKTRA.

Moi, je préparerai la mort de ma mère.

ORESTES.

Certes, la fortune amènera la réussite de ceci.

ÈLEKTRA.

Qu'elle nous serve tous deux !

LE VIEILLARD.

Que cela soit ! Mais comment prépares-tu la mort de ta mère ?

ÈLEKTRA.

Va, ô vieillard, et annonce à Klytaimnestra que j'ai enfanté.

LE VIEILLARD.

Que tu as enfanté depuis longtemps, ou depuis peu ?

ÈLEKTRA.

Dis que je suis aux jours de la purification.

LE VIEILLARD.

Mais comment ceci peut-il donner la mort à ta mère ?

ÈLEKTRA.

Elle viendra, dès qu'elle saura que je souffre de l'enfantement.

LE VIEILLARD.

Pourquoi ? Crois-tu qu'elle ait souci de toi, fille ?

ELEKTRA.

Certes ! Elle déplorera l'abaissement de ma race.

LE VIEILLARD.

Peut-être. Mais ramène ton discours au but.

ELEKTRA.

Si elle vient, il est sûr qu'elle mourra.

LE VIEILLARD.

Qu'elle passe donc le seuil de la demeure !

ELEKTRA.

Ce sera aisément pour elle l'entrée du Hadès.

LE VIEILLARD.

Que je meure après avoir vu ceia !

ELEKTRA.

Avant tout, vieillard, conduis mon frère.

LE VIEILLARD.

Là où Aigisthos prépare un sacrifice aux Dieux.

ELEKTRA.

Ensuite tu iras porter mes paroles à ma mère.

LE VIEILLARD.

De façon qu'elle croie les entendre de ta bouche.

ELEKTRA.

Maintenant, c'est à toi, Orestès, à toi le premier meurtre !

ORESTÈS.

J'irai, si quelqu'un me conduit.

LE VIEILLARD.

Certes, je te conduirai volontiers.

ORESTÈS.

O Zeus paternel, qui me venges de mes ennemis, aie pitié de nous, car nous subissons des maux lamentables !

ELEKTRA.

Aie pitié de ceux qui sont sortis de toi !

ORESTÈS.

Et toi, Héra, qui commandes aux autels de Mykèna, donne-nous la victoire, si nous demandons des choses justes !

ELEKTRA.

Donne-nous de venger notre père !

ORESTÈS.

Et toi, ô Père, qui gis dans le Hadès par un crime ! Et toi, ô Reine Gaia, vers qui je tends les mains, viens à notre aide, viens en aide à de très chers enfants ! Amène-nous pour alliés tous les morts qui, avec toi, renversèrent

les Phryges par la lance, et tous ceux qui ont les égorgeurs en exécration ! M'as-tu entendu, toi qui as souffert d'horribles maux par ma mère ?

ELEKTRA.

Mon père, assurément, entend toutes tes paroles ! Mais il est temps d'aller. Et je te le dis clairement : il faut qu'Aigisthos meure, car, si tu tombes mortellement, je suis morte aussi ! Et ne pense pas que je vive, car je frapperai ma gorge d'une épée à deux tranchants ! Je vais rentrer pour la tenir prête. S'il arrive d'heureuses nouvelles de toi, toute ta demeure se réjouira, et, si tu succombes, ce sera le contraire. Je te le dis !

ORESTES.

Je comprends tout.

ELEKTRA.

Maintenant, il faut que tu sois homme. Pour vous, femmes, faites-moi bien savoir le tumulte de ce combat. Moi, j'attendrai, tenant en main l'épée toute prête ; car, vaincue, jamais je ne me livrerai à mes ennemis, pour qu'ils outragent mon corps vivant !

LE CHOEUR.

*Strophe I.*

C'est une tradition, parmi les anciens récits, que Pan, protecteur des champs, soufflant harmonieusement dans

les roseaux bien joints, amena autrefois, des montagnes Argiennes, un agneau à la toison d'or que sa jeune mère allaitait encore ; et le héraut, debout sur les gradins de pierre, s'écria : — A l'Agora ! à l'Agora, Mykènaiens ! Venez admirer les prodiges terribles de nos heureux Tyrans ! — Et les danses réjouissaient les demeures des Atréides.

*Antistrophe I.*

Et les Temples d'or étaient ouverts, et la flamme resplendissait sur les autels par la Ville des Argiens, et la flûte de lotos, servante des Muses, vibrait de sons harmonieux, et d'aimables chants s'élevaient pour l'Agneau d'or ! En effet, quand Thyestès, par un amour adultère, eut séduit la chère femme d'Atreus, il emporta ce prodige dans ses demeures ; et, revenu dans l'Agora, il annonça qu'il possédait dans ses demeures une admirable brebis à toison d'or.

*Strophe II.*

Alors, certes, Zeus changea les lumineuses routes des astres, et la clarté de Hélios et le blanc visage d'Aôs ; et Hélios monta des plages occidentales dans sa flamme divinement allumée, et les nuées pleines d'eau allaient vers l'Ourse, et les arides plaines Ammonides, privées par Zeus des rosées et des belles pluies, languirent et se desséchèrent !

*Antistrophe II.*

Cela est dit ainsi. Mais je crois fort peu que Hélios ait détourné son char d'or et changé sa route pour punir des hommes, et à cause de leurs mutuelles vengeances.

Cependant ces récits effrayants sont profitables aux mortels, et les poussent à honorer les Dieux. Mais tu ne t'en es point souvenue, toi qui as tué ton mari, mère de deux illustres enfants, frère et sœur ! Ah ! ah ! mes amies, avez-vous entendu ce cri, ou est-ce une vaine illusion ? On dirait le tonnerre de Zeus souterrain ! Èlektra ! sors de ces demeures.

ELEKTRA.

Qu'y a-t-il, Amies ? Comment le combat s'est-il terminé ?

LE CHOEUR.

Je ne sais, hors une seule chose : j'entends le gémissement d'un mourant !

ÈLEKTRA.

Je l'ai entendu aussi, de loin à la vérité, mais je l'ai entendu.

LE CHOEUR.

Cette voix nous vient de loin sans doute, mais clairement.

ÈLEKTRA.

Est-ce le gémissement d'un Argien ou de nos amis ?

LE CHOEUR.

Je ne sais. Le bruit de cette clameur est confus.

ELEKTRA.

Tu m'annonces qu'il me faut me donner la mort ! Que tardons-nous ?

LE CHOEUR.

Arrête ! afin de connaître manifestement ta fortune.

ELEKTRA.

Cela ne peut être ! Nous avons été vaincus ! Où sont, en effet, les messagers ?

LE CHOEUR.

Ils viendront. Ce n'est pas peu de chose que de tuer un Roi.

LE MESSEGER.

Vous remportez une victoire illustre, vierges Mykénides ! J'annonce à tous ses amis qu'Orestès est victorieux, et qu'Aigisthos, le meurtrier d'Agamemnon, est couché contre terre. Rendez grâces aux Dieux !

ELEKTRA.

Mais toi, qui es-tu ? Comment puis-je être certaine que tu dis vrai ?

LE MESSEGER.

Ne sais-tu pas que tu vois en moi un serviteur de ton frère ?

ELEKTRA.

O très cher ! c'est par crainte que je n'ai pas reconnu ton visage. Maintenant, je te reconnais. Que dis-tu ? l'odieux meurtrier de mon père est-il mort ?

## LE MESSEGER.

Il est mort. Je te le dis deux fois, puisque tu le désires.

## LE CHOEUR.

O Dieux ! O Justice, qui vois tout, tu es venue enfin !

## ELEKTRA.

De quelle façon, par quel moyen le fils de Thyestès a-t-il été tué ? Je désire l'apprendre.

## LE MESSEGER.

Ayant levé le pied hors de ces demeures, nous sommes entrés dans la grande route creusée par les deux ornières des chars, où était l'illustre Roi des Mykènaïens. Il se promenait dans ses jardins arrosés, en cueillant des couronnes de jeune myrte. Nous ayant vus, il s'écria : — Salut, ô Étrangers ! Qui êtes-vous ? D'où venez-vous ? De quelle terre êtes-vous issus ? — Et Orestès répondit : — Nous sommes Thessaliens, et nous allons sur les bords de l'Alphéos sacrifier à l'Olympien Zeus. — L'ayant entendu, Aigisthos lui dit : — Maintenant, il faut que vous soyez nos convives à ce festin, car je sacrifie des bœufs aux Nymphes. Demain, au matin, vous sortirez du lit, et vous arriverez aussi bien où vous allez. Mais entrons dans la demeure. — Comme il parlait ainsi, nous prenant la main, il nous introduisait, et il n'était pas possible de refuser. Une fois entrés dans les demeures, il dit : — Qu'on apporte très promptement des bains pour les Étrangers, afin qu'ils approchent les autels et l'eau purificatrice ! — Et Orestès dit : — Nous nous sommes purifiés dans les eaux pures du fleuve ; mais s'il est permis que des

étrangers sacrifient avec les citoyens, Aigisthos, nous sommes prêts, et nous ne nous y refusons pas, ô Roi! — Puis ils laissèrent là ce discours; et les serviteurs, déposant leurs lances, sauvegarde du Roi, mirent tous les mains à l'ouvrage. Et les uns apportaient le kratèr, et les autres des corbeilles, et d'autres allumaient le feu et disposaient des bassins autour du foyer; et toute la demeure retentissait. Alors le mari de ta mère, répandant l'orge salée sur les autels, dit ces paroles : — Nymphes des rochers, puissé-je vous sacrifier souvent des bœufs! Puissions-nous, moi et la Tyndaris, ma femme, vivre dans ces demeures, toujours heureux comme maintenant et vainqueurs de nos ennemis! — Il voulait parler d'Orestès et de toi. Et mon maître faisait des souhaits opposés, mais non pas à haute voix, et demandait de recouvrer les demeures paternelles. Et Aigisthos, prenant dans la corbeille le couteau à lame droite, coupa les poils du veau, et, de sa main droite, les jeta dans le feu purificateur; puis il frappa le veau à l'épaule, tandis que les serviteurs le soulevaient de leurs mains, et il dit à ton frère : — On met, chez les Thessaliens parmi les arts nobles, celui de dépecer habilement un taureau et de dompter un cheval. Prends ce fer, ô Etranger, et prouve que cette renommée des Thessaliens est vraie. — Et Orestès, ayant saisi le couteau Dorique bien trempé, et rejeté sur ses épaules son manteau attaché par de belles agrates, choisit Pyladès pour aide, écarta les serviteurs, et prenant le veau par un pied, étendit la main et dépouilla les blanches chairs du dos, plus promptement qu'un coureur à cheval n'accomplit la course du double stade. Puis il ouvrit les entrailles. Ayant pris dans ses mains les parties sacrées, Aigisthos les observait. Et le lobe qui manquait aux intes-

tins et le réceptacle de la bile présageaient des malheurs à qui les observait. Et il contractait son visage, et mon maître l'interrogea : — Pour quelle raison es-tu triste ? — O Étranger, je redoute quelques embûches du dehors. J'ai un ennemi de mes demeures, les plus odieux des mortels, le fils d'Agamemnôn. — Et Orestès dit : — Crains-tu les embûches d'un exilé, toi qui commandes dans cette Cité ? Afin que, cette exploration faite, nous célébrions le festin, qu'on m'apporte un couteau Phthiadien, au lieu d'un Dorique, pour que j'honore la poitrine ! — Et, saisissant le couteau, il frappa. Et Aigisthos divisait les viscères, et les observait. Et, comme il inclinait la tête en avant, ton frère, dressé sur la pointe des pieds, le frappa dans les vertèbres et lui brisa les attaches du dos, et tout le corps palpitait et se tordait dans les convulsions de la mort ! Les serviteurs, voyant cela, se jetèrent sur leurs lances, afin de combattre plusieurs contre deux ; mais Orestès et Pyladès leur tinrent tête avec intrépidité, en brandissant leurs armes. Et Orestès dit : — Je ne suis point venu pour nuire à cette Ville ni à mes serviteurs ; mais je me suis vengé du meurtrier de mon père, moi, le malheureux Orestès ! Ne me tuez pas, vous, les anciens serviteurs de mon père ! — Eux, ayant entendu ces paroles, retinrent leurs lances. Et Orestès est reconnu par un très viril homme attaché aux demeures, et tous couronnent la tête de ton frère, heureux et joyeux. Et il vient de présenter la tête, non de Gorgô, mais d'Aigisthos que tu exècres. Son sang paye ainsi avec usure celui qu'il a versé !

---

LE CHOEUR.

*Strophe.*

Mêle tes pieds à notre danse, ô chère, comme un faon ouranien qui saute légèrement et avec grâce ! Ton frère a remporté, par cette victoire, une couronne plus glorieuse qu'aux bords de l'Alphéos. Unis ton chant de triomphe à notre danse !

ELEKTRA.

O Lumière ! ô resplendissement du char de Hélios !  
ô terre ! ô ténèbres, qui couvriez auparavant mes yeux !  
Maintenant ils sont ouverts et regardent librement,  
puisque Aigisthos, le meurtrier de mon père, a succombé !  
Allons ! tous les ornements de la chevelure que je possède  
et que contiennent mes demeures, je les apporterai,  
ô chères, et j'en couronnerai la tête de mon frère victo-  
rieux !

LE CHOEUR.

*Antistrophe.*

Apporte donc des ornements pour sa tête ; et notre danse agréable aux Muses commencera. Maintenant les anciens Rois qui nous sont chers commanderont à cette terre légitimement enlevée à des hommes iniques. C'est pourquoi, faisons retentir nos clameurs de joie !

ELEKTRA.

O victorieux ! Orestès ! fils d'un père victorieux dans les

combats sous Ilios, ceins ta chevelure de ces couronnes ! Tu rentres, en effet, non après une course de six plèthres, mais ayant tué Aigisthos, l'ennemi, l'égorgeur de notre père. Et toi, qui te tiens à ses côtés, fils d'un père très pieux, Pyladès, reçois cette couronne de ma main, car tu as eu une part égale du péril. Que je vous voie toujours heureux !

ORESTES.

Remercie d'abord les Dieux de cette bonne fortune, Elektra, car ils en sont les auteurs ; et tu me loueras ensuite, moi qui ai servi d'instrument aux Dieux et à la fortune. Je n'ai pas agi en paroles, mais j'ai vraiment tué Aigisthos, et, afin que chacun le sache clairement, je t'apporte le mort lui-même. Jette-le, si tu veux, en proie aux bêtes fauves et aux oiseaux carnassiers, race de l'Aithèr, ou suspends-le à un pieu, car il est maintenant ton esclave, lui qui, naguère, était appelé ton Maître.

ELEKTRA.

J'ai honte, et cependant je désire parler

ORESTES.

Qu'est-ce ? Dis ! tu n'as rien à craindre.

ELEKTRA.

Je crains d'exciter la haine, si j'outrage les morts.

ORESTES.

Personne ne te blâmera pour ceci.

ELEKTRA.

Notre Cité est chagrine et prompte au blâme.

ORESTES.

Parle, si tu veux, sœur ! Nous avons tous deux pour cet homme une haine irréconciliable.

ELEKTRA.

Allons ! Quelle insulte t'adresser d'abord ? Par quel outrage finir ? Que dire dans l'intervalle ? Chaque matin, je ne cessais jamais de rouler dans mon esprit ce que j'eusse voulu te dire en face, si j'avais été délivrée de mes premières terreurs. Maintenant donc, je le suis, et je vais te rendre les outrages que j'eusse voulu t'adresser pendant que tu vivais. Tu m'as perdue, ainsi que mon frère, et tu nous as rendus orphelins d'un cher père, n'ayant cependant reçu aucune injure. Tu as épousé honteusement notre mère, et tu as égorgé son mari, le Stratège des Hellènes, toi qui n'as jamais marché contre les Phryges. Et tu en es venu à cette démence d'espérer que notre mère ne te serait pas infidèle, elle que tu as épousée en violant le lit de notre père ! Mais que celui qui corrompt la femme d'un autre par une union adultère, et qui l'épouse ensuite, sache qu'il est malheureux s'il pense qu'elle lui gardera la fidélité qu'elle n'a point gardée à un autre. Tu vivais très misérablement, en t'imaginant que tu vivais heureux. Tu savais, en effet, que tu t'étais lié par un mariage impie, et ma mère savait qu'elle avait épousé un homme impie ; et, criminels tous deux, elle portait le fardeau de ta mauvaise fortune, et toi, le fardeau de la sienne. Et tu entendais tous les Argiens dire entre eux : — Celle-ci est

le mari de cette femme et non la femme de cet homme ! — Car il est honteux qu'une femme commande dans la demeure et non l'homme ; et je hais les enfants qui, dans la Cité, ne portent pas le nom de leur père, mais celui de leur mère. En effet, quand un homme épouse une femme d'un rang plus illustre que le sien, le mari n'est rien, et on ne parle que de la femme. Ce qui t'a le plus trompé dans ton intelligence, c'est que tu te flattais d'être quelque chose à l'aide de tes richesses ; mais elles ne sont rien, car elles ne nous sont données que pour peu de temps. Le caractère subsiste, mais non la richesse. L'un dure toujours et triomphe des malheurs ; mais l'opulence injuste, en proie aux pervers, s'envole des demeures où elle n'a fleuri que peu de temps. Ce que tu as fait contre les femmes, il ne convient pas à une vierge de le dire, et je le tais ; mais je l'indiquerai à mots couverts de façon à être comprise. Tu agissais insolemment, en maître de demeures royales, et plein de confiance dans ta beauté. Pour moi, puisse mon mari être doué, non d'un visage de jeune fille, mais d'un cœur viril ! En effet, les enfants de tels hommes sont dévoués à Arès, et ceux qui ne sont que beaux n'ornent que les danses. Meurs sans avoir prévu le châtement des crimes pour lesquels tu es frappé, et périsse qui est aussi méchant que toi ! Et que nul, pour avoir fourni la première course, ne se vante d'être vainqueur, avant qu'il ait touché le but et atteint le terme de la vie !

#### LE CHOEUR.

Il a commis des actions affreuses, et il a subi de vous deux une peine horrible, car la Justice a une grande puissance.

ORESTES

Allons, serviteurs ! Il faut emporter ce cadavre dans la demeure, et le cacher dans les ténèbres, afin que ma mère, quand elle viendra, ne voie point ce mort, avant d'être tuée elle-même !

ELEKTRA.

Arrête ! Changeons de discours.

ORESTES.

Qu'est-ce ? Vois-tu des auxiliaires venus de Mykèna ?

ELEKTRA.

Non ! mais je vois ma mère qui m'a enfantée.

ORESTES.

Elle vient donc à propos se précipiter dans nos filets ?

ELEKTRA.

Dans sa stole et sur son char elle montre une grande magnificence.

ORESTES.

Que ferons-nous donc ? Tuerons-nous notre mère ?

ELEKTRA.

Serais-tu saisi de pitié en apercevant ta mère ?

ORESTES.

Hélas ! Comment tuerais-je celle qui m'a nourri et enfanté ?

ELEKTRA.

Comme elle a tué ton père et le mien !

ORESTES.

O Phoibos ! que tu m'as ordonné un grand acte de démence par ton oracle !

ELEKTRA.

Si Apollôn est insensé, qui est sage ?

ORESTES.

Quand tu m'as répondu que je devais tuer ma mère, ce qui est impie !

ELEKTRA.

Que peux-tu craindre en vengeant ton père ?

ORESTES.

Je serais coupable de parricide, moi qui étais innocent.

ELEKTRA.

Et, si tu ne venges pas ton père, tu seras impie.

ORESTES.

Et je serai châtié comme ma mère, si je la tue.

ELEKTRA.

Par qui seras-tu châtié, si tu négliges de venger ton père ?

ORESTES.

N'est-ce pas un Daimôn funeste, sous la forme d'un Dieu, qui m'a persuadé ?

ELEKTRA.

Etant assis sur le Trépied sacré ? Je ne le pense pas.

ORESTES.

Cependant, je ne croirai jamais que cet oracle soit légitime. u

ELEKTRA.

Prends garde que, saisi de faiblesse, tu ne tombes dans la lâcheté ! x

ORESTES.

Faut-il donc lui tendre la même embûche ?

ELEKTRA.

Celle dans laquelle tu as pris et tué Aigisthos son mari.

ORESTES.

J'entrerai ! Mais j'entreprends une action terrible, et je l'accomplirai. Si cela est voulu par les Dieux, soit ! Mais ce combat m'est à la fois doux et amer.

LE CHOEUR.

O Reine de la terre Argienne, fille de Tyndaréos, et sœur des vaillants fils de Zeus, qui habitent parmi les

astres l'Aithèr enflammé, et qui ont pour mission de sauver les vivants des flots de la mer, salut ! Je te révère à l'égal des Dieux heureux, à cause de tes richesses et de ta grande prospérité. Voici le moment, ô Reine, d'honorer ta fortune.

KLYTAIMNESTRA.

Descendez du char, Trôades ! et prenez ma main, afin que je pose le pied à terre. Les demeures des Dieux, en effet, sont ornées des dépouilles Phrygiennes. Pour moi, j'ai reçu, présent choisi, ces captives venues de Troia, en retour de ma fille que j'ai perdue. Le don est peu de chose, mais il est beau cependant.

ELEKTRA.

N'est-ce pas à moi, esclave et chassée des demeures paternelles, et qui habite cette maison misérable, de prendre ta main heureuse, mère ?

KLYTAIMNESTRA.

**Ces esclaves sont là. Ne te fatigue pas pour moi.**

ELEKTRA.

Pourquoi non ? Ne m'as-tu pas renvoyée des demeures paternelles ? Et quand elles furent prises, ne suis-je pas devenue captive aussi, comme celles-ci, et laissée privée de mon père ?

KLYTAIMNESTRA.

Ton père a médité de tels desseins contre ceux qu'il eût dû le plus aimer ! Je parlerai, bien que, lorsqu'une

mauvaise renommée poursuit une femme, une certaine malveillance s'attache à ses paroles, injurieusement, me semble-t-il. Car, ce qui est juste, c'est, les choses étant connues, de haïr qui a mérité d'être haï. Sinon, pourquoi faut-il haïr ? Tyndaréos me donna à ton père, mais non pour me faire mourir, moi et les enfants que j'enfanterais. Cependant, Agamemnôn, ayant entraîné ma fille, par l'espoir de l'union d'Achilleus, partit de sa demeure, et l'emmena à Aulis où était la station des nef. Et là, il moissonna la joue blanche d'Iphigénéia étendue sur le bûcher ! Si, à la vérité, il l'eût tuée pour sauver la Ville, ou pour sauver sa maison, ou ses autres enfants, en sacrifiant une pour tous, cela eût été pardonnable ; mais parce que Héléna était impudique, et parce que celui qui l'a épousée n'a pas su réprimer sa trahison, pour cela il a tué ma fille ! Cependant, bien que je fusse outragée, je ne me serais pas irritée, et je n'aurais pas tué l'homme ; mais il revint, m'amenant une Mainade toute pleine d'un Dieu, et il la mit dans son lit, et il retint à la fois deux épouses dans les mêmes demeures. Les femmes sont lascives ; je ne dis pas le contraire ; mais, les femmes ayant ce vice, quand le mari commet une faute en méprisant le lit domestique, la femme veut imiter l'homme et se cherche un amant. Et ensuite c'est à nous que l'opprobre est attaché, et on ne dit aucun mal des hommes qui sont cause de tout ! Quoi ? Si Ménélaos eût été enlevé furtivement de sa demeure, m'eût-il fallu tuer Orestès pour sauver Ménélaos, le mari de ma sœur ? Comment ton père aurait-il supporté cela ? Fallait-il qu'il ne mourût pas, celui qui a tué mes enfants, et que je fusse châtiée par lui ? Je l'ai tué, et je me suis tournée vers ceux qui devaient m'y aider, vers ses ennemis. En effet, qui d'entre les amis

de ton père eût voulu commettre ce meurtre avec moi ? Parle, si tu le désires, et soutiens librement que la mort de ton père n'a pas été légitime.

ELEKTRA.

Tu as parlé pour ta cause ; mais c'est une cause honteuse, car il convenait qu'une femme sage le cédât en tout à son mari. Je ne tiens aucun compte dans mon discours de celle à qui cela ne semble pas raisonnable. Souviens-toi, mère, des dernières paroles que tu as dites, en me donnant la liberté de parler contre toi.

KLYTAIMNESTRA.

Je le dis encore, fille, et ne le nie pas.

ELEKTRA.

Mais, m'ayant entendue, mère, ne me feras-tu point de mal ?

KLYTAIMNESTRA.

En aucune façon, et je me rallierai volontiers à ton sentiment.

ELEKTRA.

Je parlerai donc, et voici par où je commence : Plût aux Dieux que tu eusses un meilleur esprit, ô mère ! En effet, on donne de justes louanges à la beauté de Hélène et à la tienne ; mais vous êtes deux sœurs également effrénées et indignes de Kastôr. L'une, enlevée, s'en est allée volontairement ; toi, tu as tué l'homme le plus illustre de la Hellas, donnant pour prétexte que tu as égorgé ton

mari à cause du meurtre de ta fille (d'autres ne savent pas les choses comme moi), toi qui, avant que le meurtre de ta fille fût certain, et lorsque ton mari quittait à peine ses demeures, arrangeais déjà devant ton miroir les boucles blondes de ta chevelure ! Or, une femme qui, son mari absent, orne sa beauté, rejette-la comme une perverse, car il ne convient pas qu'elle se montre belle au dehors, à moins qu'elle ne médite quelque mal. Seule entre toutes les femmes Hellènes je t'ai vue être joyeuse que les choses Troiennes fussent prospères ; et quand elles avaient le dessous, tes yeux se couvraient d'un nuage, tant tu désirais qu'Agamemnôn ne revînt pas de Troie ! Cependant, c'était une belle occasion de prouver ta sagesse. Tu avais un mari qui n'était pas inférieur à Aigisthos, et que la Hellas avait choisi pour Stratège ; et puisque Héléna, ta sœur, avait commis d'aussi mauvaises actions, il t'était permis, par cela même, de remporter une grande gloire, car les mauvais donnent aux bons des exemples qui profitent à ceux-ci. Mais si, comme tu le dis, mon père a tué ta fille, quel outrage t'avons-nous fait, moi et mon frère ? Comment, ton mari étant tué, ne nous as-tu pas rendu les demeures paternelles, et as-tu acquis un lit étranger au prix d'un mariage acheté ? Pourquoi, au lieu de ton fils, ton nouveau mari n'est-il pas exilé, ou n'est-il pas mort, au lieu de moi qu'il fait mourir vivante, plus cruellement que mon père n'a tué ma sœur ? Si le meurtre venge le meurtre, nous te tuerons, moi et ton fils Orestès, pour venger notre père ; car si cette action a été juste, celle-ci l'est de même. Celui-là est insensé qui, admirant les richesses et la race illustre, épouse une mauvaise femme. Un mariage humble et chaste l'emporte, dans la maison, sur les grandeurs.

LE CHOEUR.

La fortune fait les mariages des femmes. Les uns tournent bien, et les autres tournent mal pour les mortels.

KLYTAIMNESTRA.

Il t'est naturel, ô fille, d'aimer toujours ton père. Il arrive que les uns aiment mieux leur père, et d'autres leur mère. Je te pardonnerai, car je ne suis pas joyeuse, ô fille, des actions que j'ai commises. Mais toi, restes-tu ainsi non lavée, et le corps vêtu de haillons, quand tu viens d'enfanter récemment? O malheureuse que je suis pour les desseins que j'ai accomplis! car, plus violemment qu'il ne fallait, j'ai excité la colère de mon mari!

ELEKTRA. —

Tu gémis tardivement, quand tu n'as plus de remèdes, car mon père est mort! Mais pourquoi ne rappelles-tu pas ton fils qui erre hors de ce pays?

KLYTAIMNESTRA.

Je crains! je considère mon intérêt, non le sien. On dit, en effet, qu'il est irrité du meurtre de son père.

ELEKTRA.

Pourquoi ton mari est-il cruel pour nous?

KLYTAIMNESTRA.

† Telle est sa nature. Mais toi aussi tu as un cœur indomptable.

ELEKTRA.

Je souffre. Mais je cesserai d'être irritée.

KLYTAIMNESTRA.

Et lui aussi ne te sera plus cruel.

ELEKTRA.

Il est plein d'orgueil ; il habite dans mes demeures.

KLYTAIMNESTRA.

Tu le vois ! Tu excites de nouvelles querelles.

ELEKTRA.

Je me tais. Je le crains autant que je dois le craindre.

KLYTAIMNESTRA.

Laisse ces discours. Mais pourquoi m'appelais-tu, fille ?

ELEKTRA.

Tu as appris, je pense, mon enfantement ? Sacrifie en mon nom, pour la dixième lune de l'enfant, car je ne sais pas ces rites, n'étant pas instruite de ceci, puisque je n'ai pas encore enfanté.

KLYTAIMNESTRA.

Ce soin regarde celle qui t'a délivrée.

ELEKTRA.

Je me suis délivrée moi-même, et j'ai enfanté seule.

---

KLYTAIMNESTRA.

Es-tu donc, dans cette demeure, abandonnée à ce point de tes amis ?

ELEKTRA.

Personne ne désire des pauvres pour amis.

KLYTAIMNESTRA.

J'irai donc, et je sacrifierai aux Dieux pour la dixième lune de l'enfant ; et, après avoir fait cela pour toi, j'irai dans le champ où mon mari sacrifie aux Nymphes. Serviteurs, menez aux râteliers ces chevaux qui sont attelés ; et, quand vous jugerez que le sacrifice est fini, venez ! car il faut aussi que je sois complaisante pour mon mari.

ELEKTRA

Entre dans la pauvre maison, et prends garde que la suie du toit fumant ne salisse ton péplos, puisque tu vas sacrifier aux Dieux, ainsi qu'il convient.

---

ELEKTRA.

La corbeille sacrée est prête, et le couteau est aiguisé qui a égorgé le taureau auprès duquel tu tomberas frappée, et tu te marieras, dans les demeures d'Aidès, à celui avec qui tu dormais sur la terre ! C'est la gratitude que je te dois, et tu vas subir ton châtement pour mon père égorgé !

---

LE CHOEUR.

*Strophe.*

Il y a réciprocité de maux. Les vents ont changé dans la demeure. Mon chef est mort autrefois dans un bain ; et le toit et les voûtes de pierre ont retenti tandis qu'il criait : — O misérable ! Pourquoi m'égorges-tu, ô femme, quand je reviens après la dixième moisson dans la chère patrie ? —

*Antistrophe.*

Mais voilà que la vengeance du lit déshonoré revient en arrière, et dompte cette mauvaise femme qui, armant ses mains d'une hache, en tua son mari revenu dans ses demeures, vers les hautes murailles Kyklopéennes. O malheureux mari, quelle perte fut pour toi cette mauvaise femme !

*Épôde.*

Comme une lionne montagnarde, habitante des halliers, elle a commis ce crime !

KLYTAIMNESTRA.

O enfants, par les Dieux ! ne tuez pas votre mère !

LE CHOEUR.

Entends-tu ce cri sous le toit ?

KLYTAIMNESTRA.

Hélas sur moi !

## LE CHŒUR.

Moi aussi, je me lamente sur celle-ci tuée par ses enfants! Quand la chose doit arriver, un Dieu fait justice. Tu subis de cruelles destinées; mais, ô malheureuse, tu as commis une action impie contre ton mari! Les voici qui sortent des demeures, trempés du sang tout chaud de leur mère, preuve de ses vaines supplications! Aucune race n'est et n'a été plus lamentable que la race de Tantalos.

## ORESTÈS.

O Terre! O Zeus, qui vois toutes les actions des vivants! Voyez ces choses sanglantes et abominables, ces deux cadavres couchés contre terre et frappés par ma main, en retour de mes maux!

## ÈLEKTRA.

Certes, ceci est lamentable, ô frère! Et j'en suis la cause! J'ai marché à travers le feu contre la mère qui m'a enfantée, malheureuse que je suis! Oh! malheur! malheur! O mère qui m'as enfantée, frappée odieusement, lamentablement, et plus encore, par tes enfants! Mais tu as justement expié le meurtre de notre père.

## ORESTÈS.

O Phoibos, tu as ordonné la vengeance, et tu as causé des maux horribles et manifestes! Et tu as extirpé ces noces sanglantes de la terre Hellénide! Maintenant, dans quelle Ville irai-je? Quel hôte, quel homme pieux regardera ma tête, puisque j'ai tué ma mère?

ELEKTRA.

Hélas ! hélas ! Et moi, vers quelle danse, vers quelles noces irai-je ? Quel mari me recevra dans son lit nuptial ?

ORESTÈS.

De nouveau ton cœur a changé selon le vent. Tu penses maintenant pieusement ; mais, naguère, tu ne pensais pas ainsi, et tu as voulu des choses terribles, ô chère, contre la volonté de ton frère ! Tu as vu la malheureuse déchirer son péplos et nous montrer ses mamelles au moment du meurtre ! Hélas ! hélas sur moi ! Elle traînait contre terre son corps où j'ai été conçu, et mon cœur faib'issait !

ELEKTRA.

Certes, je le sais, tu as ressenti une angoisse en entendant la voix lamentable de la mère qui t'a enfanté !

ORESTÈS.

Elle criait, en portant les mains à mon menton : — O mon fils, je te supplie ! — Elle se pendait à mon cou, de sorte que le couteau tombait de ma main !

LE CHOEUR.

Malheureuse ! Comment as-tu pu regarder de tes yeux le meurtre de ta mère rendant l'âme ?

α

ORESTÈS.

Et moi, je couvrais mes yeux de mon manteau, tandis que je plongeais l'épée dans la gorge de ma mère !

ELEKTRA.

Et moi, je t'ai poussé, et j'ai manié l'épée aussi !

ORESTÈS.

Oh ! j'ai commis la plus abominable des actions ! Prends, couvre le corps de notre mère de son péplos, et ferme ses blessures. Tu as enfanté tes égorgeurs, ô mère !

ELEKTRA.

Voici ! Toi que nous aimons et que nous détestons, nous te couvrons de ton péplos, ô fin des grands malheurs de notre maison !

LE CHOEUR.

Mais voici que, sur la façade des demeures, apparaissent des Daimones ou des Dieux Ouraniens, car ce chemin n'est pas celui des mortels. Pourquoi se manifestent-ils aux vivants ?

---

LES DIOSKOURES.

Enfant d'Agamemnôn, écoute. Les Jumeaux, frères de ta mère, les Dioskours, t'appellent, Kastôr et moi Polydeukès son frère. Après avoir apaisé la mer terrible aux nefs, nous sommes venus à Argos où nous avons vu le meurtre de notre sœur, de ta mère. Elle a un juste châtement ; mais tu n'as pas bien agi, et Phoibos, Phoibos... mais il est mon Roi, je me tais ! Bien qu'il soit sage, il ne t'a pas conseillé sagement ; mais il te faut lui obéir. Main-

tenant, il te faut faire ce que la Moire de Zeus a décrété sur toi. Donne Elektra pour femme à Pyladès qui l'em mènera dans ses demeures, et toi, quitte Argos. En effet, il ne t'est point permis d'entrer dans cette Ville après que tu as tué ta mère. Les Kères terribles, Déesses aux yeux de chiens, te troubleront de leur fureur, tandis que tu seras vagabond. Pars pour Athènes, et embrasse l'image sacrée de Pallas. Elle repoussera les Kères effrayées par ses dragons cruels, et s'opposera à ce qu'elles te saisissent, en couvrant ta tête de son orbe terrible au regard de Gorgô. Là est la colline d'Arès, où les Dieux se sont assis pour la première fois, afin de donner leurs suffrages sur le sang versé, quand le violent Arès, plein de colère à cause des noces impies de sa fille, tua Halirrhothios, fils du Roi de la mer. Et, depuis ce temps, ce Tribunal est infailible et consacré par les Dieux. C'est là que tu dois être jugé pour ce meurtre. Mais les suffrages seront égaux et te sauveront, et tu ne seras point condamné à mourir. En effet, Loxias, qui t'a poussé à tuer ta mère, prendra ton crime pour lui; et, dans l'avenir, ce sera une loi que le coupable sera toujours absous par des suffrages égaux. Et les Déesses terribles, saisies de douleur à cause de cela, rentreront, près de cette colline, dans la terre béante; et là sera un Oracle sacré et vénérable aux vivants. Et il te faut habiter la terre des Arkadiens, auprès du Temple Lykaïen, sur les bords de l'Alphéios; et, là, une Ville sera nommée de ton nom. Je te prédis ces choses. Les citoyens Argiens déposeront sous la terre le cadavre d'Aigisthos; et Ménélaos, arrivé à Nauplia après avoir conquis la terre Troïque, et Hélène, enseveliront ta mère. Hélène est arrivée dans les demeures de Prôteus, ayant quitté l'Aigyptos, et elle n'est point allée chez les

x

Phryges; mais Zeus, afin d'amener la discorde et le meurtre parmi les vivants, a envoyé le fantôme de Hélène à Ilios. Que Pyladès conduise donc dans sa demeure, sur la terre Akhaïque, Elektra, vierge et mariée; et qu'il emmène sur la terre des Phokéens celui qui n'a été ton parent que de nom, et qu'il lui donne beaucoup d'or! Pour toi, passe le col de l'Isthme, et gagne l'heureuse colline de la terre Kékropienne. Quand tu auras accompli ta fatale destinée à cause de ce meurtre, tu seras heureux et délivré de tes peines.

## LE CHOEUR.

O Enfants de Zeus, nous est-il permis de vous parler ?

## LES DIOSKOURES.

Cela vous est permis, puisque vous n'êtes pas souillés de ces meurtres.

## ORESTÈS.

Et puis-je parler aussi, ô Tyndarides ?

## LES DIOSKOURES.

Toi aussi. Je rejetterai sur Phoïbos cette action sanglante.

## LE CHOEUR.

Comment, puisque vous êtes Dieux et frères de cette morte, n'avez-vous pas repoussé les Kères loin de ces demeures ?

## LES DIOSKOURES.

La fatalité et la parole insensée de Phoïbos les ont amenées.

ELEKTRA.

Comment Apollôn m'a-t-il poussée? Quels oracles m'ont ordonné de tuer ma mère?

LES DIOSKOURES.

Vos crimes et vos destinées sont les mêmes à tous deux, et la faute de vos parents vous a perdus.

ORESTES.

O ma sœur, à peine t'ai-je revue, après un si long temps, et je vais être privé de ton amour, je vais t'abandonner et être abandonné de toi!

LES DIOSKOURES.

Elle a un mari et une demeure, et n'est point à plaindre, si ce n'est de quitter la Ville des Argiens.

ORESTES.

Et qu'y a-t-il de plus lamentable que de quitter la terre de sa patrie? Moi, j'abandonne les demeures paternelles, pour subir des juges étrangers, à cause du meurtre de ma mère!

LES DIOSKOURES.

Aie bon courage. Tu vas dans la Ville sacrée de Pallas. Supporte ton sort.

ELEKTRA.

Que je serre ta poitrine contre ma poitrine, frère très cher! Les sanglantes imprécations de notre mère nous séparent, loin des demeures paternelles!

ORESTÈS.

Tends les bras, embrasse le corps de ton frère, et gémis sur lui comme sur le tombeau d'un mort !

LES DIOSKOURES.

Hélas ! hélas ! Tu dis des choses tristes à entendre, même pour des Dieux. En effet, autant que moi, les Ouranides ont compassion des misères des mortels.

ORESTÈS.

Je ne te verrai plus !

ÉLEKTRA.

Je ne paraîtrai plus devant toi !

ORESTÈS.

Tu me parles pour la dernière fois !

ÉLEKTRA.

Salut, ô Ville ! Salut, salut encore, ô concitoyennes !

ORESTÈS.

O très fidèle, t'en vas-tu déjà ?

ÉLEKTRA.

Je m'en vais, les paupières mouillées.

ORESTÈS.

Pars joyeux, ô Pyladès, et épouse Élektra !

## LES DIOSKOURES.

Ces noces les regardent. Mais toi, afin d'échapper aux Chiennes, pars pour Athènes, car Elles se ruent horriblement sur toi, les mains armées de serpents, toutes noires, et recueillant le fruit des affreuses douleurs ! Mais nous, allons en hâte vers la mer Sikélienne, pour sauver les nefs battues des flots. Volant à travers les plaines de l'Aithèr, nous ne venons point en aide aux impies, mais nous délivrons des dangers terribles et nous sauvons ceux à qui, durant la vie, la piété et la justice sont chères. Que nul n'agisse donc iniquement, et ne navigue avec les parjures ! C'est ce que, moi, un Dieu, je dis aux mortels.

## LE CHOEUR.

Salut ! Celui-là seul est heureux qui peut se réjouir, et qui n'est frappé d'aucun malheur.

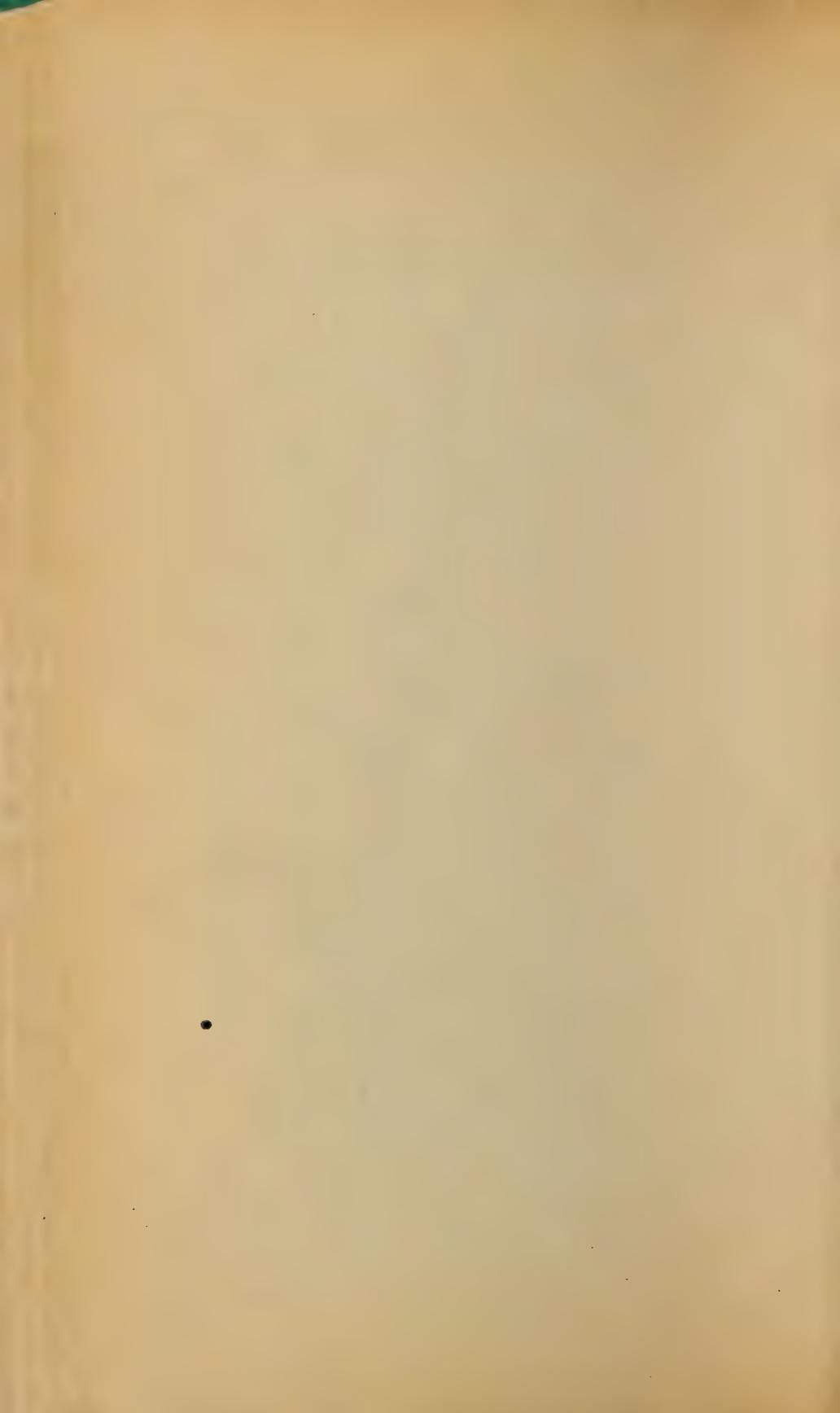
FIN D'ÉLEKTRA.





XIX

LE KYKLÔPS





XIX

LE KYKLÔPS

---

SEILÈNOS.

LE CHOEUR DES SATYRES.

ODYSSEUS.

LE KYKLÔPS.

SEILÈNOS.

 Bromios, c'est à cause de toi que je souffre mille maux, maintenant comme au temps où mon corps fleurissait de jeunesse ; d'abord, lorsque, en proie à Héra furieuse, tu fuyais, délaissant les Nymphes Oréades tes nourrices ; puis,

dans le combat des enfants de Gaia, quand, devenu ton soutien de droite, je tuai Egkélados, l'ayant frappé de ma lance au milieu du bouclier. Voyons, cependant ! N'aurais-je point vu en songe ce que je raconte là ? Non, par Zeus ! car je montrai les dépouilles à Bakkhos. Et, maintenant, ce que j'ai à faire est plus rude que tout cela. En effet, après que Héra eut lâché sur toi cette bande de voleurs Tyrrhéniens pour t'emmener au loin, moi, ayant appris la chose, je naviguai à ta recherche avec mes enfants. Sur le rebord de la poupe, je tenais la barre et dirigeais la nef mue des deux côtés par les avirons ; et mes fils, assis sur les bancs, blanchissaient la glauque mer, et te cherchaient, ô Roi ! Et déjà nous naviguions près de Maléa, quand le vent d'Est, soufflant contre la nef, nous jeta sur cette roche Aitnaïenne, où les fils à l'œil unique du Dieu de la mer, les Kyklopes tueurs d'hommes habitent des antres sauvages. Pris par l'un d'eux, nous sommes esclaves dans sa demeure ; et on nomme Polyphèmos celui que nous servons ; et, au lieu de jouir de l'ivresse bachique, nous paissions les troupeaux d'un Kyklôps impie ! Mes fils, mes jeunes enfants, paissent les brebis sur les collines lointaines, et moi, je reste ici, chargé d'emplir les abreuvoirs, de nettoyer l'ancre, et de servir les repas abominables du Kyklôps. Et, maintenant, comme cela m'est ordonné, il me faut racler la demeure avec ce râteau de fer, afin que nous recevions, dans l'ancre balayé, mon Maître absent, le Kyklôps, et les brebis. Mais voici que j'aperçois mes fils qui viennent en paissant leurs troupeaux. Qu'est-ce ? N'est-ce pas le bruit des Sikinnides, ainsi qu'autrefois, compagnons de Bakkhos dans les fêtes nocturnes, vous alliez à la demeure d'Althaïa, vous délectant du chant des lyres ?

## LE CHOEUR.

*Strophe.*

Enfant de pères et de mères bien nés, où es-tu, parmi ces roches ? N'y a-t-il pas ici un vent léger, une herbe épaisse et l'eau tourbillonnante des fleuves, qui est reposée dans les abreuvoirs, auprès de l'ancre où tes agneaux bêlent après toi ? Psyttalé ne brouteras-tu pas cette herbe, sur cette pente trempée de rosée ? Ohé ! Je vais te lancer une pierre ! Reviens, reviens, ô cornue, vers l'enclos du pasteur de brebis, du Kyklôps sauvage !

*Antistrophe.*

Ouvre tes mamelles gonflées, ô brebis, et livre-les à tes petits agneaux que tu laisses sur leur litière. Le bêlement de tes petits qui ont dormi tout le jour t'appelle. Abandonnant les pâturages herbeux, ne reviendras-tu pas dans l'enclos, sous les rochers de l'Aïtina ? Bromios n'est pas ici ; il n'y a ici ni les chœurs, ni les Bakkhantes Thyrsophores, ni le bruissement des tympanons au bord des sources qui fluent, ni les fraîches gouttes du vin, ni Nysa avec les Nymphes

*Épode.*

Je chante Iakkhos, Iakkhos, en l'honneur d'Aphrodita, après laquelle je volais avec les Bakkhantes aux pieds blancs ! O cher, cher Bakkhos, où vis-tu seul, en secouant ta chevelure blonde ? Pendant ce temps, moi, ton serviteur, esclave du Kyklôps à l'œil unique, je vagabonde, sous cette misérable peau de bouc, et loin de toi, ô ami !

---

SEILÉNOUS.

Taisez-vous, mes enfants ! et dites aux serviteurs de pousser les troupeaux dans l'ancre creusé sous les rochers.

LE CHOEUR.

Allez ! Mais pourquoi cette hâte, père ?

SEILÉNOUS.

Je vois près de la côte une nef de Hellas, et des remueurs d'avirons qui suivent un chef et viennent vers cet ancre. Ils portent des vases vides sur la tête, et ils ont aussi des urnes à eau, et ils manquent de vivres. Oh ! les malheureux étrangers ! Qui sont-ils ? Ils ne savent point quel est notre maître Polyphèmos, venant ainsi vers cette demeure inhospitalière, et vers les dents dévoratrices d'hommes du Kyklôps ! Mais soyez muets, afin que nous sachions d'eux d'où ils viennent sur les rochers Sikéliens de l'Aitna.

---

ODYSSEUS.

Étrangers ! pourriez-vous me dire où nous trouverions de l'eau courante pour calmer notre soif, et si quelqu'un veut vendre des vivres à des marins qui en manquent ? Qu'est-ce que ceci ? Il me semble que nous avons abordé sur une terre de Bromios. Je vois, près de cet ancre, une bande de Satyres. Il faut d'abord saluer le plus vieux.

SEILÉNOUS.

Salut, ô Étranger ! Dis-moi qui tu es, et quelle est ta patrie.

ODYSSEUS.

Odysseus l'Ithakien, Roi de la terre des Képhallènes.

SEILENOS.

Je connais un homme bavard, un rusé fils de Sisyphos...

ODYSSEUS.

C'est moi-même. Cependant, ne me dis pas d'injures.

SEILENOS.

D'où as-tu navigué vers la Sikélie ?

ODYSSEUS.

D'Ilios, et des fatigues Troiennes.

SEILENOS.

Comment ? Ne connais-tu pas la route de ta patrie ?

ODYSSEUS.

Les violences tempétueuses des vents m'ont jeté ici.

SEILENOS.

Ah ! Tu as subi le même sort que moi.

ODYSSEUS.

Toi aussi, tu as été jeté ici de force ?

SEILENOS.

En poursuivant les pirates qui avaient enlevé Bromios.

ODYSSEUS.

Quel est ce pays ? Qui sont ceux qui l'habitent ?

SEILÉNOUS.

C'est le mont Aitna, le plus haut de la Sikélie.

ODYSSEUS.

Et ceux qui possèdent cette terre, qui sont-ils ? Est-ce une race de bêtes féroces ?

SEILÉNOUS.

Ce sont les Kyklopes, habitant des antres et non sous des toits.

ODYSSEUS.

A qui obéissent-ils ? Le pouvoir appartient-il à tout le peuple ?

SEILÉNOUS.

Ce sont des pasteurs errants, et aucun n'obéit à personne.

ODYSSEUS.

Sèment-ils les épis de Démèter ? Ou de quoi vivent-ils ?

SEILÉNOUS.

De lait, de fromages et de chair de moutons.

ODYSSEUS.

Ont-ils la liqueur de Bromios, le jus de la vigne ?

SEILENOS.

Pas le moins du monde. Donc ils habitent une terre sans joie.

ODYSSEUS.

Sont-ils hospitaliers, et vénèrent-ils les étrangers?

SEILENOS.

Ils en aiment beaucoup la chair !

ODYSSEUS.

Que dis-tu ? Ils se plaisent à manger les hommes qu'ils tuent ?

SEILENOS.

Aucun n'est venu ici qui n'ait été tué.

ODYSSEUS.

Où est le Kyklôps lui-même ? Est-ce dans cette demeure ?

SEILENOS.

Il est allé, vers l'Aitna, chasser les bêtes fauves avec ses chiens.

ODYSSEUS.

Sais-tu ce qu'il faut que tu fasses pour que nous quittons cette terre ?

SEILENOS.

Je ne sais, Odysseus. Cependant, nous ferons tout pour toi.

ODYSSEUS.

Vends-nous la nourriture dont nous manquons.

SEILENOS.

Il n'y a, ainsi que j'ai dit, rien autre chose que cette chair.

ODYSSEUS.

Mais c'est un excellent remède à la faim.

SEILENOS.

Voici. En plus, du fromage fait de lait caillé, et du lait de vache.

ODYSSEUS.

Apportez ! La lumière convient aux achats.

SEILENOS.

Mais toi, dis-moi, combien d'or me donneras-tu en retour ?

ODYSSEUS.

Je n'apporte point d'or, mais la liqueur de Dionysos.

SEILENOS.

Oh ! la très chère parole que tu as dite ! C'est ce dont nous manquons depuis longtemps.

ODYSSEUS.

Et même, c'est Marôn, le fils du Dieu, qui m'a donné cette liqueur.

SEILENOS.

Celui que j'ai élevé autrefois dans mes bras ?

ODYSSEUS.

Le fils de Bakkhos, afin que tu le saches clairement.

SEILENOS.

Ce vin est-il dans la nef, ou le portes-tu avec toi ?

ODYSSEUS.

Cette outre, comme tu vois, le contient, vieillard.

SEILENOS.

Ceci n'emplirait pas même ma bouche.

ODYSSEUS.

J'en ai deux fois autant qu'il en peut couler de cette outre.

SEILENOS.

Tu parles là d'une belle source, et qui m'est très agréable.

ODYSSEUS.

Veux-tu que je te donne d'abord de ce vin à goûter ?

SEILENOS.

Ceci est juste. La dégustation amène l'achat.

ODYSSEUS.

J'apporte aussi une coupe avec l'outre.

SEILÉNOS.

Courage ! verse à flots, afin que je me souviene d'avoir bu.

ODYSSEUS.

Voici.

SEILÉNOS.

Oh ! La belle odeur !

ODYSSEUS.

Tu la vois donc ?

SEILÉNOS.

Non, par Zeus ! mais je la sens.

ODYSSEUS.

Goûte, afin de ne pas louer seulement en paroles.

SEILÉNOS.

Ah ! Bakkhos m'invite à danser. Ah ! ah !

ODYSSEUS.

A-t-il bien chanté dans ton gosier ?

SEILÉNOS.

Certes ! et il a coulé jusqu'au bout de mes ongles.

ODYSSEUS.

Outre ceci, je te donnerai aussi de la monnaie.

SEILÉNOUS.

Lâche seulement l'outre, et garde l'or!

ODYSSEUS.

Apportez donc les fromages et les moutons.

SEILÉNOUS.

Je le ferai, me souciant peu des maîtres; car, dans l'espérance d'une seule coupe, je donnerais pour ce vin les troupeaux de tous les Kyklopes. Et qu'on me jette dans la mer du haut de la roche Leukadienne, une fois ivre, et les sourcils épanouis! Qui ne se réjouit pas de boire est un imbécile, car c'est pour avoir bu que....., qu'on danse et qu'on oublie ses maux. Comment donc ne me délecterais-je de ce vin, en narguant la bêtise du Kyklôps et son œil unique?

LE CHOEUR.

Ecoute, Odysseus. Nous avons un mot à te dire.

ODYSSEUS.

Amis, vous parlez à un ami.

LE CHOEUR.

Vous avez donc pris Troia, et fait Héléne prisonnière?

ODYSSEUS.

Et nous avons détruit toute la race de Priamos.

## LE CHŒUR.

Ayant pris la jeune femme, vous l'avez sans doute tous possédée l'un après l'autre, car elle aime à se marier très souvent, l'impudique, qui ayant vu Paris porter de belles culottes et un collier d'or, en eut l'esprit troublé, et abandonna Ménélaos, cet excellent petit homme! Plût aux Dieux que la race des femmes ne fût jamais née, si ce n'est pour moi!

## SEILENOS.

Voici, Roi Odysseus, des agneaux bêlants, richesse du troupeau, et de nombreux fromages de lait caillé. Emportez-les; sortez promptement de l'ancre, et donnez-moi en retour le jus de la grappe de Bromios. Hélas sur moi! Le Kyklôps vient ici! Que faire?

## ODYSSEUS.

Nous sommes morts, ô vieillard! Par où fuir?

## SEILENOS.

Sous cette roche où vous pouvez vous cacher.

## ODYSSEUS.

Tu nous conseilles une chose dangereuse, qui est d'entrer dans le filet.

## SEILENOS.

Il n'y a aucun danger. Cette roche a beaucoup de refuges secrets.

## ODYSSEUS.

Non pas ! Troia gémirait hautement si nous fuyions un seul homme. J'ai souvent, avec mon bouclier, soutenu l'assaut d'une innombrable foule de Phryges. S'il faut mourir, nous mourrons bravement ; ou, si nous survivons, nous sauverons vaillamment notre gloire passée.

---

## LE KYKLÔPS.

Arrête ! Ecarte-toi ! Qu'est-ce ? Quel est ce jeu ? Pourquoi ces danses bachiques ? Il n'y a ici ni Dionysos, ni cymbales d'airain, ni retentissements de tympanons. Comment se portent les petits nouvellement nés dans l'ancre ? Sont-ils sous les mamelles de leurs mères, ou jouent-ils autour d'elles ? A-t-on pressé les fromages dans les paniers de joncs ? Que dites-vous ? Que répondez-vous ? Ce bâton va bientôt vous faire pleurer ! Regardez en haut et non en bas !

## LE CHOEUR.

Voilà. Nous levons les yeux jusqu'à Zeus lui-même. Je vois les astres et Oriôn !

## LE KYKLÔPS.

Mon dîner est-il prêt ?

## LE CHOEUR.

Il est prêt. Que ton gosier le soit aussi !

LE KYKLÔPS.

Et les kratères sont-ils pleins de lait ?

LE CHOEUR.

A ce point que tu peux en boire, si tu veux, tout un tonneau.

LE KYKLÔPS.

Du lait de brebis, de vache, ou mêlé ?

LE CHOEUR.

Comme tu voudras. Seulement ne m'avale pas !

LE KYKLÔPS.

Certes, non ! Car, en sautant au milieu de mon ventre, vous me tueriez par vos gigottements. — Ah ! quelle est cette bande que je vois auprès des étables ? Des pirates ? des voleurs qui ont abordé ici ? Certes, voici des agneaux tirés de mon antre, et attachés avec des liens d'osier, et mêlés à des paniers de fromages, et ce vieillard, dont le front chauve est tout enflé de coups !

SEILÉNOS.

Hélas ! malheureux ! je suis tout fiévreux de coups !

LE KYKLÔPS.

Par qui ? Qui t'a frappé la tête à coups de poing, vieillard ?

SEILÉNOS.

Ceux-ci m'ont battu, Kyklôps, parce que je ne leur permettais pas d'emporter ce qui t'appartient.

## LE KYKLÔPS.

Ils ne savaient donc pas que je suis Dieu, et né des Dieux ?

## SEILENOS.

Je le leur ai dit, et, cependant, ils emportaient tes biens, et ils mangeaient ton fromage malgré moi, et ils emmenaient ces agneaux. Et ils disaient que, t'ayant lié par le nombril avec un carcan de trois coudées, ils arracheraient tes entrailles de force et te déchireraient comme il faut le dos à coups de fouet ; et que, t'ayant enchaîné et jeté dans leur nef, ils te vendraient à quelqu'un pour remuer des pierres avec un levier, ou pour être jeté au fond d'un moulin !

## LE KYKLÔPS.

En vérité ? Va donc promptement aiguïser mes couteaux. Amasse un paquet de bois et mets-y le feu. Aussitôt égorgés, ils vont m'emplir le ventre ! Sans autre découpeur que moi-même, j'en mangerai une partie grillée sur les charbons, une autre cuite et bouillie, attendu que je suis rassasié de nourriture montagnarde, et que j'ai assez mangé de lions et de cerfs. Il y a déjà longtemps que je n'ai dévoré de chair humaine.

## SEILENOS.

Certes, ô Maître, il est agréable de manger de nouveaux mets après les mets accoutumés, et il y a longtemps que d'autres étrangers sont venus dans ton antre.

## ODYSSEUS.

Kyklôps ! écoute à leur tour les étrangers. Désirant

profiter de l'occasion pour acheter des vivres, nous sommes venus de notre nef vers ton antre. Celui-ci nous a vendu et donné tes agneaux pour un scyphon de vin, après avoir bu, de bon gré de part et d'autre, et sans qu'il ait eu aucune violence. Il n'y a rien de vrai dans ses paroles, et tu l'as surpris vendant secrètement ton bien.

SEILÉROS.

Moi ? Puisses-tu périr misérablement...

ODYSSEUS.

Si je mens.

SEILÉROS.

Non ! par Poseidôn qui t'a engendré, ô Kyklôps ! Par le grand Tritôn, par Nèreus, par Kalypsô et les filles de Nèreus, par les flots sacrés et toute la race des poissons, je le jure, ô très beau, ô mon petit Kyklôps, ô mon petit Maître, je n'ai pas vendu tes biens aux étrangers ! Sinon que mes enfants périssent misérablement, eux que j'aime tant !

LE CHOEUR.

A toi, maintenant ! Certes, je t'ai vu vendre ceci à ces étrangers. Si je parle faussement, que mon père périsse ! Mais n'outrage pas ces étrangers.

LE KYKLÔPS.

Vous mentez. J'ai une plus grande confiance en celui-ci qu'en Rhadamanthos, et je le déclare plus équitable. Mais je veux les interroger. D'où naviguez-vous, ô Étrangers ? D'où êtes-vous ? Quelle ville vous a nourris ?

ODYSSEUS.

Nous sommes Ithakiens de race, et nous venons d'Ilios; et, après avoir renversé cette Ville, nous avons été jetés sur ta terre par les vents tempétueux de la mer, ô Kyklôps !

LE KYKLÔPS.

Êtes-vous de ceux qui, à cause de l'enlèvement de la très mauvaise Héléne, êtes partis pour la ville voisine du Skamandros ?

ODYSSEUS.

Ceux-là mêmes. Et nous avons subi de rudes fatigues.

LE KYKLÔPS.

C'est une expédition honteuse que de naviguer à cause d'une femme, jusqu'à la terre des Phryges.

ODYSSEUS.

Ce fut le fait d'un Dieu. N'accuse aucun des mortels. Mais nous te supplions, ô fils bien-né du Dieu de la mer ! et nous te parlons librement. Ne tue pas des hommes venus en amis dans ton antre, et crains de faire d'eux une nourriture impie pour tes mâchoires ! Car, ô Roi, nous avons assuré à ton père, jusqu'aux extrémités de la terre de la Hellas, la sûre possession de ses Temples. Le port sacré de Tainaros reste inviolé ; et les hautes gorges de Maléa, et les roches de Sounios riches en argent consacrées à la Déesse Athana, et les refuges Géraistiens sont intacts ; et nous n'avons point pardonné aux Phryges les amers outrages faits à la Hellas. Tu as ta part de cette

gloire, puisque tu habites une extrémité de la Hellas, sous la roche flamboyante de l'Aitna. C'est une loi pour les mortels d'accueillir des suppliants battus par la mer, de leur faire les dons hospitaliers et de les vêtir, et non de les embrocher, et d'en emplir ton ventre et tes mâchoires ! Assez, en effet, la terre de Priamos a dépeuplé la Hellas ; elle a assez bu le sang de milliers d'hommes tués par la lance, et assez perdu de femmes privées de leurs maris, de vieilles mères privées de leurs fils, et de pères en cheveux blancs. Si tu rôtis ceux qui survivent, et si tu nous manges en d'horribles repas, où quelqu'un se réfugierait-il ? Mais, entends-moi, Kyklôps ! Réprime la voracité de ta mâchoire ; préfère la piété à l'impiété. Très souvent des gains iniques amènent la ruine.

## SEILÉNOΣ.

Je veux te donner un conseil, Kyklôps ! Ne laisse rien de toutes les chairs de celui-ci. Si tu manges sa langue, tu deviendras habile et très éloquent.

## LE KYKLÔPS.

La richesse, petit homme, est un Dieu pour les sages. Le reste n'est que fanfaronnades et belles paroles. Je me soucie assez peu des hauteurs maritimes consacrées à mon père. Pourquoi les vantais-tu ? Je ne crains pas la foudre de Zeus, Étranger, et je ne sais point que Zeus soit un Dieu plus puissant que moi. Je ne m'en inquiète pas le moins du monde. Sachez pourquoi je ne m'en inquiète pas : Quand il verse la pluie d'en haut, j'ai ma demeure sous cet antre, dînant d'un veau rôti ou de quelque bête sauvage ; et, le ventre étendu, après avoir bu une amphore

de lait, je frappe mon manteau d'un bruit qui, certes, résonne autant que le tonnerre de Zeus! Et quand le Thrèkien Boréas fait tomber la neige, enveloppant mes membres de peaux de bêtes sauvages et allumant du feu, je me moque de la neige. Nécessairement, la terre, qu'elle le veuille ou non, produit de l'herbe et engraisse mes troupeaux que je ne tue pour aucun autre que moi; non, certes, pour les Dieux, mais pour ce ventre-ci, qui est le plus grand des Daimones! En effet, boire et manger ce qu'il faut chaque jour, et ne point se tourmenter, voilà le Zeus des sages. Pour ceux qui ont établi les lois et embarrassé la vie des hommes, je les exécère. Donc, je n'hésiterai à me faire du bien en te mangeant. Reçois ces dons hospitaliers, afin que je sois sans reproche, c'est-à-dire ce feu et cette eau et cette marmite qui cuira bel et bien ta chair bouillie. Mais glissez-vous là-dedans, dans l'autre du Dieu, afin que, rangés autour de l'autel, vous serviez à mes repas.

---

## ODYSSEUS.

Hélas! J'ai échappé aux fatigues de Troia et de la mer, et j'aborde maintenant au cœur inaccessible d'un homme impie. O Pallas, ô Maîtresse, ô Déesse fille de Zeus, maintenant, maintenant viens à mon aide! Car j'ai rencontré des épreuves plus effrayantes que celles d'Ilios et le fond même du danger! Et toi, qui sièges parmi les astres étincelants, ô Zeus hospitalier, vois ceci! Si tu ne le vois pas, c'est en vain qu'on te croit Zeus, car tu n'es rien!

---

## LE CHŒUR.

O Kyklôps ! Ouvre les lèvres de ta vaste gueule, car voici que les membres de tes hôtes, rôtis, bouillis, retirés du feu pour être mangés et engloutis, et posés sur la peau velue d'une chèvre, sont prêts à être broyés sous tes dents ! Je t'en prie, ne m'en offre pas. Charge tout seul le flanc de la nef. Je salue pour toujours cet antre et ce sacrifice impie de victimes que se fait le Kyklôps Aitnaïen, lui qui se plaît à dévorer les chairs de ses hôtes. Il est féroce, le misérable qui égorge les étrangers suppliants qui viennent s'asseoir aux foyers de ses demeures, les coupant, les mangeant, et se repaissant, à l'aide de ses dents horribles, des chairs humaines cuites et retirées toutes chaudes de dessus les charbons !

## ODYSSEUS.

O Zeus ! Que dirai-je des choses affreuses que j'ai vues dans cet antre, incroyables, telles que des fables, et non telles que des actions humaines ?

## LE CHŒUR.

Qu'est-ce, Odysseus ? Le très impie Kyklôps a-t-il mangé tes chers compagnons ?

## ODYSSEUS.

Certes, deux, après les avoir regardés et pesés pour reconnaître ceux qui avaient la chair la plus grasse et la plus délicate !

## LE CHOEUR.

Comment, ô malheureux, avez-vous subi cela ?

## ODYSSEUS.

Dès notre entrée dans l'ancre rocheux, il alluma du feu, en jetant dans le large foyer des troncs de grands chênes qui eussent fait la charge de trois chars; et il a dressé son lit auprès de la flamme. Il remplit ensuite jusqu'aux bords un kratèr de dix amphores; et, après avoir trait ses vaches, il y versa le lait blanc. Et il a posé auprès un scyphon de lierre, large de trois coudées, et qui, semblait-il, en avait quatre de profondeur. Et il fit bouillir sur le feu un bassin d'airain; puis, il prit des broches d'épine, durcies au feu par le bout, et dont le reste était poli par la serpe; puis, des vases aït naiens taillés par la hache . . . . . Et, quand tout fut préparé par cet odieux cuisinier d'Aidès, il saisit deux d'entre mes compagnons qu'il égorgéa avec un certain ordre; et il jeta l'un dans le creux bassin d'airain, et, prenant l'autre par le dernier tendon de la jambe, il lui écrasa la cervelle jaillissante contre une pointe aiguë du rocher! Puis, enlevant les chairs avec son affreux couteau, il les rôtit sur le feu, et fit bouillir les autres membres dans le bassin. Et moi, misérable! les yeux ruisselants de larmes, j'étais auprès du Kyklôps et je le servais; et les autres, tels que des oiseaux, tremblaient de peur dans les coins de l'ancre, et n'avaient plus de sang dans le corps. Enfin, quand, rassasié de la chair de mes compagnons, il se fut recouché, renvoyant de sa gorge un air infect, il me vint quelque chose de divin dans l'esprit; et, remplissant une coupe de ce vin de Marôn, je la lui offris, afin qu'il bût, en lui disant : — O fils du Dieu

de la mer, Kyklôps ! vois quel breuvage divin, liqueur de Dionysos, est sorti des vignes de la Hellas ! — Et lui, rassasié de cette abominable nourriture, il prit la coupe, et, la vidant toute, il la loua en levant les mains : — O le plus cher des hôtes, tu m'as donné une excellente liqueur après un excellent repas ! — Dès que je le vis tout réjoui, je lui donnai une autre coupe, sachant qu'il serait vaincu par le vin, et qu'il en recevrait son châtement. Et il en était aux chansons ; et, lui versant coupe sur coupe, je lui brûlais les entrailles avec ce vin. Et il chantait, tandis que mes compagnons pleuraient, et l'ancre retentissait. Et je suis sorti sans bruit, et je veux vous sauver ainsi que moi-même, si vous le voulez. Dites-moi, si, oui ou non, vous voulez fuir cet homme inhospitalier, et habiter la demeure de Bakkhos avec les Nymphes Naiades ? Ton père, qui est là-dedans, approuve ceci ; mais, sans force et altéré de vin, comme un oiseau englué, il hésite, pris par l'aile à la coupe. Toi, qui es jeune, sauve-toi avec moi, et réjouis ton ancien ami Dionysos qui ne ressemble pas au Kyklôps.

## LE CHOEUR.

O très cher, plaise aux Dieux que nous voyions le jour où nous fuirons la tête impie du Kyklôps ! Car il y a bien longtemps que nous n'usons pas de notre petit siphôn, sans pouvoir nous enfuir.

## ODYSSEUS.

Ecoute donc quelle vengeance nous pouvons tirer de cette bête féroce capable de tout, et comment tu échapperas à la servitude.

LE CHOEUR.

Dis ! Nous n'entendrions pas plus volontiers le son de la kithare asiatique que la nouvelle de la mort du Kyklôps !

ODYSSEUS.

Il veut aller se réjouir avec ses frères les Kyklopes, enivré qu'il est par cette liqueur de Bakkhos.

LE CHOEUR.

Je comprends. Tu songes à le tuer, l'ayant surpris seul dans les bois, ou à le précipiter du haut des rochers ?

ODYSSEUS.

Rien de tel. Mon dessein est d'user de ruse.

LE CHOEUR.

Comment donc ? Il y a longtemps que nous te savons habile.

ODYSSEUS.

Je veux le détourner de ce festin, en disant qu'il ne faut pas donner ce vin aux Kyklopes, mais mener joyeusement la vie, en gardant tout pour lui seul. Et, quand il dormira, dompté par Bakkhos, il y a là-dedans un certain rameau d'olivier dont j'aiguiserai le bout avec l'épée, et que je mettrai au feu. Puis, quand je le verrai enflammé, je l'enfoncerai tout embrasé au milieu du front du Kyklôps, et je consumerai son œil en le brûlant par le feu. Et, comme un homme qui assemble la charpente d'une nef remue sa tarière à l'aide de deux courroies, de même je

tournerai ce tison dans l'œil du Kyklôps, et je dessécherais sa prunelle.

LE CHOEUR.

Iô ! Je me réjouis ! Nous sommes fous de cette invention !

ODYSSEUS.

Puis, ayant mis toi, tes amis et le vieillard, dans la cavité de la noire nef, je vous emmènerai, à doubles avirons, loin de cette terre.

LE CHOEUR.

Peut-il se faire, comme dans une libation à un Dieu, que j'enfonce aussi le tison dans l'œil ? Je veux aussi le tuer pour ma part.

ODYSSEUS.

Certes, il le faut, car le tison est grand, et vous devrez le porter tous ensemble.

LE CHOEUR.

Je porterais le fardeau de cent chariots, si je pouvais par là écraser, comme un nid de guêpes, l'œil du Kyklôps funeste !

ODYSSEUS.

Maintenant, taisez-vous, car vous êtes au courant de la ruse, et quand je l'ordonnerai, obéissez à qui a ourdi la chose ; car je ne fuirai pas seul, en abandonnant mes chers compagnons qui sont là-dedans. Certes, je pourrais fuir, étant sorti de l'antre profond ; mais il n'est pas juste, abandonnant mes amis avec qui je suis venu ici, de m'en-fuir seul sain et sauf.

1<sup>er</sup> DEMI-CHOEUR.

Allons ! Qui est le premier ? Qui viendra après, tenant en main le tison, et, l'enfonçant dans les paupières du Kyklôps, crèvera son œil clair ?

2<sup>e</sup> DEMI-CHOEUR.

Tois-toi ! tais-toi ! Le discordant chanteur, déjà ivre, et rendant un son brutal, sort de sa demeure de pierre. Enseignons la débauche à cet ignorant ; bientôt il sera entièrement aveugle.

1<sup>er</sup> DEMI-CHOEUR.

Heureux celui qui s'enivre, tout réjoui de la douce liqueur des raisins, pressant un cher jeune homme dans ses bras ! et qui, sur les fleurs de son lit, caressant les cheveux brillants et parfumés d'une Hétaïre, chante : — Qui m'ouvrira ?

## LE KYKLÔPS.

Pan ! pan ! pan ! Je suis plein de vin, et je me délecte de la volupté des repas, et, comme une nef de charge, mon ventre est plein jusqu'au dernier banc ! Cette herbe riante m'invite à célébrer la saison printanière avec mes frères, les Kyklopes. Allons ! allons ! Étranger, donne-moi l'outre !

2<sup>e</sup> DEMI-CHOEUR.

Beau, et regardant avec de beaux yeux, il sort de sa demeure. Il nous est cher, et il nous aime ! Les flambeaux attendent ton corps, et la tendre Nymphé est là dans l'autre plein de rosée ; et une couronne aux couleurs variées va bientôt ceindre ta tête !

ODYSSEUS.

Ecoute, Kyklôps ! car je connais bien ce Bakkhos que je t'ai donné à boire.

LE KYKLÔPS.

Quel Dieu dit-on qu'est ce Bakkhos ?

ODYSSEUS.

Un très grand Dieu pour réjouir la vie des hommes.

LE KYKLÔPS.

Je l'éructe avec un grand plaisir, en effet.

ODYSSEUS.

Tel est ce Dieu. Il ne fait de mal à personne.

LE KYKLÔPS.

Comment un Dieu peut-il se plaire à prendre une outre pour demeure ?

ODYSSEUS.

Partout où on le place, il est content d'y rester.

LE KYKLÔPS.

Mais il ne sied pas que des Dieux mettent leur corps dans des peaux !

ODYSSEUS.

Qu'importe, s'il te réjouit ? Cette peau te déplaît-elle ?

LE KYKLÔPS.

Je hais l'outre, mais j'aime ce vin.

ODYSSEUS.

Reste donc ici, et bois, et sois heureux, Kyklôps !

LE KYKLÔPS.

Ne faut-il pas que j'en donne une part à mes frères ?

ODYSSEUS.

En l'ayant seul, tu seras plus honorable.

LE KYKLÔPS.

Mais en le partageant à mes amis, je serai plus bienfaisant.

ODYSSEUS.

L'ivresse aime les coups et les mauvaises querelles.

LE KYKLÔPS.

Je serais ivre, que personne ne me toucherait.

ODYSSEUS.

O cher ! qui a bu doit rester dans la demeure.

LE KYKLÔPS.

C'est un insensé, celui qui, ayant bu, n'aime pas l'orgie !

ODYSSEUS.

Mais celui qui, étant ivre, reste dans la demeure, est sage.

LE KYKLÔPS.

Que faisons-nous, ô Seilénos ? Te semble-t-il que nous devrions rester ?

SEILÉNOUS.

Il me semble. Qu'est-il, en effet, besoin d'autres buveurs, Kyklôps ?

LE KYKLÔPS.

Vraiment, la terre est toute pleine d'herbe fleurie !

SEILÉNOUS.

Et il est beau de boire à la chaleur du soleil ! Couche-toi donc et repose ton flanc sur la terre.

LE KYKLÔPS.

Voilà ! Pourquoi mets-tu le kratèr derrière moi ?

SEILÉNOUS.

Afin que nul ne le prenne.

LE KYKLÔPS.

C'est plutôt pour le boire en cachette. Mets-le au milieu. Et toi, ô mon hôte, dis-moi le nom par lequel je puisse t'appeler.

ODYSSEUS.

*Personne.* De quel bienfait te remercierai-je ?

LE KYKLÔPS.

Je te mangerai le dernier de tous tes compagnons.

ODYSSEUS.

Voilà un beau don hospitalier, Kyklôps!

LE KYKLÔPS.

Ohé! toi, que fais-tu? Ne bois-tu pas en cachette?

SEILENOS.

Non! Mais il m'a baisé, parce que je lui semble beau.

LE KYKLÔPS.

Tu gémiras d'avoir aimé le vin qui ne t'aime pas.

SEILENOS.

Non, par Zeus! car il dit qu'il m'aime, parce que je lui semble beau.

LE KYKLÔPS.

Verse! Seulement, donne le plein s yphon.

SEILENOS.

Comment cela est-il mêlé? Goûtons un peu.

LE KYKLÔPS.

Tu me tueras. Donne-le comme il est.

SEILENOS.

Non, par Zeus! pas avant que tu te so s couronné, et que je l'aie goûté.

LE KYKLÔPS.

L'échanson est voleur !

SEILÉNOUS.

Non, par Zeus ! Mais ce vin est doux. Il faut que tu te mouches avant de boire.

LE KYKLÔPS.

Voilà ! Mes lèvres et ma barbe sont propres.

SEILÉNOUS.

Pose bien le coudel Ensuite, bois comme je bois, et comme j'ai bu !

LE KYKLÔPS.

Hé ! holà ! que fais-tu ?

SEILÉNOUS.

J'ai avalé fort agréablement d'une haleine.

LE KYKLÔPS.

Prends, mon hôte, et sois mon échanson.

ODYSSEUS.

La vigne est bien connue de ma main.

LE KYKLÔPS.

Allons, verse donc !

ODYSSEUS.

Je verse, mais tais-toi.

LE KYKLÔPS.

Tu veux une chose difficile de qui a beaucoup bu.

ODYSSEUS.

Voici. Prends, bois et ne laisse rien; mais qui a tout bu doit mourir.

LE KYKLÔPS.

Ah! la vigne est, certes, un bois parfait!

ODYSSEUS.

Si tu bois beaucoup après avoir beaucoup mangé, arrosant ainsi ton estomac désaltéré, tu tomberas endormi; mais, si tu laisses quoi que ce soit, Bakkhos te dessèchera!

LE KYKLÔPS.

Iô! J'ai mangé avec peine. C'est une volupté de vin pur! L'Ouranos me semble confondu avec la terre, et je vois le thrône de Zeus, et toute la sainte bande des Daimones! Je ne les baiseraï pas. Les Kharites m'excitent, mais je me contente de ce Ganymédès-ci, et je me reposeraï délicieusement, par les Kharites! L'amour des jeunes garçons me réjouit beaucoup plus que celui de ces mamelles!

SEILENOS.

Mais ne suis-je pas le Ganymédès de Zeus, ô Kyklôps?

## LE KYKLÔPS

Certes, par Zeus ! Et je t'enlève de la demeure de Dardanos.

## SEILENOS.

Je meurs, enfants ! Je vais subir un mal abominable !

## LE CHOEUR.

Tu blâmes et tu outrages ton amant qui est ivre ?

## SEILENOS.

Hélas sur moi ! Voilà un vin qui va me sembler très amer !

## ODYSSEUS.

Maintenant, allons ! fils de Dionysos, enfants de bonne race ! L'homme est là-dedans. Dompté bientôt par le sommeil, il rejettera de son noir gosier les chairs dévorées. Le tison rend déjà de la fumée ; il ne reste rien à préparer pour que nous crevions l'œil du Kyklôps. Montre que tu es un homme !

## LE CHOEUR.

Nous aurons un cœur de roche et d'acier. Cependant, entre avant que notre père souffre quelque infamie, car, ici, tout est prêt à agir pour toi.

## ODYSSEUS.

Hèphaistos, Roi Aitnaien ! brûle l'œil clair de notre

mauvais voisin, et tire-toi d'affaire d'un seul coup ! Et toi, fils de la noire Nyx, Hypnos ! tombe sur cette bête féroce ennemie des Dieux ! Après les glorieuses fatigues Troiennes, ne perdez pas Odysseus et ses marins par cet homme qui ne s'inquiète ni des Dieux, ni des mortels ! Sinon, il faut penser que la fortune est un Daimôn plus puissant que les Dieux.

## LE CHŒUR.

La tenaille va serrer le cou de celui qui mange ses hôtes. Bientôt il perdra sa claire prunelle par le feu. Déjà le tison embrasé, le grand rameau du chêne est caché sous la cendre. Que Marôn, qui enivre, prépare le châtement et arrache la paupière du Kyklôps, et qu'il boive pour sa perte ! Moi, je veux revoir Bakkhos qui aime le lierre, et abandonner la solitude du Kyklôps. Y parviendrai-je ?

## ODYSSEUS.

Taisez-vous, par les Dieux, Satyres ! et restez en repos, la bouche close. Je ne vous permets ni de respirer, ni de cligner des yeux, ni de cracher, de peur d'éveiller ce mauvais, avant que son œil soit consumé par le feu.

## LE CHŒUR.

Nous nous taisons, et retenons notre souffle dans nos gorges.

## ODYSSEUS.

Allons ! Saisissez le tison, et entrez. Il est assez enflammé !

LE CHOEUR.

Ne rangeras-tu pas ceux qui, ayant saisi le bois ardent, doivent brûler l'œil du Kyklôps, afin que nous ayons une part de l'entreprise ?

1<sup>er</sup> DEMI-CHOEUR.

A la vérité, nous nous tenons un peu trop loin de la porte, pour que nous puissions enfoncer le feu dans l'œil

2<sup>e</sup> DEMI-CHOEUR.

Et nous, voici que nous sommes boiteux !

1<sup>er</sup> DEMI-CHOEUR.

Ce qui vous arrive m'arrive aussi. Debout, je ne sais d'où il vient que mes pieds sont pris de convulsions !

ODYSSEUS.

Étant debout, vous avez des convulsions ?

2<sup>e</sup> DEMI-CHOEUR.

Et nos yeux sont pleins de poussière et de cendre !

ODYSSEUS.

O lâches, vous êtes de pauvres alliés !

LE CHOEUR.

C'est que nous avons compassion de notre dos et de notre échine, et que je ne veux point perdre mes dents sous les coups. Ceci, est-ce de la lâcheté ? Mais je sais

une excellente incantation d'Orpheus, qui fera que le tison ira de lui-même, dans le crâne, consumer l'œil unique du fils de Gaia !

## ODYSSEUS.

Je savais depuis longtemps que telle était ta nature, et je le sais mieux encore maintenant. Il faut donc me servir de mes propres amis. Mais, si tu ne vaux rien pour l'action, exhorte au moins et soutiens par tes paroles le courage de mes compagnons.

## LE CHOEUR.

Je ferai cela. Nous courrons des dangers dans les Kariens, et nos encouragements brûleront l'œil du Kyklôps. Iô ! iô ! hâtez-vous ! poussez ! brûlez les sourcils de cette bête féroce qui mange ses hôtes ! Enflammez, brûlez le Berger des brebis de l'Aitna ! Tourne et arrache, afin que, dans sa douleur, il ne te fasse beaucoup de mal !

## LE KYKLÔPS.

Hélas sur moi ! La lumière de mon œil est consumée !

## LE CHOEUR.

C'est un beau païan ! Chante-le-moi, ô Kyklôps !

## LE KYKLÔPS.

Hélas sur moi de nouveau ! Comme je suis outragé ! Comme je me meurs ! Mais vous ne vous échapperez pas

tout joyeux de cet antre, misérables ! Je vais me tenir sur le seuil de la porte, et je m'attacherai à vous par les mains.

LE CHOEUR.

Pourquoi cette clameur, ô Kyklôps ?

LE KYKLÔPS.

Je péris !

LE CHOEUR.

Tu parais défiguré.

LE KYKLÔPS.

Et malheureux aussi !

LE CHOEUR.

Étant ivre, es-tu tombé au milieu des charbons ?

LE KYKLÔPS.

*Personne m'a perdu !*

LE CHOEUR.

Alors, personne ne t'a fait de mal.

LE KYKLÔPS.

*Personne m'a arraché la paupière*

LE CHOEUR.

Donc, tu n'es pas aveugle ?

LE KYKLÔPS.

Puisses-tu l'être ainsi !

LE CHOEUR.

Mais comment as-tu pu être aveuglé par personne ?

LE KYKLÔPS.

Tu railles ! Où est *Personne* ?

LE CHOEUR.

Nulle part, *Kyklôps*.

LE KYKLÔPS.

Afin que tu comprennes bien, c'est l'Étranger, le scélé-  
rat, qui m'a dompté par le vin qu'il m'a donné.

LE CHOEUR.

Le vin est violent, en effet, et difficile à vaincre.

LE KYKLÔPS.

Par les Dieux ! se sont-ils enfuis, ou sont-ils dans l'an-  
tre ?

LE CHOEUR.

Ils se tiennent là, cachés et muets sous la roche obscure.

LE KYKLÔPS.

De quel côté ?

LE CHOEUR.

A ta droite.

LE KYKLÔPS.

Où ?

LE CHOEUR.

Contre le rocher. Les as-tu ?

LE KYKLÔPS.

Malheur sur malheur ! Je me suis fracassé le crâne en me cognant !

LE CHOEUR.

Ils t'échappent !

LE KYKLÔPS.

C'est qu'ils n'étaient pas où tu disais !

LE CHOEUR.

Je ne dis pas qu'ils sont là.

LE KYKLÔPS.

Où donc ?

LE CHOEUR.

A gauche. Ils tournent autour de toi.

LE KYKLÔPS.

Hélas sur moi ! Je suis raillé ! Vous riez de mon mal !

LE CHOEUR.

Non plus désormais. Il est devant toi.

LE KYKLÔPS.

O le plus mauvais des hommes, où es-tu, enfin ?

ODYSSEUS.

Loin de toi. Je préserve soigneusement le corps d'Odysseus.

LE KYKLÔPS.

Comment as-tu dit ? Ayant changé de nom, tu en dis un nouveau.

ODYSSEUS.

Le nom d'Odysseus, celui que mon père m'a donné. Mais tu devais être châtié pour ta nourriture abominable. J'eusse brûlé Troia sans gloire, si je n'avais vengé sur toi l'égorgement de mes compagnons.

LE KYKLÔPS.

Hélas ! L'antique oracle est accompli ! Il était dit, en effet, que je serais aveuglé par toi, au retour de Troia, mais aussi que tu serais puni de cela en errant longtemps sur la mer.

ODYSSEUS.

Va, pleure ! Moi, j'ai fait ce que je dis, et je vais au rivage, et je pousserai ma nef vers la mer Sikélienne et vers ma patrie.

LE KYKLÔPS.

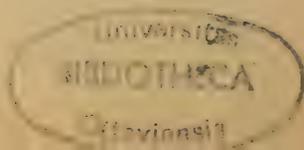
Jamais ! Car, de ce quartier de roche, je t'écraserai avec tous tes compagnons. J'irai sur la hauteur, et, bien

que je sois aveugle, je traverserai pour cela l'ancre ouvert des deux côtés.

LE CHOEUR.

Et nous, devenus compagnons de navigation d'Odysseus, nous ne servirons désormais que Bakkhos.

FIN.





# TABLE

---

XIV.	LES HÈRAKLÉIDES . . . . .	3
XV.	HÉLÈNÈ . . . . .	53
XVI.	IÏN. . . . .	141
XVII.	HÈRAKLÈS FURIEUX. . . . .	233
XVIII.	ÈLEKTRA . . . . .	297
XIX.	LE KYKLÏPS. . . . .	367



---

4.-6293. — Impr. A. LEMERRE, 6, rue des Bergers, Paris.

---

1530 4

272







Bibliothèques

Libraries

Bibliothèques

Libraries

Université d'Ottawa

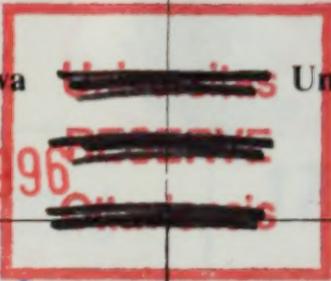
University of Ottawa

Echéance

Date Due

01 AOUT 1996

4 hrs



JAN 31 2004

Université Ottawa

19 JAN AN 2004

University of Ottawa



JAN 21 00



CE PA 3976

.F5L4 V003

COO EURIPIDES. EURIPIDE.

ACC# 1183715

